Mgr Jean GAY

LES CHEMINS DE LA PAIX



F. Libermann

FRANÇOIS LIBERMANN
Les chemins de la paix

Mgr Jean Gay, c.s.Sp
ancien évêque de la Guadeloupe

FRANÇOIS LIBERMANN
Les chemins de la paix

Introduction de Joseph Lécuyer
Ancien Supérieur général des Spiritains
Préface de J.-M.-R. Tillard, o.p.

QUELQUES DATES DANS LA VIE DU PÈRE LIBERMANN

Le 12 avril 1802, naissance de Jacob Libermann.

Cinquième fils du rabbin de Saverne, Jacob est élevé dans le judaïsme le plus intransigeant et destiné, comme son père, à la carrière rabbinique.

Entré à l'âge de vingt ans à l'Ecole Supérieure Israélite de Metz... en sort libre penseur.

En octobre 1826, autorisé par son père, qui ignore sa crise de conscience, à se rendre à Paris, il est pris en charge par M. Drach, ancien rabbin, converti depuis peu au catholicisme.

Accueilli au collège Stanislas, Jacob est soudainement saisi par la grâce divine.

La veille de Noël 1826, il est baptisé et reçoit les noms de François Marie Paul.

Au sortir des fonts baptismaux, il promet au Seigneur de se consacrer à son service dans le ministère sacerdotal.

Le 9 juin 1827, est tonsuré à Notre-Dame de Paris.

En octobre 1827, est admis au séminaire Saint-Sulpice.

Maudit par son père pour avoir choisi de rester fidèle à sa foi chrétienne, il est à ce moment élevé à un très haut degré d'oraison.

Le 20 décembre 1828, reçoit les Ordres mineurs.

Mais, à la veille du sous-diaconat, une grave maladie nerveuse, l'épilepsie, l'empêche de poursuivre ses études. On le garde cependant à Saint-Sulpice.

Son influence morale sur les élèves et les professeurs du séminaire ne cesse de croître; sa réputation de directeur de conscience s'étend bien au-delà du séminaire.

Au début de 1838, il lui est demandé d'assurer la direction spirituelle des novices eudistes à Rennes.

Période difficile. Demi-échec. Il se reprochera d'avoir trop exigé de ses novices.

Le 28 octobre 1839, en la fête des apôtres Simon et Jude, il perçoit nettement un appel intérieur vers les Missions.

En janvier 1840, il part pour Rome faire approuver son projet de fondation; il y demeure une année. Sans attendre la réponse du Saint-Siège, il rédige la Règle provisoire de sa future Société de missionnaires.

En 1841, après un pèlerinage à Lorette, une très nette amélioration de sa santé va lui permettre d'accéder aux ordinations.

Le 18 septembre 1841, il reçoit la prêtrise à Amiens.

Le 25 septembre 1841, aux pieds de Notre-Dame des Victoires, à Paris, il fonde la Société du Saint-Cœur de Marie pour l'évangélisation des Noirs.

Le premier noviciat s'ouvre aussitôt, sous sa direction, à La Neuville, près d'Amiens.

En 1842, il accepte les missions d'Haïti, de Bourbon, de Guinée.

Le 13 septembre 1843, s'embarquent pour la Côte de Guinée les dix premiers missionnaires.

En moins d'un an, sept sont morts d'épuisement. Mais la mission continue : « Jamais, a déclaré Libermann, je n'abandonnerai le projet de venir au secours de ces millions d'âmes si malencontreusement délaissées. »

De janvier à octobre 1844, pour remplacer les disparus, treize prêtres ou étudiants, onze frères ont demandé leur admission.

Le 11 juin 1848, la Société du Saint-Cœur de Marie fusionne avec la congrégation du Saint-Esprit fondée en 1703 par Poullart des Places. Le Père Libermann est le premier supérieur général de la congrégation du Saint-Esprit ainsi rénovée.

Le 21 décembre 1850, à son instigation, la Guadeloupe, la Martinique et la Réunion sont érigées en diocèses.

En 1850, les missions spiritaines s'étendent au Sénégal, au Gabon, à Madagascar, à la Réunion, à l'Ile Maurice.

L'élan est donné. D'autres instituts missionnaires suivent la route tracée. Le grand courant d'apostolat suscité par le Père Libermann ne cessera de s'amplifier.

En novembre 1851, le Père tombe gravement malade.

Le 2 février 1852, il meurt « en odeur de sainteté ».

En 1910, le Saint-Siège proclame l'héroïcité des vertus de François Marie Paul Libermann.

INTRODUCTION

J'ai lu avec un très grand intérêt le manuscrit du livre préparé par Mgr J. Gay sur le Père Libermann, et spécialement sur son enseignement concernant la paix. J'y pensais encore aujourd'hui, en ce 1er janvier 1973 dont le pape Paul VI a voulu faire une « Journée de la Paix ». On pense spontanément à la paix internationale ou à la paix sociale; mais n'y a-t-il pas, même parmi les chrétiens, le danger d'oublier que la paix extérieure a sa source dans la paix intérieure, dans la paix de Dieu?

Il serait difficile de trouver un meilleur guide vers cette paix de Dieu que François Libermann; tous ceux qui ont pris contact avec cette étonnante personnalité, spécialement à travers ses écrits, en ont fait l'expérience. Et je souhaite que le livre de Mgr Gay fasse connaître à beaucoup de lecteurs une richesse encore trop méconnue. P. Blanchard, au début de son ouvrage monumental et indispensable[1]*, dit de la spiritualité de Libermann, qu'elle possède « une puissance thérapeutique de premier ordre. En pénétrant dans le surnaturel à l'état pur, on s'enfonce dans l'univers de la paix. L'homme est réconcilié avec les autres*

1. *Le Vénérable Libermann,* « Etudes Carmélitaines », D.D.B., 1960.

et avec lui-même s'il est réconcilié avec Dieu» (*tome I, p. 23*).

Qu'on me pardonne un témoignage personnel. Mes premiers contacts avec les écrits du Père Libermann, au cours de mon noviciat, il y a quarante ans, furent pour moi un éblouissement : chaque matin, la lecture publique des Lettres Spirituelles *pendant le petit déjeuner, m'apportait exactement la réponse que j'attendais ce jour-là, pour résoudre mes problèmes de ce jour, pour dissiper mes incertitudes ou mes doutes. Comment cela est-il possible, sinon parce que cet incomparable directeur va toujours tout droit à l'essentiel, à ce point central où la personne se voit elle-même en face de Dieu, au-delà de tous les subterfuges ou faux-fuyants? Depuis ce temps lointain, une longue période s'est écoulée où mes contacts avec Libermann, jamais interrompus, ont subi, je dois le confesser en toute humilité, un peu de relâchement; cela était dû, sans doute, à un intense intérêt pour les recherches théologiques, pour les expériences pastorales, pour la vie de l'Eglise...*

C'est au cœur même de la période si confuse que nous traversons que j'ai éprouvé le besoin de revenir à Libermann plus directement, plus personnellement, pour l'interroger sur ce qu'il a à nous dire aujourd'hui. Et c'est une nouvelle découverte qu'il m'est donné de faire, dans l'émerveillement. Puissent tous les fils de Libermann, mais aussi beaucoup d'autres, découvrir à leur tour ce maître et ce guide! Le livre de Mgr Gay pourra les y aider, il est le fruit d'une longue intimité de l'auteur avec celui dont il parle.

Rome, 1er janvier 1973
Joseph Lécuyer
Supérieur Général
de la congrégation du Saint-Esprit

PRÉFACE

L'Eglise de notre siècle est en pleine recherche. Printemps d'où peut jaillir une vie neuve, lourde d'espérance, ou triste automne annonçant un long hiver? Qui peut aujourd'hui se prononcer en toute certitude? Pourtant de partout naissent des signes d'Evangile. Il serait bien léger en effet de ne voir dans les contestations ou les critiques que refus de la Bonne Nouvelle, dans le champignonnage de nouvelles expériences que quête ésotérique d'insolite. Au moment où une nouvelle culture prend forme, les chrétiens cherchent simplement à y traduire leur foi. Si celle-ci vaut « pour tous les hommes et tous les temps », elle ne saurait résister à l'appel — traditionnel! —, à l'enracinement vrai dans l'histoire concrète des hommes. Or celle-ci ne se fait pas simplement d'événements successifs. Elle se tisse de tous les fils qui fabriquent le milieu humain.

Il est bon qu'une telle entreprise reçoive appui et lumière de l'histoire. Sans tomber dans des simplifications naïves on peut penser, en effet, que des inquiétudes similaires ont habité le cœur des chrétiens à d'autres époques ayant en commun avec la nôtre de représenter des étapes majeures dans cette adaptation de l'Eglise aux questions des hommes. Si nous ne pouvons pas

copier ce qui a été fait, nous pouvons au moins apprendre quelque chose des lois de l'Esprit de Dieu et des chemins qu'il emprunte.

Le Père Libermann est sans nul doute une de ces figures historiques, à la fois éloignées de nous par des contextes culturels ou chrétiens dépassés, et proches de nos préoccupations profondes. Il l'est à plusieurs titres qui nous le rendent sympathique et en font à bien des égards un maître.

On accordera à quelqu'un ayant lu sans la compétence d'un critique autorisé de la pensée du Père Libermann son Commentaire de saint Jean, *sa* Règle provisoire, *ses* Règlements *et plusieurs de ses lettres, la liberté de traduire ici de façon bien maladroite l'impression laissée par ce contact. L'ouvrage de Mgr Jean Gay permettra au lecteur de corriger ce que notre connaissance de Libermann a sans doute de trop extérieure.*

***

Il nous semble que l'adhésion du Père Libermann à Jésus-Christ et la façon dont il comprend l'Evangile sont marquées par le rude combat de sa conversion. En dépit de certaines paroles dures à l'endroit du peuple d'Israël, il vit le drame non pas d'un abandon pur et simple de la « foi des Pères », mais de la transformation de cette foi en ce vers quoi elle tendait par son dynamisme même.

Est-ce sombrer dans un romantisme superficiel que de voir dans sa souffrance morale et physique, l'échec qui le brise et l'épilepsie qui l'humilie, la marque du destin des « pauvres de Yahweh », image vivante du destin du Peuple choisi lui-même? La miséricorde et la tendresse, la compréhension du cœur humain dont témoigne en particulier sa correspondance semblent germer dans cette lente transformation de sa foi. Le « Dieu de tendresse et de pitié » des psaumes, le Yahweh « de grâce, de miséricorde, de compassion et de fidélité » de la grande Haggadah de la Pâque annuelle, prend soudain pour lui un visage humain,

celui de Jésus, faible parmi les faibles, pauvre parmi les pauvres, accomplissant la « promesse » par sa Mort de Serviteur. Dans une page très émouvante du Commentaire de saint Jean, *Liber mann essaie de situer le destin d'Israël face au dessein de Dieu, en montrant que tout débouche dans la miséricorde :*

Dieu choisit quelques membres plus fidèles de ce malheureux peuple pour opérer les grands desseins de sa miséricorde parmi les gentils; et ce peuple, une fois en dehors de sa vocation, tombe lui-même dans les ténèbres, la justice de Dieu s'exerce contre lui à la place de la miséricorde qu'il a rejetée. La justice le repousse comme peuple, mais la miséricorde reste aux individus qui en font partie, parce qu'ils sont les créatures de Dieu; ils ont été rachetés par le Fils de Dieu et ils conservent toujours la volonté libre pour profiter de la miséricorde de Dieu. Ces réflexions méritent de fixer l'attention des hommes choisis de Dieu pour évangéliser, pour sanctifier les peuples. La sainteté se manifeste, se communique à eux sous forme de miséricorde, mais d'une miséricorde immense pour eux et pour un grand nombre.

Car d'Israël viendra le Salut, en dépit de tout, des « membres plus fidèles de ce malheureux peuple ». Le Salut sera miséricorde, par la miséricorde à Israël.

De là, nous semble-t-il, l'accent de bonté qui marquera la Règle que rédige Libermann et surtout sa conception de la vocation missionnaire. La langue qu'il emploie sonne mal à nos oreilles, accoutumées à un autre style. Mais la pensée est forte. Son missionnaire n'a rien du propagandiste de vérités triomphalistes, ou de l'aventurier spirituel. Il ne peut que se faire témoin de la miséricorde, dans le sillage de Celui en qui « a triomphé la miséricorde de Dieu » :

Les missionnaires éviteront le zèle âpre qui est plutôt pharisaïque qu'apostolique. L'ardeur avec laquelle il faut embrasser tout ce qui peut procurer la gloire de Dieu sera toujours tem-

pérée par une douce charité (qui les remplira) de la bénignité de leur divin modèle[1].

Nous nous souviendrons de cette parole qu'il nous a dite en la personne de ses apôtres : « je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups ». C'est pourquoi nous exercerons la plus grande douceur envers ceux qui nous persécutent, qui cherchent à nous résister ou à nous nuire.

Et cette bonté n'a rien de l'attention éthérée qui ne s'intéresserait « qu'à l'âme qu'il faut sauver ». Elle veut rejoindre tout l'homme. La Règle de 1840 ordonne :

Leur amour des hommes les portera à ne laisser échapper aucune occasion de leur faire du bien non seulement spirituel mais encore temporel. Ils apporteront à leurs peines et à leur misère tous les soulagements qu'ils pourront... Ils seront les avocats, les soutiens et les défenseurs des faibles et des petits contre tous ceux qui les oppriment. C'est dans ces circonstances que doivent (paraître en eux) la charité et la puissance de notre Seigneur.

Celui que le merveilleux de l'Ecriture et la trop grande insistance sur les miracles déconcertaient trouve dans l'Evangile le véritable lieu d'exercice de la puissance de Dieu : l'homme que la bonté doit transformer pour en faire la créature qui « chante la gloire de Dieu ». Le miracle de Dieu, c'est le salut de l'homme.

Cet homme, il faut donc le traiter avec un infini respect. Même s'il est pécheur, dresseur d'obstacles à l'Evangile : « Nous exercerons particulièrement la plus grande douceur envers les pécheurs même les plus endurcis, nous regardant comme leurs pères et les représentants, auprès de tous, de Jésus-Christ. »

---

1. Nous citons la Règle d'après les extraits regroupés et souvent quelque peu corrigés, classés selon une nouvelle ordonnance, sous le titre : *la Règle spiritaine des origines,* par le Père A. BOUCHARD.

Car ce n'est pas le reproche ou l'accusation ou l'intimidation par le « faux zèle » menant à « la ruse, à la finesse et au détour » qui conduiront les autres à découvrir leur propre idéal. Le missionnaire n'a qu'une arme :

afin que les hommes soient obligés de reconnaître en eux Celui qui les envoie, le très aimable Seigneur Jésus leur maître, les missionnaires doivent tendre de toutes leurs forces à retracer en eux son incompréhensible sainteté, ne disant jamais : c'est assez!

Le vieux fonds de la foi juive, avec son accent sur la terre natale et le lien entre la patrie et le cœur de Dieu, perce peut-être dans ces lignes, d'une étonnante ouverture quand on les compare à ce que d'autres écrivaient à la même époque :

dans les pays de mission (les missionnaires) se conformeront à l'état des hommes auxquels ils veulent apporter les paroles du salut... Ils doivent bien considérer ce qui, dans leurs usages et coutumes, tient au caractère du peuple et à la nature du pays. Ils éviteront avec soin de déranger ces habitudes, lorsqu'elles ne sont pas opposées à la loi de Dieu, pour les former au genre de vie européen.

D'ailleurs le rêve de la mission en Afrique vient moins d'un désir de voir s'étendre les frontières de l'Eglise que du vouloir de porter l'amour évangélique à ceux qui comptent alors parmi les plus oubliés des hommes. La Règle provisoire souligne que

les missions auxquelles la congrégation doit s'appliquer seront parmi les peuples les plus pauvres, méprisés, dont les besoins sont très grands, qui sont les plus négligés dans l'Eglise de Dieu et parmi lesquels on peut espérer produire beaucoup de fruits.

Toujours le même accent sur l'homme à aimer, à conduire à la moisson que le Père entend engranger à la fin des temps et

qui sera celle de sa bonté plus que de sa justice. Dans une page compliquée, le Commentaire de saint Jean *s'arrête à ces rapports entre miséricorde et justice pour essayer d'y lire le fil conducteur de l'Evangile et de la mission. Il faut citer ces quelques lignes qui nous semblent capitales pour comprendre l'intuition que nous croyons retrouver dans la Règle et dans plusieurs lettres :*

Ne nous ayant créés que dans une pensée de miséricorde et pour se communiquer à nous dans sa sainteté, sa miséricorde (de Dieu) ne nous est jamais enlevée; elle dépasse toujours de beaucoup la justice dans les relations de Dieu avec nous; de plus la justice de Dieu n'agit que forcément, c'est-à-dire lorsque la créature refuse la miséricorde... Elle *n'agit que* forcément. Comme il est de l'essence de notre création que Dieu se communique à nous par sa sainte Miséricorde, Dieu tend à nous la communiquer de toute la force de sa volonté divine qui nous a créés, et autant sa volonté créatrice tend à nous communiquer sa sainteté de miséricorde, autant elle répugne à nous repousser par sa sainteté de justice... C'est cette tendance de miséricorde du Créateur qui a produit les merveilles de l'Incarnation et de la Rédemption. La Rédemption est encore un deuxième rempart contre l'action de la justice divine. Elle est une seconde volonté de miséricorde envers les créatures.

On notera le lien, fort surprenant pour l'époque, entre Création et Rédemption enserrées dans le mouvement unique de la miséricorde divine, à la façon dont les Prophètes de l'Ancienne Alliance ne fractionnaient pas leur vision du dessein divin. On comprend alors que Libermann puisse dire à ses fils :

s'il se présentait des hommes qui soient rebelles à la parole de foi qu'ils viennent leur annoncer, ils ne laisseraient pas de leur apporter avec la même charité et les mêmes soins, comme à ceux qui sont fidèles, les connaissances humaines (tout ce qui concourt) à la culture des esprits et à l'intérêt naturel de leur (peuple).

Car l'amour évangélique, tel qu'il l'entend, va au-delà des limites de la communauté visible de ceux qui accueillent Jésus-Christ. Il cherche le bien de l'homme dans ce que le désir de celui-ci a de plus large, de plus enveloppant. Il veut aller jusqu'où va l'amour de Dieu lui-même.

Ces vues sont proches de ce que certains critiques ont salué comme « le nouvel esprit missionnaire infusé à l'Eglise par Vatican II ». Libermann les exposait déjà plus d'un siècle avant le dernier Concile... Il allait même jusqu'à préconiser, et toujours dans la même perspective, la formation d'un clergé autochtone que rien ne devrait faire considérer comme un clergé de seconde zone :

Les missionnaires, quand ils sont fixés dans un pays, doivent faire leur possible pour y établir un clergé tiré du pays même. Aucune peine, aucun sacrifice ne doit être épargné pour l'organisation et le perfectionnement de cette œuvre si conforme aux vues du divin fondateur de l'Eglise... Lorsque par la miséricorde de Dieu on sera parvenu à former des prêtres indigènes, on les traitera avec tous les égards avec lesquels on doit agir envers (des prêtres du Seigneur), on les affectionnera et on les encouragera de toutes manières; on évitera des airs de supériorité et tout ce qui, de près ou de loin, se ressentirait du mépris ou de l'indifférence.

*
* *

Une telle conception de la mission frappe par sa grandeur. Elle rejoint ce que Libermann affirme de l'effort perpétuel par lequel, sous la conduite de l'Esprit de Dieu, le missionnaire conquiert sa propre stature chrétienne. Il ne s'agit pas de tension volontariste, d'épuisement de la nature, mais de la démarche courageuse de l'homme se livrant à Dieu et apprenant peu à peu à se laisser guider sur le chemin qui conduit à la communion de plus en plus grande avec Jésus-Christ. Il est frappant de constater la fréquence des termes « servir », « serviteur », là où

la Règle ou la correspondance évoquent cette assimilation au Christ. Le missionnaire ne cherche pas à devenir quelque héros de sainteté. Il ne veut que graver en lui les traits du Serviteur, traits de bonté et de simplicité :

le principe de toute notre conduite à l'égard des pauvres auxquels nous sommes envoyés, sera un amour tendre, fort et compatissant, un désir ardent de leur salut et de leur sainteté.

Tel doit être d'ailleurs le caractère de l'ensemble de la « Société religieuse » que constituent les disciples de Libermann. Que de sagesse et de grandeur dans les quelques lignes qui suivent, et qui datent de 1849 :

(les missionnaires) éviteront l'orgueil, l'égoïsme et la jalousie de corps et considéreront leur société comme une pauvre servante de l'Eglise, employée aux œuvres les plus infimes aux yeux des hommes et travaillant avec fidélité et constance à leur accomplissement. Ils ne se feront pas un souci de rendre leur société glorieuse par l'éclat de ses œuvres. Ils se mettront en garde contre l'envie de s'agrandir, contre les désirs trop naturels d'augmenter en nombre et d'obtenir une plus grande importance. Ils se contenteront de se mettre avec paix et confiance à la disposition du Maître et de profiter des circonstances que la Providence leur fournira pour se rendre de plus en plus utiles dans l'Eglise.

***

Cette rapide évocation des traits majeurs de l'idéal missionnaire du Père Libermann suffit à en faire percevoir l'intérêt pour aujourd'hui. Certes, ces traits émergent d'un ensemble parfois très lourdement marqué par le style, la spiritualité d'une époque à jamais révolue. Certaines pages du Commentaire de saint Jean *lassent. Ailleurs se retrouvent des expressions par trop négatives évoquant la déchéance de la nature d'une façon qui nous est*

devenue insupportable. Premières réactions de converti, probablement, avant que l'expérience de la grâce ne permette de réassumer le vieux passé en le relisant dans une lumière nouvelle. Mais il nous paraît clair que les vues de Libermann, débarrassées d'éléments secondaires, sont d'une profondeur telle que notre temps peut encore s'y nourrir.

Il est vrai que l'élan missionnaire, sans pour autant se ralentir, a changé d'optique. La mission ad gentes *elle-même n'a plus la couleur qu'elle avait au milieu du siècle dernier. Et les communautés missionnaires s'interrogent avec inquiétude sur les nouvelles orientations qu'elles auront de plus en plus à prendre. Quel est l'avenir des missions?*

Mais l'esprit du Père Libermann trouve précisément sa grandeur dans le fait qu'allant droit à l'essentiel, il parvient à saisir ce que la mission a de typiquement évangélique, valable donc pour des contextes différents. Relisant la Règle provisoire *— plus intéressante et plus personnelle que les* Règlements *de 1849 — après une rencontre de supérieurs majeurs en Afrique noire, nous avons été frappé de constater combien sa définition du missionnaire demeure vraie alors même que la montée des nationalismes, les nécessités des églises autochtones, la percée de l'apostolat laïque exigent que les traits passés laissent petit à petit place à un nouveau visage du « serviteur des hommes qui ont besoin de connaître l'amour miséricordieux ». Il est regrettable que le style de certaines pages ait trop vite vieilli, voilant ainsi la jeunesse d'une pensée qu'il serait utile de méditer aujourd'hui surtout.*

N'avons-nous pas, en effet, remis en exergue le service, en le proclamant loi suprême de la mission? Et nous découvrons de plus en plus que ce service doit étreindre tout le mystère de l'homme. Dès qu'un homme commence à trouver un sens à sa vie, à goûter quelque peu au bonheur d'être lui-même, déjà le Royaume du Christ commence à briller au-dedans de lui. Car Dieu veut le bonheur de sa créature, et le Royaume futur n'a rien d'un appendice glorieux ajouté à une destinée terrestre sans

horizon. Libermann parlait des deux registres de l'unique miséricorde, noués dans le mystère de la Rédemption. Sous d'autres mots, notre temps ne professe pas autre chose.

Or le Père Libermann, converti du judaïsme et à une époque de sa vie marquée par la crainte d'un surnaturel trop « merveilleux » (celui des miracles et des prodiges), nous révèle par sa propre existence le secret non seulement d'une telle vision mais surtout de sa mise en œuvre quotidienne. Rejeté des siens, affligé d'une maladie pénible et humiliante, aux prises avec l'échec, il n'est pas l'homme d'une mystique complexe à la recherche des expériences les plus exaltantes, centrée sur l'aristocratisme d'une union que Dieu ne réserverait qu'à quelques rares initiés. Si peut-être à une certaine étape de sa découverte de l'Evangile il a frôlé cette conception de la perfection chrétienne, ses lettres montrent que bientôt il prendra ses distances. Il trouva le Christ dans le réalisme de la souffrance de la vie. Non pas dans la souffrance artificielle des mortifications inventées, mais celle qui, par le poids des circonstances, l'identifie aux plus pauvres des hommes. La mystique de Jésus pauvre. A Rome, alors qu'il réside dans sa mansarde près de Saint-Louis-des-Français et de la Minerve, il vit en toute vérité le sort des pauvres : pauvres de santé, mais aussi pauvres d'affection, riches de délaissement plus que de l'amitié des autres, proches du désespoir. Et dans sa foi, c'est là qu'il découvre vraiment *le Jésus de la miséricorde — dont il ne cesse de parler dans le* Commentaire de saint Jean *qu'il se met à rédiger — et le sens de la mission. Jésus découvert chez les pauvres, la mission pensée avec les pauvres... Les hommes sont le document qui lui explique l'Evangile.*

Il faut même aller plus loin et dire : Jésus découvert, la mission pensée au moment où Libermann vit à sa mesure, en réalité, l'identification de Jésus aux pauvres. Jérôme parlait de « suivre nu le Christ nu », et sa formule devait inspirer des générations de moines et de religieux, jusqu'à Charles de Foucauld dans le petit jardin des Clarisses de Nazareth. Libermann vit une autre pauvreté, celle d'un partage de la souffrance intérieure de Jésus

et des pauvres, du goût de fiel que laissent l'échec et la solitude, communion proche de la rude nuit au Jardin des Oliviers. Mais c'est ce qui ouvre son regard à l'au-delà des conditions simplement apparentes de la pauvreté pour le plonger jusqu'à la profondeur du drame de l'homme que doit rejoindre la miséricorde de Dieu si elle se veut vraiment rédemptrice. Arracher l'homme à toute sa misère, et tous les hommes à leur misère : tel est alors l'objet de la mission.

Certes, quiconque a compris comment la miséricorde de Dieu trouvait son expression dans l'adhésion au Christ ne peut avoir de répit tant que ceux qu'il entend rejoindre n'ont pas encore accepté la foi et le baptême. Mais quand cette compréhension est venue du partage de la souffrance des pauvres, il perçoit également que la volonté de conduire les hommes au Christ passe obligatoirement par le chemin d'un service n'excluant rien de ce qui peut rendre l'homme à lui-même et tous les hommes à leur dignité de fils de Dieu. D'où la largeur du regard missionnaire de Libermann. D'où aussi sa tendresse et sa bonté.

*Voilà, semble-t-il, le secret que le Père Libermann nous livre. Ce secret vaudra tant que l'Evangile sera la Bonne Nouvelle de Dieu. La mission — dans ce qu'elle a de plus profond — ne jaillit pas d'une intuition géniale. Encore moins d'une volonté de conquête. Elle sort tout bonnement de l'effort courageux pour entrer dans les mœurs du Christ, en portant avec passion les traits forts de son mystère de Serviteur, d'*Ebed Yahweh *comme le disait la prière de la synagogue lorsque, pour nourrir l'espérance, elle évoquait les textes du recueil d'Isaïe. Elle est le fruit d'une mystique simple mais exigeante : la mystique d'un quotidien vécu dans la lumière du Christ goûtant lui aussi à la misère humaine mais pour y faire briller la miséricorde. Le missionnaire devient alors un chrétien qui, pour que les autres trouvent paix et joie — par-dessus tout la paix et la joie de la foi — accepte de s'oublier lui-même. Mais cet oubli, au lieu de le détruire ou de l'enfermer dans une tristesse accablante, fait sa propre paix et sa propre joie.*

Alors s'expliquent certaines affirmations de la Règle, qui pourraient paraître « négatives et un peu noires » :

Ils mettront leur trésor et leur joie dans les travaux, les croix, les contradictions et les afflictions de tout genre. Lorsqu'ils en seront privés, ils craindront de ne pas être de vrais apôtres et ils s'humilieront devant notre Seigneur de se voir indignes de la récompense ordinairement réservée à ses envoyés sur la terre. Au milieu de ces peines, ils auront l'esprit serein, libre, ouvert, paisible, le cœur dans la douceur et la joie humble que donne l'amour du Seigneur et ils conserveront la gaieté dans leurs rapports avec les hommes... Cette force (apostolique) doit nous remplir de vigueur et de hardiesse pour tout entreprendre. Nous devons avec courage être disposés à faire vivre et régner Jésus-Christ aux dépens de notre repos, de notre santé, de notre honneur, de tous nos intérêts, de notre vie même s'il le fallait.

L'absolu du don aux hommes — ceux qui, à l'époque, sont vus comme les plus malheureux d'entre eux — ne fait que traduire l'absolu de l'attachement à Jésus-Christ. Pour Libermann, il n'est pas de véritable élan missionnaire sans recherche ardente de Jésus-Christ :

la force avec laquelle les missionnaires agiront ne doit pas être fondée sur leur caractère et leur ardeur naturelle, mais elle vient tout entière de la grâce du divin Esprit et doit être puisée dans l'union intime avec Jésus. Elle aura pour âme, source et aliment, un amour de Dieu pur, saint, ardent, intimement gravé dans le cœur, amour qui doit être la caractéristique du missionnaire des pauvres voué au Saint-Esprit et à l'immaculé et tout apostolique Cœur de Marie.

Alors toutes les audaces sont permises, pourvu qu'elles soient portées dans la communion à la « véritable et sainte prudence

avec laquelle (Jésus-Christ) a agi lui-même ». Prudence qui n'a rien des timidités du monde, mais garde la marque de la « folie de la Croix » :

ils prendront bien garde de se conduire selon la prudence du monde. Ils n'auront jamais en vue leur intérêt propre, ni même celui de la congrégation, ni aucune autre vue humaine, mais Dieu seul et sa gloire. Ils éviteront la timidité qui veut toujours prendre le parti le plus sûr pour l'amour-propre, l'incertitude dans les décisions et tous les autres défauts qui dénotent un homme qui examine par la raison naturelle et ne se livre pas assez à la lumière divine.

L'accent sur l'essentiel permet cette souplesse à l'Esprit qui ne s'embarrasse pas des tergiversations trop terre-à-terre, voire des peurs de rompre avec ce qui ne répond plus à l'appel de l'aujourd'hui. La solidarité des racines devient garante de l'ouverture à l'imprévu.

Ce sont ces racines de la vie dans le Christ telles que vécues, expliquées, enseignées par Libermann, que le livre de Mgr Jean Gay nous présente ici, dans un style clair et une langue simple, évitant avec bonheur les termes techniques des auteurs spirituels. Si le but de l'ouvrage semble être avant tout de faire connaître et apprécier à sa juste valeur la pensée du Père Libermann, il peut également avoir pour effet de montrer à des hommes et des femmes avides de servir leurs frères le chemin qui mène à la pleine disponibilité évangélique. On y découvrira la voie de la simplicité et du courage.

Espérons que, mieux connu, l'esprit du Père Libermann nourrira de sa profondeur et de sa sérénité plusieurs de ceux et de celles qui, aujourd'hui encore, se sentent poussés par l'Esprit à rayonner l'amour miséricordieux du Christ chez des peuples en pleine recherche de leur identité. Il ne s'agit plus, évidemment, de plagier le passé. Les temps ont changé, l'Eglise mue elle aussi. Libermann lui-même — si nous en jugeons par le ton de sa

correspondance — n'accepterait sans doute pas que l'on se noie dans une nostalgie stérile de ce qui se faisait hier. Il trouverait d'ailleurs dans plusieurs des dynamismes actuels une sorte de prolongement de certaines de ses intuitions. Mais l'Evangile demeure inaltérablement le même, et le visage du Christ de la miséricorde ne change pas. Toujours les chrétiens auront besoin de découvrir comment aimer leurs frères dans la lumière de Jésus-Christ. Libermann pourra longtemps encore leur servir de modèle.

J.-M.-R. TILLARD, o.p.

I

L'ITINÉRAIRE SPIRITUEL DE FRANÇOIS LIBERMANN

« Que te demande Yahweh ton Dieu?
Sinon de suivre toutes ses voies. »
(*Deut.* 10, 13.)

Saint Paul fait remarquer aux fidèles de Corinthe (1 Cor. 1, 26-31) que Dieu choisit de préférence ses apôtres parmi ceux que le monde juge les plus méprisables, afin de confondre les sages et les puissants. Et pour que nulle chair, ajoute-t-il, ne puisse se vanter devant lui. Car le Seigneur prévoit que ces hommes, dépourvus des avantages dont on tire si facilement vanité, se maintiendront tout naturellement dans l'humilité de leur condition et lui feront davantage confiance. Sans doute aussi se montreront-ils plus désintéressés et plus enthousiastes pour proclamer la merveilleuse histoire de son Evangile devenue trop familière à tant de chrétiens.

On ne peut s'empêcher d'évoquer le texte de saint Paul quand on considère le développement de la vie du Père Libermann. Il naquit dans un pauvre ghetto d'Alsace, et c'est là qu'il entendit l'appel du Christ, alors qu'il se préparait à la carrière rabbinique.

La suite des paroles de saint Paul s'applique pareillement à lui d'une manière frappante : « Je ne suis pas venu vous annoncer le témoignage de Dieu avec le prestige de la parole ou de la sagesse. Non, je n'ai rien voulu savoir parmi vous, sinon Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié. Je me suis présenté à vous faible,

craintif et tremblant, et ma parole et mon message n'avaient rien des discours persuasifs de la sagesse : c'était une démonstration d'Esprit et de puissance, afin que votre foi reposât, non point sur la sagesse des hommes, mais sur la puissance de Dieu. » (1 Cor. 2,1-6.)

I

FILS DE RABBIN. LES DURES ÉTAPES DE SA CONVERSION

Jacob, cinquième enfant du rabbin de Saverne, Lazare Libermann, vint au monde le 22 Germinal de l'an X de la République française (12 avril 1802).

C'est dans la plus stricte austérité qu'il est élevé par un père rigide et intransigeant, défenseur farouche des observances judaïques.

Son enfance et son adolescence s'écoulent sans histoire à l'ombre de la synagogue. Aucun problème d'avenir ne se pose alors pour lui; rien ne l'intéresse de ce qui peut se passer dans le reste du monde. Il est le plus docile élève du rabbin et le plus empressé à suivre les moindres prescriptions du Talmud.

Les premières inquiétudes

Ses premières inquiétudes sont provoquées par la conversion au catholicisme de son frère aîné, Samson. Cette conversion, il la subit comme une trahison, comme un déshonneur pour la famille. Il se rend bien compte cependant — et cela le trouble plus qu'il n'ose se l'avouer — qu'elle a été l'aboutissement loyal d'une longue recherche.

A l'automne de l'année 1822, Jacob est envoyé par son père à l'école talmudique supérieure de Metz; c'est la première fois qu'il s'éloigne de Saverne. Il n'a qu'à se laisser conduire, sachant bien que le stage de deux années dans cette école couronnera le cycle de ses études hébraïques et lui permettra de conquérir le diplôme de rabbin.

Mais, dès son arrivée à Metz, sa candeur et sa droiture sont cruellement blessées par l'accueil discourtois du directeur de l'école, Aaron Worms, et de son assistant, Brucken. Celui-ci, ancien élève de son père qui l'avait fréquemment reçu à la table familiale, traite Jacob avec un souverain mépris. Worms, de son côté, l'écrase de reproches lorsqu'il est mis au courant de son intention d'apprendre le français pour se mettre en règle avec le décret impérial de 1808 ratifié par le consistoire de 1820. Jusque-là, le jeune Libermann n'avait parlé que l'hébreu.

Pourquoi voudrait-on l'empêcher d'élargir son horizon intellectuel? Et que cache la dureté de ces maîtres? Jacob est déconcerté, accablé d'une profonde tristesse. Ses convictions religieuses en sont bouleversées : « J'avais vécu jusque-là dans le judaïsme de bonne foi, confiera-t-il plus tard à l'un de ses grands amis, M. Gamon, directeur au séminaire Saint-Sulpice, mais, en ce temps, je tombais dans une sorte d'indifférence religieuse qui, en quelques mois, fit place à une absence complète de foi ». Tout ce qu'il aimait, tout ce qui nourrissait son esprit, devenait pour lui motif à contestation : « Je lisais cependant la Bible, mais avec défiance; ses miracles me rebutaient et je ne les croyais plus » (1) [1].

En plein désarroi

L'élève en science talmudique s'acharne à vouloir *désacraliser* les Livres saints. A ses yeux, les prophètes ne sont que des « rhé-

1. Les chiffres entre parenthèses renvoient aux références des écrits du Père Libermann placées en fin du volume, de la page 177 à 185.

teurs accrédités ». En janvier 1826, il fait part à son frère Samson, demeuré toujours son confident malgré son changement de religion, de ses réactions véhémentes : « Quelle absurdité de croire à toutes les fables que renferme la Bible!... Quels charmes Dieu trouvait-il à ces patriarches? Est-ce parce qu'ils avaient des notions vraies sur la divinité au sein d'un peuple idolâtre? Mais pourquoi Dieu ne s'est-il pas intéressé de même au sort de tant de philosophes de l'Antiquité? Maintenant nous ne voyons plus de prophètes; et ne mériterions-nous pas d'avoir des Elie et des Elisée aussi bien que les Juifs qui étaient plongés dans l'idolâtrie? » Quant à la prétendue préférence accordée par Dieu au peuple élu, il la déclare irrecevable : « Ne serait-ce pas une injustice de la part de Dieu de choisir un seul peuple sur la terre pour l'éclairer et lui révéler les vrais principes de la religion, tandis qu'Il laisse croupir tous les autres dans l'ignorance et l'idolâtrie? » (2).

*
* *

Un de ses condisciples lui a prêté un livre hébraïque non ponctué : « Je le parcourus avidement, dira-t-il. C'était l'Evangile traduit en hébreu. Je fus très frappé de cette lecture. Cependant, là encore, les miracles si nombreux qu'opérait Jésus-Christ me rebutèrent » (3).

Il refuse de lire les ouvrages de Bossuet que lui a conseillés Samson. Mais il est profondément troublé par l' « *Emile* » de Rousseau; vingt-quatre ans plus tard, il s'en souvenait encore : « Qui croirait que cet ouvrage, si propre à ébranler la foi d'un croyant, fut un des moyens dont Dieu se servit pour m'amener à la vraie religion! » (4). Le texte de Rousseau, dans la *Profession de foi du vicaire savoyard,* disait : « Si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu... Il serait plus inconcevable que plusieurs hommes d'accord eussent fabriqué ce livre (l'Evangile) qu'il ne l'est qu'un seul en ait

fourni le sujet. Jamais des auteurs juifs n'eussent trouvé ni ce ton, ni cette morale; et l'Evangile a des caractères de vérité si frappants, si parfaitement inimitables, que l'inventeur en serait plus étonnant que le héros[1] ». Jacob n'avait su que répondre à cette objection.

*
* *

Avant d'être admis à la charge de rabbin, l'élève de l'école hébraïque doit promettre solennellement de ne jamais abandonner la religion de ses pères. Libermann se sent incapable de souscrire à un tel engagement. S'il avoue n'être plus juif, il se défend pourtant d'être chrétien : « Je t'assure, déclare-t-il à son frère, que je ne serais pas meilleur chrétien que je ne suis bon juif » (5).

On lui a suggéré d'aller consulter à Paris quelques personnes sages qui pourraient l'aider à dépasser sa crise de conscience. Ce projet lui sourit, mais comment obtenir l'assentiment de son père? Lui faire part de ses hésitations serait aller au-devant d'un refus brutal. Le vieux rabbin d'ailleurs est fort perplexe à son sujet, car il a été prévenu de son inquiétante évolution et de sa négligence à fréquenter l'école, mais jusqu'ici il s'est refusé à admettre la défection de son fils préféré. Pour en avoir le cœur net, il décide de lui faire subir un interrogatoire serré sur quelques questions parmi les plus subtiles du Talmud. Le Père Libermann racontera plus tard cet épisode de sa vie : « A peine l'ai-je entendue (la première question) qu'une lumière abondante m'éclaire et me montre tout ce que je dois dire. J'étais moi-même dans le plus grand étonnement; je ne pouvais m'expliquer une facilité si grande à rendre compte de choses que j'avais à peine lues. Je n'en revenais pas en voyant la vivacité et la promptitude

1. « Avec tout cela, poursuivait Rousseau, ce même Evangile est plein de choses incroyables, de choses qui répugnent à la raison, et qu'il est impossible à tout homme sensé de concevoir ni d'admettre. » J.-J. ROUSSEAU, *Emile*, livre IV. Lib. Aristide Quillet, Paris, 1928, tome II, p. 12.

avec lesquelles mon esprit saisissait tout ce qu'il y avait de plus confus et d'énigmatique dans ce passage qui allait décider de mon voyage » (6).

Libermann, qui sera comblé de tant de grâces d'illumination, reçoit la première dans des conditions qu'il qualifie de miraculeuses.

La grâce de la conversion

Ayant donné la preuve indiscutable de son savoir, Jacob est autorisé par son père à faire le voyage de Paris. Nous sommes en octobre 1826.

Une de ses premières visites est pour M. Drach, ancien rabbin, marié à la fille du grand rabbin de Paris; converti depuis peu au catholicisme, il est particulièrement désigné pour comprendre son jeune compatriote et lui venir en aide. Sur son intervention, Jacob est accepté au collège Stanislas; là, pense son protecteur, il aura tout le temps de réfléchir dans le silence.

Si le collège Stanislas a inscrit aujourd'hui le nom de Libermann sur la liste de ses élèves les plus illustres, rien, à ce moment, ne laissait présager cette admiration future. Il convient d'avouer que ce jeune Juif, gauche et hésitant, débarquant de sa province dans un accoutrement sans doute quelque peu ridicule, n'avait rien de particulièrement attrayant. Les directeurs n'ont guère le temps de s'occuper de lui. Dans le quartier des domestiques, une chambre étroite lui est assignée, éclairée d'une simple lucarne. Sur la table, deux ouvrages empruntés à la bibliothèque du collège par un professeur bien intentionné : *l'Histoire de la Doctrine chrétienne* et *l'Histoire de la Religion* du grammairien Lhomond, ...ouvrages passablement indigestes pour un jeune Israélite.

Le souvenir de cette première journée au collège Stanislas n'est pas près de s'effacer de sa mémoire.

Jacob se sent au bord du désespoir. Livré seul à lui-même, tenté de tout abandonner et de s'enfuir, il s'effondre au pied de

sa table et lance au Dieu de ses pères une adjuration solennelle, un appel déchirant qui voudrait retentir dans les deux Testaments. Et, soudain, une clarté éblouissante l'envahit. Il se sent irrésistiblement entraîné vers des horizons nouveaux. Tous ses doutes se sont évanouis. Il accepte d'emblée tous les miracles du Christ et, en tout premier lieu, le plus grand d'entre eux : l'eucharistie.

Dans le *Commentaire de l'Evangile de saint Jean,* le Père Libermann indiquera les deux manières qu'utilise le Pasteur céleste pour introduire les âmes dans son bercail : la première est entièrement l'œuvre de la grâce qui attire l'âme « sans qu'elle n'y comprenne rien »; dans la seconde, l'âme est amenée à la foi « par un raisonnement, animé cependant de la grâce divine ». Il est évident, souligne le Père, que la première manière est la plus parfaite, car les lumières intérieures perçues directement sont bien supérieures à celles qu'on peut acquérir par l'étude. Nos qualités naturelles, notre tempérament comptent peu devant la grâce : « ce sont les dons de Dieu et les mérites de Notre-Seigneur qui sont couronnés en nous » (7).

La conversion de Jacob Libermann fut entièrement l'œuvre de la grâce; il fut introduit dans le divin bercail d'une manière soudaine, « sans qu'il n'y comprenne rien ». Aucun raisonnement de sa part, nulle adhésion spéculative. C'est une attirance puissante; il est pris en charge par Dieu.

La grâce du baptême

Le temps de prendre connaissance des données essentielles de la foi chrétienne, et, la veille de Noël de cette même année 1826, Jacob reçoit le baptême et fait sa première communion. Il s'appellera désormais François Marie Paul.

Son baptême est une des étapes les plus importantes de son itinéraire spirituel, étape décisive, dont l'influence se prolongera toute sa vie.

Les petits enfants reçoivent la grâce du baptême dans l'in-

conscience; en eux, la vie divine ne s'épanouit pas avant l'éveil de la raison et ce n'est qu'après une pratique plus ou moins longue de vie chrétienne que se manifestent les dons du Saint-Esprit. Pour Libermann, le fait d'avoir été baptisé à l'âge adulte, en pleine connaissance, le plaçait dans une position bien supérieure. Dans le *Commentaire de saint Jean,* le premier appel des apôtres lui remet en mémoire sa première rencontre avec le Christ : « Tous ceux qui ont le bonheur d'appartenir au divin Maître reconnaîtront leur propre histoire », qui se confond avec « l'histoire de la bonté, de la douceur, de l'amour de Jésus pour eux » (8).

Il comparera la grâce baptismale à une étincelle « qui tend à embraser au feu divin tout ce qu'elle trouve de combustible » (9). Lui-même, transformé par le baptême, s'est immédiatement livré à ce feu divin, puisque c'est « au sortir des fonts baptismaux, note M. Drach, que le néophyte promet au Seigneur de se consacrer à son service dans le ministère sacerdotal » (10).

*
* *

A la fin de l'année scolaire, après huit mois de présence à Stanislas, M. Libermann doit chercher un autre établissement pour poursuivre ses études, car l'archevêque de Paris a décidé que le séminaire adjoint au collège ne recevrait plus à l'avenir que des jeunes gens se destinant aux missions de France : « Ma conscience, déclare-t-il à M. Drach, ne me permet pas de continuer dans cette maison; car, si je suis décidé à prendre les Ordres sacrés, je ne puis savoir si Dieu me donne la vocation de missionnaire » (11).

L'influence de son hérédité juive

Arrivé à ce stade de l'évolution spirituelle de M. Libermann, il est intéressant de se demander ce qu'il a retiré de son hérédité juive et de son éducation première. Il est indéniable en effet

que ses vingt-cinq années passées dans le judaïsme (la moitié de sa vie) l'ont fortement imprégné.

Quand on traite des origines de M. Libermann, il faut éviter plusieurs écueils : minimiser l'apport de son hérédité et en négliger l'influence sur son tempérament; ou bien prétendre, comme on l'a fait [1], qu'il ait conservé de sa formation première une sorte de « complexe d'abjection » dont sa spiritualité se serait ressentie; ou encore vouloir expliquer simplement par ses origines sémitiques son évolution mystique et son orientation missionnaire, en le présentant comme un « superproduit » de la race juive.

*
* *

C'est la grâce divine, agissant sur une nature privilégiée, qui a fait de Libermann l'homme de Dieu que nous vénérons. Les qualités héréditaires qui se retrouvaient en lui et qui avaient pu, au début de sa vie chrétienne, favoriser son attitude spirituelle, furent transformées, *sublimées* par l'intervention divine.

Au peuple juif, Yahweh s'était fait connaître comme « le Dieu de la tendresse et de la pitié, lent à la colère », dont « l'amour éternel » et « débordant les cieux » se révèle « meilleur que la vie ». Le Psalmiste « rend grâce à Dieu pour sa tendresse et sa vérité »; il ne veut pas cesser de chanter son amour qui est son espérance et sa joie [2]. Cette tendresse dont témoigne l'Ancien Testament, Libermann la retrouve dans l'Evangile. Ses rapports avec le Christ très proche, avec l'Esprit Saint, hôte intime de l'âme, seront toujours marqués d'une profonde intimité.

Pour le Juif devenu chrétien, l'humble adoration de Yahweh rejoindra, tout naturellement, la pauvreté spirituelle de l'Evangile.

La prudence, la souplesse, la ténacité, ces vertus spécifique-

1. P. Retif, citant le Père Pichon : « Pauvreté spirituelle et Mission ».
2. Voir en particulier Ezéchiel 34, Deutéronome 26, Osée 11, Psaumes 35, 41, 56, 62, 88, 99, 106, 114, 116, 117, 118, 134, 135, 137, 144, 146.

ment sémitiques lui furent précieuses au moment de sa conversion, la patience aussi qui le prédisposait à « l'attente du moment de Dieu ».

Réalisme dans les problèmes matériels, habileté à manier les affaires : ces qualités distinctives de sa race, il aura maintes fois l'occasion de les faire valoir dans ses attributions de fondateur.

De son ascendance, il tenait une intuition pénétrante qui lui faisait apprécier les âmes et juger rapidement des situations les plus complexes, intuition naturelle qui sera complétée par l'extraordinaire charisme qu'il recevra du ciel pour la conduite des autres.

Les habitudes de discipline, de silence, de réflexion personnelle, longuement acquises sous la férule du rabbin son père, lui furent d'un précieux secours au début de sa conversion et lui permirent de s'adapter aisément au règlement morcelé du séminaire. Ses condisciples étaient unanimes à reconnaître qu'il entra de plain-pied dans sa vie nouvelle. N'est-ce pas le plus beau compliment qu'on puisse adresser à ce jeune homme tout récemment sorti de la synagogue et nettement plus âgé que ses confrères?

Son éducation première, qui avait été exclusivement orientée vers les sciences sacrées, lui permit d'accéder avec facilité à la théologie et à l'enseignement des Pères.

Sa connaissance approfondie de l'Ancien Testament avait enrichi son âme des grandes traditions d'Israël. Quelle satisfaction pour lui de retrouver après son baptême les textes de son enfance, alors dépouillés des surcharges du Talmud, et de pouvoir s'adresser à Dieu par la langue des prophètes, dans une vision nouvelle! Après avoir été le chant de marche du peuple juif, les psaumes ne sont-ils pas toujours le chant du peuple chrétien en route vers la rencontre ultime du Seigneur? Ne faisons-nous pas partie du même peuple de Dieu? Ne sommes-nous pas « de la même caravane »?

Est-il possible de relier Libermann à la grande tradition missionnaire du peuple juif? Devant le destin exceptionnel de cet homme si ardemment dévoué à la cause des missions, on ne

peut s'empêcher de percevoir une mystérieuse intervention de la Providence qui s'est réservé un fils d'Israël pour porter l'Evangile aux Noirs d'Afrique. « Dieu, faisait-il remarquer, choisit quelques membres plus fidèles de ce malheureux peuple... pour opérer les grands desseins de sa miséricorde parmi les gentils » (13). Il parlait, à ce moment, des apôtres et des premiers disciples; mais n'était-il pas lui-même un fils de « ce malheureux peuple », et ne fut-il pas, lui aussi, désigné par Dieu pour « opérer les grands desseins de sa miséricorde »? Il assurait que Dieu « formait des hommes isolés qu'il comblait de dons spéciaux pour le salut d'un grand nombre » (14).

*
* *

Lorsqu'on a reconnu le riche héritage que valait à Libermann son ascendance sémitique, le moment arrive où l'on doit absolument faire silence devant la grâce.

Son plus beau titre, son seul titre, est celui de chrétien. Il le proclame avec fierté : « Autrefois, nous étions serviteurs et notre adoption était bien médiocre, maintenant nous sommes enfants véritables par l'humanité sainte de Jésus-Christ qui est notre frère aîné » (15). « Nous sommes devenus princes du sang royal de notre doux et très aimé Jésus, écrit-il à deux Israélites convertis. C'est au jour de notre baptême qu'il a réalisé cette génération [1] » (16).

Si quelqu'un s'était permis devant lui de donner trop d'importance à son hérédité sémitique, il eût protesté avec vigueur. N'avait-il pas reconnu en toute simplicité : « Dieu m'a tout donné (...) Il est certain que c'est la grâce toute seule qui a créé ce qui n'était pas, qui a fortifié ce qui était faible et rectifié ce qui était défectueux. Cela est tellement vrai et clair que, si je devenais jamais incrédule, mon esprit ne pourrait nier l'action de la grâce sur mon âme » (17).

1. A rapprocher de l'Epître aux Philippiens, 3, 4-11.

A ceux qui prétendent fonder la valeur des saints sur des motifs humains et expliquer leur ferveur par « un caractère grand et noble, un tempérament ardent », il adressait ce très vif reproche : « Qu'on sache bien que les hommes sont et seront toujours des imbéciles quand ils veulent juger... des choses divines » (18). Il justifiait ainsi sa sévérité : « Il ne faut pas juger de ces âmes extraordinairement favorisées comme des âmes communes qui ont un degré de grâces ordinaires... En celles-ci, leur caractère, leur naturel et tempérament se manifestent à chaque pas... mais les illustres favoris du grand Maître sont inondés de ses grâces divines, ils y nagent ». En accordant trop de place à la nature des saints, disait-il encore, on réduit la part de leur sainteté, « en croyant les relever, on les abaisse ».

C'est donc à la lumière de la grâce qu'il faut essayer de comprendre Libermann.

II

SÉMINARISTE A SAINT-SULPICE

Dans le courant d'octobre 1826, M. Libermann est admis au séminaire Saint-Sulpice de Paris.

Le premier accueil qu'il y reçoit est d'une froideur un peu poussée. Il est vrai qu'il est arrivé avec plusieurs jours de retard; tous les élèves sont déjà présents, et la retraite, qui inaugure au séminaire l'année scolaire, vient d'être achevée.

M. Drach présente son protégé. Il insiste sur sa santé défectueuse et suggère respectueusement qu'on veuille bien lui permettre de se lever un peu plus tard que la communauté. « Dans ce cas, répond vivement le supérieur, il ne fallait pas venir au séminaire. » Pour capter les bonnes grâces de son interlocuteur, qu'il sait versé en langue hébraïque, M. Drach souligne alors la connaissance exceptionnelle de l'hébreu que possède son ami; mais il a l'imprudence d'ajouter qu'il est beaucoup moins fort en latin. « Les cours de théologie se font en latin et non en hébreu », réplique le supérieur (1).

Quelque peu désorienté par ce contact, le séminariste Libermann ne tardera pas à découvrir le caractère foncièrement humain de son supérieur et à dépasser ses premières impressions.

Marqué par la grâce

Dès ses premières semaines à Saint-Sulpice, il donne l'impression d'être marqué du sceau du Christ. Il a beau se tenir à l'écart et chercher à passer inaperçu, son effacement même et sa modestie attirent l'attention. Ses confrères sont charmés par sa douceur et son calme; surtout, ils ne se lassent pas d'entendre ce petit Juif, si récemment converti, parler avec tant de conviction des choses spirituelles.

Ce n'est pas que sa parole soit particulièrement brillante : elle est sans apprêt, dénuée de tout ornement, et ne possède aucune de ces qualités séduisantes qui font l'éloquence mondaine; elle attire uniquement parce qu'elle trahit une vie intérieure intense; on y sent passer le souffle de Dieu. Il dit très simplement des vérités que tout le monde connaît; mais il arrive à donner un relief étonnant à des mots que les hommes prononcent depuis des siècles et qui sont comme usés dans leur bouche à force d'être répétés.

On fait cercle autour de lui pendant les récréations. A l'oraison, ses voisins sont frappés par son recueillement et sa ferveur : c'est à qui se placera le plus près de lui. « Tant que je vivrai, déclarait M. Gamon, un des directeurs de Saint-Sulpice, j'aurai présent à mon souvenir cet air si doux, si calme, si serein, ce regard indéfinissable qui semblait toujours sous l'impression d'une pensée céleste » (2). « Il suffisait d'un coup d'œil jeté sur lui, écrira un ancien séminariste de Saint-Sulpice, pour abattre une tentation, calmer l'âme la plus agitée... On ne pouvait le voir sans aimer Dieu » (3).

Dans le cadre d'associations déjà existantes au séminaire, M. Libermann obtient l'autorisation, en 1833, de réunir les séminaristes de bonne volonté dans un groupement appelé « Les Bandes de Piété ». On se rencontre dans le bois de Meudon pendant la promenade du mercredi ou au séminaire même, dans l'allée dite de « la Quarantaine ». Les sujets pratiques de piété sont fixés d'avance, chacun « parlant de l'abondance du cœur et

disant sur le thème proposé tout ce qui lui vient » (4). Libermann préside habituellement ces réunions, mais il arrive souvent à l'un des directeurs du séminaire, M. Pinault, de le remplacer.

Que ces groupements, qui faisaient appel aux plus fervents mais rejetaient pratiquement les autres dans une sorte d'opposition, aient apporté quelque trouble à la marche de la maison, surtout lorsque les deux tiers des séminaristes s'y trouvèrent enrôlés, cela était inévitable. Mais, de l'avis unanime de ceux qui déposèrent au procès de béatification, aucun inconvénient sérieux ne s'y manifesta tant que M. Libermann fut présent au séminaire. En définitive, les « Bandes de Piété » eurent une très heureuse influence sur l'orientation spirituelle de Saint-Sulpice. Après la Révolution de 1830, à une époque semblable à tant d'autres où les événements politiques trouvent écho jusque dans l'intimité des séminaires, elles contribuèrent efficacement à nourrir spirituellement l'élite de la jeunesse cléricale et à la détourner de certaines préoccupations par trop mondaines.

Vers le dépouillement complet

Pour communiquer au monde son message, Dieu choisit habituellement de *vrais pauvres* qui ont mission d'enseigner aux autres, surtout par l'exemple qu'ils donnent, à se garder des biens terrestres dont l'abus peut partager le cœur. Libermann prend rang parmi les grands hérauts de la pauvreté, à côté de saint François d'Assise, de saint Jean de la Croix, du curé d'Ars, du Père Chevrier, du Père de Foucauld.

Quand il quitte sa province natale pour Paris, en octobre 1826, il est sans ressources, entièrement dépendant de la charité de quelques amis. C'est une bourse de l'archevêque de Paris qui permet son entrée au séminaire. Et lorsque sa santé compromise lui ferme l'accès du sacerdoce, c'est par pure charité qu'il est maintenu à Saint-Sulpice. On lui confie alors la fonction de « premier aumônier des pauvres », ce qui lui donne chaque mercredi l'occasion de présider à la distribution des vêtements

aux miséreux. Il était au milieu d'eux comme l'un d'eux, dira l'un de ses condisciples.

« Saint Pierre n'a jamais quitté qu'un filet », écrira-t-il dans le *Commentaire de saint Jean* (5), mais il l'a fait « avec une disposition si parfaite, qu'avec ce filet, il a quitté le monde entier, et il ne veut plus en entendre parler ». Cette réflexion ne s'applique-t-elle pas à lui-même? Tout ce qu'il avait, il l'a quitté « avec une disposition parfaite ». Il a fait table rase de son passé, de ses traditions familiales; il a perdu jusqu'à sa manière de penser. Sans appui, dénué de tout ce qui fait la respectabilité d'un homme, sans rien à quoi s'accrocher, il n'avait même plus, au temps de sa conversion, le sentiment de sa propre sécurité. Et lorsque le conseil du séminaire lui fait savoir qu'il devra rentrer dans le monde, il répond par ces simples mots : « Pour ce qui est de mon retour dans le monde, il ne saurait en être question, puisque je l'ai quitté pour toujours » (6).

Ce dénuement complet le rapproche de plus en plus de Dieu.

*
* *

Après les circonstances pénibles qui avaient accompagné sa conversion : doutes, hésitations, tentations de désespérance, M. Libermann s'était peut-être imaginé avoir atteint le port tranquille où l'on peut enfin jouir de sa foi dans une paix assurée. En fait, les épreuves ne faisaient que commencer pour lui. Mais il sut les accueillir comme des grâces.

Nous rappellerons au chapitre suivant qu'il fut, toute sa vie, accablé par la souffrance physique et nous montrerons comment la maladie, acceptée avec résignation et confiance, l'aida à réaliser ce détachement, de beaucoup le plus difficile, le détachement de soi.

Un événement, qui se situe dans les premiers mois de l'année 1828, c'est-à-dire peu de temps après son entrée au séminaire, va précipiter son évolution spirituelle : il s'agit de sa rupture définitive avec son père.

Le vieux rabbin n'avait pas été mis immédiatement au courant de la conversion de son fils. Quand il en fut informé, il l'accabla de toutes les malédictions d'Israël dans une lettre d'une extrême violence, lui signifiant qu'il serait désormais retranché de la famille. Longtemps, le pauvre séminariste en demeura effondré. La malédiction de son père fut certainement le point de départ de son fléchissement physique. Comme aux Apôtres, il lui était demandé de tout abandonner pour suivre le Maître.

Cette rupture des liens les plus sacrés qui le rattachaient au monde lui valut une faveur exceptionnelle : il reçut du Ciel, subitement et comme à l'improviste, une grâce qui n'est généralement accordée qu'aux grands contemplatifs et dont on n'oserait parler si lui-même n'en avait fait la confidence à l'un de ses confrères : la grâce de la contemplation infuse (7), dont il sera question plus loin.

L'influence de l'Ecole française

Certains auteurs spirituels du XVIIe siècle, que l'on groupe sous l'étiquette d' « Ecole française » : Bérulle, Condren, Olier, pour ne citer que quelques noms parmi les plus illustres, dont la doctrine, d'ailleurs, en des pages inoubliables, garde toujours une très grande valeur, poussèrent quelquefois trop loin, surtout dans leur terminologie, les exigences de l'ascétisme. En grande partie, par réaction contre le sensualisme de la Renaissance et sous l'influence du jansénisme et du puritanisme.

A Saint-Sulpice, M. Libermann avait été très fortement impressionné par la doctrine de M. Olier qu'il entendait évoquer dans les lectures spirituelles du soir; il y découvrait comme un prolongement biblique de l'écrasement de la créature devant l'Eternel, qui correspondait si bien à son ardent désir de renoncement. Dans le « christocentrisme » d'Olier, il retrouvait son expérience personnelle du Christ. Il fit sienne sa pensée au point d'étonner et d'enthousiasmer les sulpiciens eux-mêmes : l'un d'eux assurait qu'il avait « renouvelé l'esprit du fondateur (8) ». Il possédait en

effet un talent particulier pour pénétrer les grands thèmes olériens, les décanter, les dépouiller de leur appareil solennel, les traduire dans un langage simple et accessible (9).

Jusqu'à son départ pour Rome, il adopta, sans le discuter, le vocabulaire de l'Ecole française qui sert à dépeindre le néant de l'homme et la profonde déchéance de sa nature. La « chair ennemie », « la chair pourrie », l' « abominable chair » sont des expressions qui se lisent sous sa plume et dans lesquelles on reconnaît l'influence du Maître sulpicien. C'est sans ménagement qu'il décrivait la situation lamentable de l'homme après la chute, qu'il le montrait atteint par le désastre au point de ne pouvoir, par ses propres forces, « ni concevoir, ni aimer, ni vouloir » ce qui le rapprocherait de Dieu (10). Toute sa vie, il demeura fidèle à l'essentiel de la spiritualité sulpicienne : nécessité du renoncement comme base de la vie chrétienne, primauté de l'intérieur sur les pratiques extérieures, théocentrisme, union au Christ dans ses mystères. Mais peu à peu, surtout après la pénible expérience de Rennes, il se dégagera de l'atmosphère pessimiste de l'Ecole française et en abandonnera les outrances verbales qui ne correspondaient plus à sa façon de penser.

Bien qu'il ait subi l'influence de M. Olier, il faut noter qu'il ne lui fut jamais asservi, pas plus d'ailleurs qu'à aucun autre maître : il vécut sa propre expérience spirituelle, directement soumis à l'Esprit Saint, puisant à sa source la pensée divine, n'ayant qu'à observer ce qui se passait en lui-même pour saisir les développements de la grâce.

On peut dire que Libermann, par ses consignes répétées de douceur et de modération, est parvenu à tempérer, à humaniser l'austérité bérullienne [1].

---

1. Beaucoup plus qu'aux Maîtres de l'Ecole française, on pourrait rattacher Libermann à saint François de Sales. Même intérêt porté aux vertus qu'on appelle moyennes : patience, douceur, sobriété, simplicité, ces vertus que les mondains, au dire de François de Sales, « tiennent pour viles et abjectes ». La manière de se comporter avec soi-même en toute modération et douceur, la tristesse combattue comme une tentation, et la contention comme une maladie, l'estime de la véritable humilité, la patience dans les épreuves, sont des thèmes communs à ces deux maîtres de spiritualité.

III

A L'ÉCOLE DE LA SOUFFRANCE

La terrible épreuve de sa maladie nerveuse

De taille moyenne, il avait été doté par la nature d'une robuste ossature. Sa force musculaire était peu commune. On s'étonnait de le voir soulever sans effort des charges considérables et faire de longues courses à pied sans fatigue (1).

Le point faible : la fragilité de ses nerfs. On avait déjà remarqué chez lui quelques tics nerveux dès 1824, alors qu'il fréquentait l'école rabbinique de Metz. Peu de temps après son baptême, il subit une première crise, d'ailleurs assez bénigne. Il passe sans trop de dommage sa première année d'étude à Saint-Sulpice, mais il se sent à bout de forces peu après avoir reçu les Ordres mineurs. A partir de 1829, les manifestations aiguës se succèdent à intervalles de plus en plus rapprochés; il tombe au milieu des récréations aussi bien qu'au cours des exercices de piété à la chapelle. Aucune hésitation n'est possible : les secousses nerveuses ont évolué en crises épileptiques nettement caractérisées. Désormais les portes du sacerdoce lui sont fermées.

Son état s'est quelque peu amélioré lorsqu'il assume, en 1838, la formation spirituelle des novices eudistes. Mais, après quelques

mois d'accalmie, les crises reprennent et se multiplient; elles seront cause, en partie, de son éloignement de Rennes.

A Rome, l'année suivante, nous le trouvons en face d'un problème délicat : il est venu faire approuver son progamme missionnaire. Or le Saint-Siège exige que le promoteur d'une telle fondation soit prêtre. Peut-il envisager le sacerdoce dans l'état de santé où il se trouve, ou bien doit-il laisser à d'autres le soin de poursuivre son projet (2)? C'est à l'intercession de Notre-Dame qu'il confie la solution de son cas et il entreprend, dans ce but, à pied et vivant d'aumônes, le pèlerinage de Lorette (3). Il n'a pas demandé la guérison, mais seulement quelques lumières sur son avenir.

A son retour de Lorette, une amélioration suffisante va lui permettre de recevoir la prêtrise et d'organiser son œuvre... Une amélioration suffisante, car il n'a pas obtenu la guérison complète. Toute sa vie il restera un malade, un grand malade. Troubles gastriques, affections du foie entraînant de pénibles migraines, tel sera son lot quotidien de souffrances. « Je suis un homme crucifié, avouera-t-il. De quelque côté que je me sois tourné, je n'ai trouvé que croix et souffrances (...) J'ai un pauvre corps, il faut tâcher de le traîner jusqu'au bout » (4). Atteint profondément dans son organisme, il gardera de ses crises d'épilepsie une sensibilité très vive à la douleur physique.

*
* *

Ici se pose une question très importante.

Peut-on prétendre — on l'a insinué parfois — que son enseignement se soit ressenti de son mauvais état de santé et que ses consignes spirituelles aient porté la marque d'un excessif accablement, d'un raidissement inhumain? En d'autres termes, la spiritualité libermannienne est-elle le fruit d'une expérience strictement personnelle, édifiante mais inaccessible parce qu'entachée de morbidité, ou bien peut-on la considérer comme une doctrine vraiment équilibrée et acceptable pour tous?

S'il faut faire exception pour l'un ou l'autre passage de lettres écrites dans une période particulièrement difficile dont nous parlerons au chapitre suivant, il faut affirmer avec la plus grande vigueur que jamais la maladie ne sera cause chez lui d'effondrement psychique. Bien au contraire, l'état de ses nerfs ne lui permettant aucun écart, la souffrance supportée jusqu'à l'héroïsme l'habituera à une constante maîtrise de soi et sera vraiment l'occasion de son ascension spirituelle.

Son équilibre et son calme dans la souffrance

Ceux qui avaient été témoins de ses attaques nerveuses furent unanimes à reconnaître qu'il accueillait la souffrance, non pas avec un courage simplement stoïque, mais dans une résignation sereine toute surnaturelle. Et même *avec joie.*

A Saint-Sulpice, le médecin qui le soignait était déconcerté par son calme et sa tranquillité d'esprit. Alors que les malades victimes de crises semblables sont ordinairement en proie à de profondes mélancolies et de violents accès de désespoir, on le voyait, dès qu'il reprenait connaissance, recouvrer un visage apaisé et souriant. Ses premières paroles étaient des paroles de remerciement pour ceux qui s'étaient occupés de lui. Les tentations de suicide, si fréquentes chez les épileptiques, ne lui furent pas épargnées, mais il les dépassait d'un coup d'aile; il réussissait de même à « secouer les mouvements de crainte et d'inquiétude pour ne pas se laisser prendre par les angoisses nerveuses » (5). Jamais il ne laissa paraître ses souffrances, ni sur son visage, ni dans ses paroles. « Je n'ai jamais remarqué en lui les signes d'une tristesse peu résignée, malgré ses souffrances, écrit un de ses anciens condisciples; au contraire, sa sérénité était imperturbable » (6). « Il n'en paraissait pas plus affecté ni affligé que de la chose la plus indifférente, assure le bénédictin dom Salier. Je crois même qu'au fond de son cœur il s'en réjouissait et en bénissait Dieu comme d'une grâce et d'une faveur » (7).

Plusieurs de ses confrères de séminaire étaient tellement impressionnés par son égalité d'âme qu'ils ne pouvaient s'empêcher

d'attribuer à sa maladie, qu'ils jugeaient mystérieuse, une origine surnaturelle (8). N'était-elle pas comme l'écharde dans sa chair dont souffrait saint Paul, une épreuve voulue par Dieu?

Au noviciat de Rennes, il était parfois contraint d'interrompre brusquement l'explication publique qu'il donnait de la Règle; mais, rapporte un de ses novices, « il montrait alors tant d'humilité, de simplicité, de paix et de résignation qu'il produisait encore plus d'effet que s'il avait parlé » (9).

Jamais il ne mit de lui-même la conversation sur son état de santé. Jamais il n'accepta de prières pour sa guérison. Quelle que fût l'intensité du mal, il n'en faisait rien paraître. Lorsque ses novices venaient le consulter à un moment où sa souffrance était plus aiguë, ils n'arrivaient généralement pas à se douter de son état, tellement il mettait de patience et d'affabilité à les écouter. Qui pourrait dire l'héroïsme d'un sourire prodigué aux autres alors qu'on est soi-même écrasé par la souffrance?

Il indiquait très simplement à une personne, elle-même atteinte du mal dont il souffrait, le moyen qu'il avait employé pour dominer ses crises nerveuses : « Ce qui me faisait le plus de mal, c'était la crainte, les inquiétudes... Il faut secouer ces mouvements, ces agitations de l'âme, se distraire dans ces moments-là, ne pas se laisser prendre par les angoisses nerveuses, mais se mettre dans une grande indifférence devant Dieu... Je vous dis la marche que j'ai suivie dès que j'ai commencé à me donner au Bon Dieu. Je l'ai suivie par esprit de foi et dans le désir de plaire à Dieu, sans penser recouvrer ma santé par ce moyen, parce que je ne me doutais pas que cette conduite pût m'être utile. De fait, elle a eu une grande part à ma guérison » (10).

Il parlait de « sa chère migraine ». « C'est une bonne compagne, écrivait-il sur la fin de sa vie, puisqu'elle me visite si fréquemment. »

Pour lui, la maladie n'était pas un événement incompréhensible et déroutant, mais l'actuelle manifestation de la volonté divine, à laquelle il se soumettait avec action de grâce.

IV

RENNES, LA GRANDE PURIFICATION

Son ascendant

Au début de l'année 1838, M. Libermann est appelé à prendre en charge la direction spirituelle du noviciat des Pères eudistes à Rennes. Alors âgé de trente-six ans, il a atteint sa pleine maturité intellectuelle.

La réputation qu'il laissait en quittant Saint-Sulpice était celle d'un homme de Dieu d'une haute vertu. Nul n'ignorait ce que lui avait coûté sa conversion, et ceux qui assistèrent à ses attaques nerveuses pensaient qu'il était parvenu à une sorte d'état d'impassibilité. On n'hésitait pas à parler de sa sainteté.

Son ascendant sur les élèves et les maîtres tenait du prodige; jamais chose pareille ne s'était rencontrée dans ce vénérable séminaire. On prêtait attention à ses moindres paroles, on se passait de main en main les petits billets de piété qu'il rédigeait pour ses amis et, lorsqu'il était absent, on s'arrachait ses lettres. Les directeurs eux-mêmes lui accordaient une confiance exceptionnelle; plusieurs n'avaient pas craint de lui confier leur propres dirigés (1). L'un d'eux assurait qu'on sentait alors au séminaire

comme *une possession de Dieu.* La ferveur y était unanime; la singularité eût consisté à se montrer médiocre[1].

La grâce de la contemplation

L'influence spirituelle de ce séminariste souffreteux ne peut s'expliquer que par l'emprise de l'Esprit Saint sur une âme très élevée en charité. « Les choses lui étaient données par une lumière subite, assurait l'un de ses anciens condisciples (...) Jamais il n'y avait chez lui travail, ni effort d'esprit, ni recherches scientifiques pour coordonner les choses, il semblait que tout était de pure grâce. » Ce fut durant sa première année de séminaire, lorsqu'il eut fait le sacrifice de sa famille et renoncé à son père plutôt que de renier sa foi, qu'il fut gratifié par le Ciel de ce charisme exceptionnel. « Le bon Maître, confiera-t-il dans la suite au Père Schwindenhammer, est venu à l'improviste m'arracher à moi-même, et il tint mes facultés absorbées et captives pendant environ cinq ans, sans que, pendant tout ce temps, j'eusse la pensée de travailler à une vertu ou à une autre. Toute mon occupation était d'être avec lui, et cela était bien facile » (2).

Il s'agit ici d'une vision intellectuelle découlant directement de la contemplation, une perception directe, une expérience intime de Dieu, une sorte de connaissance infuse très différente de la science théologique. « Cette connaissance, fait-il remarquer dans le *Commentaire de saint Jean,* est une vue de pure foi qui ne réside pas dans les sens; mais il n'en est pas moins vrai que c'est une connaissance réelle et plus parfaite que celle qui n'est acquise que par les livres » (3). Celui qui est bénéficiaire de ce

1. A la fin de l'année 1831, le conseil de Saint-Sulpice, jugeant que les crises d'épilepsie ne lui permettaient pas l'accès au sacerdoce, l'avait invité à se retirer du séminaire de Paris. La Maison d'Issy le recevait alors et lui confiait divers travaux matériels ainsi que l'accueil des nouveaux et le soin spirituel des domestiques.

Situation un peu fausse! Mais, paradoxalement, ce fut à cette époque que son ascendant fut le plus considérable, non seulement sur les séminaristes de la maison, mais sur ceux de Paris qui passaient régulièrement à Issy.

don gratuit, écrivait-il en substance, doit en profiter pour fortifier sa foi et accroître son amour. Encore faut-il qu'il prenne garde de ne pas se laisser surprendre par des sentiments de vanité; il doit veiller, comme le fit le Seigneur, « à se retirer de la foule, c'est-à-dire se retirer dans son intérieur, ne pas recevoir de louanges, ne pas y mettre sa complaisance » (4).

On devine, à travers ces réflexions, l'effort qu'il dut faire pour se soustraire à l'enthousiasme admiratif qu'il suscitait autour de lui (5).

Mais un autre danger menaçait cet homme encore jeune, consulté comme *un oracle.*

Son rigorisme

Persuadé que tous les chrétiens, et plus spécialement ceux que le Seigneur choisit pour son service, étaient appelés à la plus haute perfection, il poussait à la même générosité tous ceux qui l'approchaient et leur imposait le même renoncement absolu. Son unique préoccupation était d'entraîner le séminaire entier à sa suite.

« Il exigeait de nous une vie toujours plus pénitente et mortifiée », notait un de ses anciens condisciples, et dom Gardereau, bénédictin de Solesmes, l'un de ceux qui s'étaient opposés aux « Bandes de Piété » organisées par le séminaire Libermann à Saint-Sulpice et à Issy, assurait que son autorité à cette époque lui avait fait penser aux Pères du désert : « Jeune et ardent, ajoutait-il, il aurait voulu dans sa ferveur étendre la même règle à tous ses confrères, et il en résultait un blâme au moins indirect pour le régime suivi dans la communauté » (6).

*
* *

C'est sur les instances de son confesseur, M. Mollevaut, directeur à Saint-Sulpice, qu'il a accepté le poste de Rennes. Avait-il à ce moment l'intention de se fixer chez les Eudistes? Aucun

texte de sa main ne permet de l'affirmer. Lorsqu'il quittera définitivement le noviciat, il fera cet aveu au supérieur des Eudistes : « J'ai consulté mon Dieu, j'ai consulté ses serviteurs les plus sages et les plus zélés, et tous unanimement ont décidé que je dois quitter (...) J'ai hésité, j'ai examiné longtemps dans le désir que j'avais d'être de quelque utilité à cette petite congrégation, et je n'ai jamais trouvé en moi une réponse affirmative » (7). Habitué à se laisser ballotter par le cours des événements que conduit la Providence, il ne poursuit aucun but déterminé, il attend avec confiance que « le moment de Dieu » se précise pour lui. Et si M. Louis de la Morinière, supérieur général, souhaite vivement pouvoir conserver cette recrue exceptionnelle et pense — du moins jusqu'à la grave crise nerveuse du début de 1839 — le faire ordonner prêtre, lui-même ne s'inquiète nullement de son avenir. Il a accueilli tout simplement la demande de M. Mollevaut dans laquelle il a vu une indication providentielle. Pas d'appréhension de sa part, aucune inquiétude; ne va-t-il pas retrouver des jeunes gens qui étaient à Saint-Sulpice ses condisciples et, pour la plupart, ses dirigés?

Pourtant, à l'encontre de ses prévisions, Rennes deviendra pour lui l'occasion d'une douloureuse expérience. Défection d'un jeune novice auquel il était particulièrement attaché, opposition d'un confrère qui lui était dévoué jusque-là et au sujet duquel il écrit à un ami commun des réflexions exagérées et trop violentes, erreur d'appréciation à propos du clergé séculier devant ses novices dont plusieurs ont déjà travaillé dans le ministère paroissial — ce qui l'oblige à une rétractation publique (8) —, tout semble s'insurger contre lui. Alors que ses confrères ont déjà reçu le diaconat ou la prêtrise, lui-même, simple minoré, se considère comme « le dernier des novices » (9). Il souffre de l'imprécision de ses fonctions dans la communauté : sans doute est-il responsable du « spirituel » et c'est pourquoi on l'appelle fréquemment « Père Maître », mais le véritable directeur est en réalité M. Louis lui-même qui dispose des novices sans penser à le prévenir (10). Il souffre surtout de son impuissance à

conduire au degré de perfection rêvé pour eux les jeunes hommes qui lui sont confiés.

Dans une lettre écrite de Lyon au cours de son voyage à Rome, il s'en expliquait en ces termes à M. Carbon, directeur à Saint-Sulpice : « Tout le temps que j'ai passé à Rennes a été pour moi un temps d'afflictions et de tourments (...) Je me voyais renfermé dans un noviciat, environné de trois ou quatre personnes auxquelles je n'étais d'aucune utilité spirituelle (...) Je parlais, j'instruisais, je tâchais d'inspirer la ferveur, et mes paroles étaient mortes, sans aucune bénédiction de Dieu et sans aucun effet d'avancement spirituel, ce qui m'avait jeté la première année dans une espèce de stupeur et de consternation parce que je venais du séminaire de Paris où le Bon Dieu avait béni tout ce que je faisais. Dans la seconde année, mes peines furent plus grandes encore (...) Mais la plus grande de toutes fut de me voir inutile dans l'Eglise de Dieu » (11).

Son directeur de conscience, M. Galais, lui signalera « en toute simplicité de cœur » l'une des raisons qui, à son avis, avait provoqué son insuccès : « Je crois que vous y avez trop poussé les âmes au-delà de la grâce présente et que vous vous êtes trop sensiblement affecté de leurs imperfections; d'où il en est résulté un état violent pour eux et pour vous, qui a amené cette gêne des cœurs et cette opposition dont les effets ne pouvaient guère être que funestes » (12).

Ces difficultés, qui l'atteignent profondément, provoquent de nouvelles crises nerveuses dont il se remet difficilement. Sa charge lui devient de plus en plus lourde à porter.

Epuisé moralement et physiquement, convaincu d'être un obstacle à la sanctification de ses novices (13), il se décide à abandonner son poste. Dans sa lettre de prise de congé, il supplie le supérieur de ne rien faire pour le retenir. Et deux ans plus tard, du séminaire de Strasbourg, il déclarera loyalement : « Si j'avais encore à me retirer... je le ferais encore; j'ai beau examiner (devant Dieu), je ne trouve dans cette retraite aucun vestige de tentation d'orgueil » (14).

La « nuit des sens »

La plupart des contemplatifs et des saints ont eu à passer par des expériences particulièrement pénibles. Subitement placés sous un éclairage intense, ils perçoivent, dans un seul regard, l'immensité de Dieu et leur pauvre réalité humaine. Ils parlent alors en termes excessifs de leur misère et de leur indignité, poussant souvent très loin les comparaisons et les images, se jugeant sincèrement les derniers des hommes. Saint Paul lui-même ne se croyait-il pas « le rebut du monde », un « avorton », « le plus grand des pécheurs »? Plusieurs parmi les saints, dans leur conviction d'être rejetés de Dieu, eurent à se défendre de véritables tentations de désespoir.

Permises ou suscitées par Dieu, ces épreuves doivent empêcher ces hommes de se glorifier des dons reçus et les maintenir dans une attitude de pauvreté spirituelle qui les oblige à compter uniquement sur la grâce divine et non sur leur propre vertu. Leur misère devient l'argument même de leur confiance : « Si je me vante de mes faiblesses, déclarait saint Paul, c'est pour permettre à la puissance de Dieu d'habiter en moi » (2 Cor. 12,9).

Le contemplatif Libermann ne fut pas exempt de cette purification : l'expérience de Rennes, choc salutaire pour son équilibre, prend la signification du passage mystique dans *la nuit des sens.* Au milieu des souffrances qu'il endurait alors, en juin 1839, il parlait en ces termes de la nuit de l'âme : « C'est la nuit de la croix, de la privation, des obscurités intérieures où les sens n'ont plus d'action, et sont nuls et morts, c'est le moment de vivre de la foi, mais d'une foi pleine d'espérance en la bonté divine et en même temps pleine de crainte et de défiance de soi-même, en toute douceur, suavité et paix (...) Cette nuit est excellente, car c'est en elle et par elle que nos âmes sont perfectionnées et perdent peu à peu les défauts dont elles sont couvertes » (15).

Libermann aura souvent l'occasion de rappeler que la peine ressentie à la vue de sa propre misère — si c'est Dieu qui

l'inspire — est toujours paisible et pacifiante, même lorsqu'elle accable la sensibilité (16).

On pourrait parfaitement lui appliquer ses propres réflexions sur la vocation de saint Pierre. Le Seigneur, disait-il, voulait l'amener à la « conviction expérimentale de son néant et faire de lui un magnifique instrument de miséricorde ». En Libermann, la grâce divine voulait trouver un terrain mûrement préparé pour accomplir ses desseins en faveur de tant d'âmes. N'est-il pas significatif que sa vocation missionnaire se soit décidée précisément à cette époque?

A celui qui allait devenir un éminent spécialiste de la conduite des âmes, cette épreuve fit aussi comprendre que son rôle devait être encore plus désintéressé, qu'il n'avait pas à se montrer impatient de l'avenir spirituel de ses dirigés, ni trop affecté de leurs imperfections. Il apprit comment on mène les hommes, ou plutôt comment on les *porte.* M. Galais, cité plus haut, était persuadé que son protégé profiterait de cette expérience pour imiter « la douceur, la charité et la tolérance de Notre Seigneur envers ses disciples encore grossiers et imparfaits ».

* * *

Rennes a marqué pour M. Libermann le point culminant de son rigorisme. On le sent — c'est son expression — « rassassié d'abjection et de misère ». Rien d'étonnant que cette *période noire* se soit répercutée dans sa correspondance. Ses lettres, à ce moment, sont souvent le cri d'une âme déchirée; plusieurs de ses expressions sont empreintes d'un pessimisme outré et même parfois de tendances morbides (17).

Les explosions de pessimisme coïncidaient généralement avec les périodes plus aiguës d'accablement physique ou moral. Il faut reconnaître toutefois que, même aux heures les plus critiques, il ne cessa jamais de faire appel à la douceur, à la paix intérieure, et surtout à la confiance en Dieu (18).

A Saint-Sulpice déjà, son rigorisme s'était manifesté dans les consignes rigides d'une ascèse sans merci qu'il imposait à tous, même aux âmes plus communes, et dans sa façon d'abaisser la créature humaine jusqu'à l'anéantissement. Les images et les termes mêmes de l'Ecole française se pressaient naturellement sous sa plume.

Ce rigorisme ne supprime pourtant pas l'intérêt de la correspondance des années de Saint-Sulpice; on peut y découvrir déjà toute la richesse de sa doctrine et aussi l'essentiel de son enseignement sur l'abandon et la douceur. Il serait d'ailleurs intéressant de montrer comment son vocabulaire à cette époque se trouve parfois en contradiction avec ses consignes de douceur, de modération, de sobriété, d'équilibre.

Dans la suite, il n'hésitera pas à désavouer ses exagérations. Il osera même écrire alors qu'il était encore au noviciat de Rennes : « J'étais un aveugle pendant tout le temps de mon séjour au séminaire de Paris et d'Issy. Il a plu à notre bon Seigneur de me faire voir clairement une partie du mal que j'ai fait (...) C'est à notre Divin Maître qu'il appartient de tempérer le venin amer de ma propre sagesse » (19).

A trois reprises, dans le *Commentaire de saint Jean* (20), le Père sentira le besoin d'expliquer et d'excuser l'enthousiasme, souvent immodéré, des néophytes (... sans doute faisait-il alors plus ou moins consciemment un retour sur sa propre vie!). Ces nouveaux convertis ont découvert la vérité et leur esprit s'est ouvert à la splendeur des grâces divines. Se rendant compte de toutes les exigences que devrait normalement entraîner pour les âmes la rencontre intime avec Dieu, comment n'auraient-ils pas « le désir ardent de communiquer leur propre ferveur » et de crier autour d'eux, à temps et à contretemps, les merveilles qui leur sont révélées, exigeant des autres une ferveur semblable à celle qui les anime, et le même renoncement? Faut-il chercher à modérer leur ardeur, s'interroge le Père? Sa réponse est négative : il vaut mieux les laisser « voler dans l'élan de la foi », au risque de les voir commettre des impru-

dences. Cela est dans la norme, explique-t-il : « Il est dans le propre des saints de faire des imprudences dans les commencements (...) la prudence n'est pas la vertu des commençants ».

Pour Libermann, le moment ne va pas tarder où, la grâce l'ayant transformé, tout ce qui demeurait en lui de sévère, d'absolu, de trop rigoureux, tout ce qui appartenait aux réactions de la nature, disparaîtra peu à peu pour faire place à une grande douceur, à une patience sans limites. Sa marque personnelle arrivera à s'estomper.

V

ROME, LE PLEIN ÉPANOUISSEMENT DANS LA CHARITÉ

En janvier 1840, M. Libermann est venu à Rome solliciter du Saint-Siège l'autorisation de fonder une société de missionnaires. A peine a-t-il quitté le noviciat des Eudistes qu'il est absorbé par une seule préoccupation, entraîné irrésistiblement vers un idéal qui va devenir désormais le but unique de sa vie : les Missions lointaines. Dans quelles circonstances est née sa vocation nouvelle et au milieu de quelles difficultés s'est-elle développée? Nous allons le suivre pas à pas dans son évolution (1).

L'appel des Missions

Parmi les séminaristes d'Issy inscrits aux « Bandes de Piété » de M. Libermann, on remarquait deux jeunes créoles : M. Le Vavasseur né à l'Ile Bourbon (La Réunion), et M. Tisserant, Parisien de naissance, dont la mère était originaire de Saint-Domingue (Haïti). Le premier est préoccupé, jusqu'à l'angoisse, par la situation lamentable des esclaves de son pays et voudrait consacrer sa vie à leur venir en aide. Le second, de son côté,

est à la recherche d'une communauté de prêtres qui accepterait de s'intéresser à l'évangélisation des Noirs d'Haïti. L'un et l'autre, sans s'être concertés, ont recommandé leurs intentions aux prières de l'archiconfrérie de Notre-Dame-des-Victoires; dans la suite, ce sera toujours aux pieds de Notre-Dame-des-Victoires que seront prises les graves décisions.

M. Libermann est le confident et le conseiller des deux créoles. Souvent, dans les conversations d'Issy, il s'est senti bouleversé en les entendant lui exposer avec chaleur la grande détresse des Noirs. Il ne pense pas, à ce moment, être appelé lui-même aux Missions; il est simplement abandonné aux directives de la Providence. Son esprit toutefois s'était ouvert aux plus vastes horizons quand il initiait ses novices de Rennes à la doctrine de saint Jean Eudes, ce grand apôtre du XVII[e] siècle; il se sent vraiment solidaire du Corps Mystique tout entier.

L'éloignement de Paris ne l'a pas empêché de garder contact avec ses deux amis et de s'intéresser à leurs projets. Ces projets sont encore bien imprécis en 1838 : il a été d'abord question d'adjoindre à la communauté des Eudistes les prêtres destinés aux Missions afin de leur donner une formation particulière; puis on s'est décidé pour une congrégation spécialisée qui se consacrerait exclusivement à l'évangélisation des Noirs. Mais peut-on déjà parler d'une organisation quelconque? L'Œuvre ne compte guère que trois inscrits : MM. Le Vavasseur et Tisserant, fermement résolus, et M. de la Brunière, toujours hésitant à se décider pour les Missions d'Extrême-Orient ou pour les Missions des Noirs (2). Tous les trois souhaiteraient que M. Libermann prît en main la formation spirituelle des futurs missionnaires; M. de la Brunière l'a même vivement engagé à s'unir à leur petit groupe.

C'est seulement lorsqu'il est sur le point de quitter Rennes que Libermann semble percevoir une première indication de la Providence au sujet de son avenir. Le 28 octobre 1839, en la fête des apôtres Simon et Jude, il entend, cette fois d'une manière plus nette, l'appel des Missions. Il ne fera rien pour s'y

soustraire, il suivra l'inspiration qui semble lui venir du Ciel, simplement, par esprit d'abandon.

La fondation de l'Œuvre des Noirs se précise

Pour aller quérir à Rome les autorisations nécessaires, MM. de la Brunière et Libermann ont été délégués. Ces deux hommes, d'un tempérament très différent, sont d'une égale vertu. De la Brunière, à qui l'on a pensé pour la direction de la future Société, est un prêtre distingué et de haute naissance; il possède en outre une fortune personnelle qui va lui permettre de prendre à sa charge les frais communs de voyage et d'entretien à Rome. Libermann, toujours simple acolyte, est un homme pauvre, effacé et timide.

M. de la Brunière, qui le fréquente pourtant depuis plusieurs années, n'arrive pas à comprendre son compagnon; son peu d'enthousiasme le déconcerte. Il faut reconnaître que Libermann est encore tout endolori par son récent départ de Rennes. Sa vive sensibilité appréhende à l'avance les complications qui ne vont pas manquer de surgir, toutes les incompréhensions qu'il faudra supporter. Il est trop conscient de sa propre faiblesse pour ne pas envisager avec tremblement la tâche surhumaine qui lui a été départie, alors qu'il n'a pas d'indication précise sur l'utilité de son sacrifice. De Lyon, où il s'était arrêté trois semaines en se rendant à Rome, il avait adressé à son frère Samson une lettre admirable de générosité et d'abandon à Dieu, mais dont la tournure oratoire n'arrive pas à celer la peine poignante : « J'ai quitté Rennes pour toujours... Je n'ai plus aucun homme en qui je puisse mettre ma confiance. Je n'ai rien, je ne sais ce que je deviendrai, comment je pourrai seulement vivre. Je mènerai un vie méprisable. Je serai désapprouvé par un grand nombre de ceux qui m'aimaient et m'estimaient auparavant. Je serai peut-être traité comme un insensé, comme un orgueilleux, méprisé, persécuté même... Mais n'ayez ni crainte, ni défiance; reconnaissez que je suis l'homme le plus heureux du monde, parce que je n'ai plus que Dieu seul » (3).

Les premières démarches à Rome se sont soldées par un échec complet. Il n'en faut pas davantage à M. de la Brunière pour se décourager; au bout de deux mois, il abandonne son confrère et se retire définitivement de l'Œuvre des Noirs. Il entrera aux Missions étrangères, partira pour l'Extrême-Orient, où il mourra martyr à peine nommé vicaire apostolique de Mandchourie.

Bien qu'il ait été très affecté par ce départ, Libermann s'est efforcé d'en saisir la signification providentielle : si l'œuvre est voulue de Dieu, elle ne peut reposer que sur des fondements méprisables aux yeux du monde : faiblesse, pauvreté, médiocrité apparente. Car Dieu ne veut pas, écrit-il alors, que l'on puisse attribuer la réussite d'une œuvre qu'il a inspirée « à la puissance des hommes; Il veut qu'on y reconnaisse la sienne » (4).

On lui avait conseillé de se munir de lettres d'introduction auprès des congrégations romaines; il s'y est refusé : « J'ai présenté (à la Propagande) mon projet. Si Dieu veut qu'il soit agréé, on saura bien me trouver. Sinon, je retournerai comme je suis venu » (5). On l'a vivement poussé à rendre visite à des personnalités romaines influentes : « Je ne me sens pas porté à rechercher des appuis humains », a-t-il répondu.

Les religieux consultés, et même son confesseur, le désapprouvent (6). « Ma conduite à Rome, écrira-t-il, était de ne jamais faire de démarches obliques. Je n'ai pas même cherché à avoir une protection; je me suis tenu tranquille et retiré chez moi... A Paris, à Lyon, tous ceux à qui j'ai parlé de mon désir m'ont toujours désapprouvé. Seul M. Pinault[1] était pour moi et il n'avait pas l'air d'être solidement décidé » (7).

Après le départ de M. de la Brunière, il habite une pauvre chambre, sous les tuiles, dans la maison Patriarca, près de Saint-Louis-des-Français. Il balaie lui-même sa mansarde, fait son lit, prépare sa nourriture; souvent il se mêle aux pauvres qui vont mendier leur nourriture à la porte des couvents.

---

1. M. Pinault, son ami et confident, l'un des directeurs de Saint-Sulpice qui ont eu le plus d'influence sur lui.

M. Drach, son protecteur de toujours, devenu bibliothécaire de la Propagande, lui a ménagé une audience du pape; il en parle en ces termes : « Le 17 février 1840, je présentai à Grégoire XVI l'abbé Libermann... le souverain pontife posa la main sur sa tête, en appuyant avec une visible émotion. Le pape me demanda (quand l'abbé eut été congédié), d'une voix émue : « Qui est celui dont j'ai touché la tête? » Je fis à Sa Sainteté, en peu de mots, l'histoire du néophyte. Le pape dit alors ces propres paroles : *Sarà un santo* (8).

*
* *

Dans la mansarde de la maison Patriarca, règne une atmosphère de paix toute surnaturelle; seuls les pigeons viennent parfois en troubler le silence.

Au moment où il ne peut plus compter sur personne, alors que les amarres sont coupées avec le reste du monde et que tout semble humainement perdu, Libermann se met tout bonnement à écrire la règle provisoire de sa future Société comme si, pour lui, l'avenir se dessinait déjà clairement. Il rédige alors, sans notes, au courant de la plume, son *Commentaire de l'Evangile de saint Jean,* chef-d'œuvre de lucidité et de sagesse, témoignage d'un amour profond; ce sera la seule occasion de sa vie où il aura pu disposer du temps nécessaire pour un travail suivi, encore n'est-il pas achevé!

Il a préparé aussi un Mémoire sur ses projets de fondation et les moyens qu'il compte utiliser : vie de communauté, obéissance et pauvreté, dépendance absolue du Saint-Siège. Ce Mémoire, il le dépose à la sacrée Congrégation de la Propagande, le 11 mars 1840, et il attend, dans le calme, une suite à sa démarche.

Une première réponse lui est remise au bout de deux mois. Le secrétaire de la Propagande lui fait savoir qu'il devrait recevoir la prêtrise avant de penser à une fondation. Mais, comme Libermann ignore alors si sa santé lui permettra jamais d'atteindre au sacerdoce, cette lettre le laisse fort perplexe : il n'arrive pas

à y discerner l'intention divine. « C'était, écrit-il, la réponse la plus pénible que pût me donner Mgr le secrétaire de la Propagande. S'il m'en avait donné une absolument négative, j'en aurais été fort content, parce que j'aurais regardé sa parole comme celle de Notre-Seigneur, et je me serais retiré immédiatement ». Il en conclut qu'il doit attendre « qu'il plaise à Dieu de manifester plus clairement sa volonté » (9).

Peu de jours après, il reçoit du cardinal préfet de la Propagande une lettre personnelle qui a du mal à découvrir son adresse dans la via del Pinacolo. Le cardinal dit les mêmes choses que son secrétaire, mais en termes fort différents : il l'encourage à poursuivre ses projets qu'il juge très opportuns, confiant que Dieu lui rendra la santé pour lui permettre de se faire ordonner prêtre et de prendre alors la direction de l'Œuvre.

Son état de santé s'étant nettement amélioré après son pèlerinage à Lorette, il quitte Rome en janvier 1841. Il achève à Strasbourg ses études de théologie, interrompues depuis onze ans, et reçoit le sacerdoce le 18 septembre.

Il va pouvoir enfin consacrer toute ses forces à la mission d'apostolat à laquelle il se sent désigné.

*
* *

Ses hésitations et ses craintes se sont dissipées; à travers les épreuves, il a acquis une vision nouvelle de la réalité. C'est maintenant un homme complètement pacifié; un calme contagieux se dégage de sa personne.

Malgré quelques hésitations, il continuera de diriger les autres : n'a-t-il pas reçu pour cela un charisme spécial? Mais il le fera d'une manière plus désintéressée et plus prudente, sans jamais contraindre personne, attentif seulement à découvrir les intentions divines. Inlassablement, il enseignera qu'il faut ménager les hommes, les servir avec indulgence. Il fera chaque jour l'expérience de la fragilité humaine dans le contact des âmes qu'il dirige et plus encore dans la conduite de ses jeunes mission-

naires. En toute occasion, il prêchera la douceur, dont il fera l'un des fondements de la vie spirituelle et qu'il qualifiera de véritable vertu apostolique.

Son message de douceur et de paix, qui traduisait si bien ses dispositions intimes et qu'il avait toujours proposé à ses disciples, marquera encore plus fortement sa spiritualité après le dénouement de la crise de Rennes.

Cette transformation définitive, obtenue au prix de tant de souffrances, il l'attribue à l'assistance particulière de Notre-Dame-de-Fourvières lors de son passage à Lyon, en décembre 1839. Ainsi qu'une cire molle, sa nature austère s'est assouplie sous l'action de Dieu; la grâce a triomphé dans une âme droite et bien disposée.

Aussi comprenons-nous l'étonnement émerveillé de dom Gardereau lorsqu'il le retrouva à Paris quelques années plus tard : « C'était bien là le même personnage, aujourd'hui si prudent, si indulgent, si attentif à diriger chacun dans la voie marquée par la Providence, ménageant les faibles, n'imposant à personne un fardeau qu'il ne pût supporter... Plus il avançait dans la grâce, plus son zèle devenait souple sans rien perdre de sa ferveur, mais il était d'autant plus apte à diriger les âmes selon les lois de la discrétion, selon la portée de chacun et la mesure des desseins de Dieu » (10).

Il ira désormais tranquillement et droitement son chemin. Son âme sera de plus en plus marquée par la paix de Dieu au fur et à mesure que se multiplieront ses soucis de fondateur.

VI

DANS LA PAIX DE DIEU

Le noviciat de La Neuville, oasis de paix

Huit jours après sa première messe, M. Libermann inaugure à La Neuville, aux portes d'Amiens, le noviciat de sa Société, dans un pensionnat désaffecté mis à sa disposition par l'évêque du diocèse. La maison comprend une dizaine de cellules, une chapelle et un jardin.

Rapidement, La Neuville devient une petite famille joyeuse et bien vivante, sous l'influence apaisante du supérieur (1). Tous les novices se préparent, par l'étude et la prière, à leur prochain départ pour les Missions.

L'esprit de pauvreté est ici un élément essentiel. Dans les débuts, M. Libermann ne dispose que d'une petite table et d'un lit sommaire, ses livres sont déposés à terre; un seul encrier pour l'usage de toute la communauté. Plusieurs fois, des visiteurs arrivent à la maison au moment où le Père Maître rentre du jardin en sabots, vêtu d'une soutane rapiécée. On le prend pour un Frère ou un étudiant au travail et l'on s'en excuse, mais lui-même se réjouit de la méprise. Il éprouvera toujours une intime satisfaction d'être pris pour un autre (2).

La pauvreté est de rigueur, mais non pas la misère. La nourriture est saine et abondante, simple cependant comme il convient à de futurs missionnaires. Aucune mortification personnelle n'est tolérée. Qui se chargera de la cuisine? Rien de plus facile à décider : les novices la feront à tour de rôle; à défaut de compétence, chacun apportera sa bonne volonté. Mais ce n'était guère une sinécure que de préparer des repas pour plusieurs personnes : pas de bois ni de charbon, on fait le feu à la tourbe. M. Libermann prend son tour comme les autres. Il reçoit les novices à la cuisine tout en surveillant le dîner, et personne n'en est choqué (3).

Sa bonté envers les pauvres était proverbiale. Il leur parlait doucement, d'une voix amicale, comme l'eût fait le Christ. Quand il n'avait rien à leur donner, son visage traduisait une peine véritable (4). Parfois, des mendiants abusaient de sa bonté. Il n'en était pas dupe; mais, disait-il, « j'aime mieux être trop bon et me laisser prendre pour un homme simple, qu'on peut tromper, plutôt que de faire de la peine aux gens » (5).

Rien ne pouvait troubler son état de paix. Des ecclésiastiques, assurément de bonne foi, l'avaient gravement desservi auprès de l'évêque, cherchant à le faire passer pour un imposteur et un ambitieux. Le Père endossait patiemment leurs calomnies. « Il faut que nous soyons sur nos gardes, voilà tout, écrivait-il. Nous vivons dans la retraite et le silence, et nous laisserons crier qui voudra... Maintenant que nous voulons travailler au salut des âmes qui se perdent et nous dévouer au divin amour de notre bon Maître, on nous calomnie et on nous persécute, cela est une bonne marque et doit nous réjouir selon l'ordre que Notre Seigneur nous donne (*Lc* 6,22) » (6).

Aucune démarche de sa part pour se faire valoir auprès de personnages influents, aucune propagande intempestive pour faire connaître son Œuvre; en toute chose il s'en remettait à Dieu. Certains de ses confrères étaient tentés de lui reprocher son désintéressement qu'ils jugeaient déraisonnable, aucun cependant ne pouvait mettre en doute la pureté de ses intentions (7).

Pendant cinq années, la maison de La Neuville abrita la petite communauté et fut témoin de ses rapides développements. C'est dans cette oasis de paix que fut formée la première génération des prêtres du Saint-Cœur de Marie.

L'expédition des Deux-Guinées, une « affligeante épreuve » acceptée dans la foi

C'est aussi de La Neuville que partirent les premiers missionnaires pour la Côte de Guinée, tragique expédition qui entraîna la mort de la plupart d'entre eux.

Libermann avait pris personnellement la responsabilité des préparatifs du voyage.

Il ne s'attendait pas à la catastrophe : « Je n'ai pas eu de données exactes sur ce pays, écrivait-il, personne n'en a eu jusqu'à présent » (8). Ce n'était pas faute cependant d'avoir cherché à s'informer des conditions climatiques en même temps que des époques les plus favorables pour l'arrivée en Afrique. Il avait demandé conseil à tout le monde : au ministre de la Marine, à d'anciens marins, à Mgr Barron [1], nommé depuis peu vicaire apostolique, qui avait fait une première tournée d'inspection dans le pays.

Deux semaines après l'arrivée des missionnaires à Grand-Bassam, première visite de la fièvre. On se rend compte qu'on est en pleine mauvaise saison. Les provisions apportées s'abîment, impossible de se procurer de la viande ou du poisson. De jour en jour, les santés s'affaiblissent.

Le premier atteint est M. de Régnier, que l'on considérait à La Neuville comme « l'un des meilleurs missionnaires » (9). Il

---

1. Mgr Barron, ancien grand vicaire de Philadelphie, avait réuni aux Etats-Unis un important matériel et des vivres. C'est lui qui avait donné la date du départ et fixé l'emplacement de la Mission au Cap des Palmes, à 250 kilomètres de Monrovia. Il sera complètement découragé par l'insuccès de l'expédition et remettra à Rome sa démission.

écrivait au Père Libermann : « Je me mets au lit. M. Bessieux a la fièvre africaine, le Frère Grégoire est à moitié mort. Quand ce serait à recommencer, je le ferais mille fois pour l'amour de Jésus et de Marie... Je ne changerais pas ma position pour tous les biens du monde... » (10).

Après lui, quatre autres prêtres ne tardèrent pas à être emportés par les fièvres.

*
* *

Une fois mis au courant de l'insalubrité de la côte de Guinée, le Père Libermann avait immédiatement demandé aux missionnaires de se replier sur l'île de Gorée, proche du Sénégal, dont le climat était réputé meilleur : « Je leur envoyai double copie de ma lettre par deux occasions différentes; rien ne leur est parvenu » (11).

Consterné par l'événement, il ne se laisse pas abattre. Pas un instant la pensée ne lui vient de renoncer à ses projets : « Abandonnerons-nous ces millions d'âmes? Impossible, j'en mourrais de douleur (...) Mon désir pour le salut de ces vastes contrées est plus violent que jamais » (12). Il pense que le Seigneur a voulu donner des « intercesseurs » pour assurer les fondements de cette première mission; il espère néanmoins « que la divine bonté se contentera » de ces victimes (13).

C'est aussi une leçon de prudence qu'il tire de cette « affligeante épreuve » : « Tout en nous confiant entièrement à la divine miséricorde, écrit-il à la communauté de Guinée (26 juin 1844), prenons toutes nos précautions pour réussir... Agissez avec mesure et prudence... Soyez forts et courageux, pleins de confiance en Dieu, mais aussi prudents et sages » (14). Et, sans plus tarder, Libermann met sur pied un ensemble de sages mesures, que l'expérience acquise viendra compléter dans la suite. Ce programme, qu'on a appelé son « grand plan d'apostolat », peut se résumer en trois propositions :

— Tout tenter pour rendre supportable la vie en Mission.

— Préparer une élite indigène, afin que l'Afrique puisse participer elle-même à sa propre évolution.

— Exiger des missionnaires une adaptation pratique aux peuples évangélisés (15).

Son immuable tranquillité d'âme dans la vie quotidienne

Les « *Souvenirs sur le Père Libermann* », de Frédéric Le Vavasseur, renferment surtout des récits anecdotiques qui relèvent de la petite histoire. Ils présentent néanmoins un réel intérêt : en nous introduisant dans l'intimité du Père, ils nous montrent, avec une parfaite loyauté, comment il sut conserver une tranquillité d'âme toujours immuable au milieu des circonstances les plus diverses de la vie quotidienne (16).

Le Vavasseur, nous l'avons déjà dit, avait pris une part active à la fondation de l'Œuvre des Noirs, avant même Libermann. Ardent et généreux, son tempérament créole le poussait d'emblée, sous le coup de l'émotion, aux solutions extrémistes. Il n'avait cessé de harceler son supérieur de lettres impétueuses et tracassières pendant les quelques années qu'il fut missionnaire en son pays de Bourbon; il avait même été sur le point d'abandonner la congrégation à un moment difficile. Malgré des défauts si apparents, Libermann faisait grand cas de son intelligence, de sa bonne éducation et de ses qualités de cœur; il lui témoignait une tendre affection. En 1850, deux ans avant sa mort, il l'avait fait revenir de La Réunion pour l'associer à l'administration générale de la congrégation... Mais laissons la parole à M. Le Vavasseur.

« Mon ardeur si vive, mes empressements, ma hardiesse naturelle me mettaient en pleine contradiction avec sa prudence, ses sages lenteurs, sa douce patience; je lui faisais des sorties à faire perdre patience à un ange... Il supportait tout, et plus je m'échauffais, plus il se montrait doux et maître de lui-même. Je ne sais pas si j'ai jamais aperçu en lui la moindre impatience... Nous étions toujours ensemble. Quand il était obligé de me faire un reproche, il s'y prenait avec une grande douceur et beaucoup

de précautions pour ne pas me blesser. J'avais beau être insupportable, il ne sortait jamais de son calme. »

Le Père Libermann lui soumettait généralement sa correspondance avant de l'expédier, « pour corriger ce qui pouvait y avoir de défectueux dans son style ». Quand il se déchargeait sur son secrétaire de la rédaction d'une lettre, « il ne laissait pas passer un seul mot qui aurait pu blesser ». « Quelquefois, poursuit Le Vavasseur, j'étais obligé de recommencer la même lettre trois ou quatre fois. » Un jour, le ministre de la Marine reçut un rapport portant la signature du Père Libermann mais rédigé en termes si vifs qu'il vint à douter de son authenticité. Une enquête discrète révéla que le Père Supérieur, alité, avait laissé la plume à son bouillant secrétaire. La confusion n'était guère possible.

Il arrivait à de jeunes missionnaires, impatients et surmenés, d'adresser à La Neuville des lettres très dures, parfois même blessantes. Le Père y répondait invariablement « avec humilité, douceur et charité ». Et lorsqu'il jugeait qu'un reproche était nécessaire, il le faisait avec les plus grands ménagements. « Il répondait avec la même attention à un jeune homme qui lui écrivait des insolences qu'au ministre des Cultes. »

Le Vavasseur souligne la rectitude de son jugement, sa vive sensibilité, sa rare pénétration de vue qui lui faisait découvrir du premier coup le fond d'une affaire... Héritage sans doute de son ascendance sémitique! Chargé par Rome, en 1850, de préparer l'érection des diocèses de Guadeloupe, Martinique et Réunion, Libermann fit l'admiration des ministères de la Marine et des Cultes par sa compétence et son calme, et par son habileté à « arracher sans violence les privilèges de l'autorité concédée jusqu'alors aux gouverneurs des colonies sur les choses spirituelles ».

Le Père Le Vavasseur note encore la fermeté de sa décision « quand une fois il avait jugé qu'une affaire était selon la volonté de Dieu. Rien alors ne pouvait l'arrêter. Autant il était doux et condescendant quand il le fallait, autant il devenait inflexible

quand il sentait que Dieu le demandait... Les difficultés ne faisaient que l'encourager ».

Pour compléter l'énumération par Frédéric Le Vavasseur des qualités d'action du Père Libermann, signalons encore la patience et la persévérance dont il fit preuve dans les longues tractations qui précédèrent la fusion de la Société du Saint-Cœur de Marie avec celle du Saint-Esprit [1]. Son esprit clairvoyant et sa scrupuleuse probité lui permirent de dissiper les malentendus et de vaincre les résistances surgies des deux côtés... A ce moment, Le Vavasseur figurait parmi les plus fougueux adversaires de la fusion.

L'ultime étape sur les chemins de la paix

La dernière maladie du Père Libermann débuta, en novembre 1851, par des troubles de digestion que les médecins jugèrent tout de suite alarmants et qui le laissèrent anéanti et tout somnolent.

Après le coup d'Etat du 2 décembre, les Pères de Paris, redoutant la répercussion des événements sur sa santé, lui conseillent de partir pour la maison du Gard [2], afin de rassurer les novices. Mais ce séjour ne lui procure aucun soulagement. Il revient à Paris après les fêtes de Noël, la mine défaite, plus accablé qu'au départ; il se met au lit pour ne plus se relever.

Le Père Le Vavasseur ne quittera pas sa chambre. Jour par jour, il consignera ses impressions (17).

---

1. La Société du Saint-Esprit, appelée aussi Séminaire du Saint-Esprit, avait été créée en 1703, à Paris, sur le modèle des Missions Etrangères, par Claude Poullart des Places, dans le but de former des prêtres pour les colonies françaises.

Dès la fondation de la Société du Saint-Cœur de Marie, Libermann avait envisagé l'union au Séminaire du Saint-Esprit qui exerçait un monopole de fait sur toutes les colonies françaises sans avoir le moyen, après la Révolution, de leur fournir des prêtres. La « fusion » des deux Sociétés fut réalisée le 10 juin 1848. Libermann en devint le premier supérieur général, infusant au vieil institut un sang nouveau, et le fixant sur des bases solides.

2. En 1846, le séminaire de La Neuville étant devenu trop étroit pour abriter novices et étudiants, Libermann avait fait l'acquisition d'un ancien monastère, proche lui aussi d'Amiens, « Notre-Dame du Gard ».

Depuis le début de janvier, le malade ne supporte aucune alimentation. Son teint est devenu d'un jaune terreux. Un véritable feu intérieur le consume; rien ne peut apaiser sa soif.

Au milieu de tant de souffrances, il demeure tel qu'il a toujours été : simple et abandonné à la Providence. Ce qui impressionne le plus Le Vavasseur, c'est son calme, sa stabilité d'âme : « Jamais je n'ai remarqué en lui le moindre mouvement de vivacité... On ne l'entendit jamais se plaindre, ni exprimer quelque désir ».

Certains remèdes, loin de le soulager, semblaient aggraver son mal. Il en fit la remarque, mais ne s'arrêta pas de les prendre : « Ainsi, disait-il, ils n'auront rien à me reprocher. »

Au Père Le Vavasseur qui lui annonce, sans ménagement, la gravité de son état et son inquiétude d'un danger imminent, il répond : « Dieu soit béni! Occupez-vous de mon âme. » Il se confesse sur l'heure et reçoit, le lendemain (26 janvier), l'Extrême-Onction et le Saint Viatique, sans aucune démonstration extérieure de piété. Jusqu'au bout, il conservera sa connaissance.

Le Vavasseur passe une grande partie de la journée la tête appuyée sur son lit, tout près de son visage. Il ne cesse d'admirer l'apaisement de ce grand malade épuisé : « C'est une paix douce et inaltérable, écrit-il, provenant de l'union intime de son âme avec le divin Maître. C'est le repos de saint Jean sur le cœur de Jésus. » Au procès apostolique, lorsqu'on demandera au Père Le Vavasseur ce qui l'avait le plus frappé à ce moment, il répondra : son indifférence pour la vie ou la mort; on ne l'entendit jamais demander des prières pour sa guérison. Son indifférence pour les traitements : il ne voulut jamais d'autres médecins que ceux de la maison. Pour la réception de la sainte communion, il fit simplement ce qui lui était possible de faire.

L'avant-veille de sa mort, le Père Schwindenhammer[1] lui

1. Avant de mourir, le Père Libermann avait désigné le Père Schwindenhammer pour être son successeur à la tête de la congrégation.

demande de donner à la congrégation ses dernières recommandations. Le mourant se recueille un instant, puis balbutie lentement ces paroles, que ses fils garderont comme son testament spirituel : « Etre fervent, fervent, toujours fervent... et surtout la charité, la charité, la charité surtout!... Charité en Jésus-Christ... Charité par Jésus-Christ... Charité au nom de Jésus-Christ. Ferveur... charité... union en Jésus-Christ. » Il ajoute un peu plus tard, d'une voix à peine intelligible : « Sacrifiez-vous pour Jésus... pour Jésus seul... avec Jésus... avec Marie... Dieu c'est tout!... L'homme n'est rien... L'esprit de sacrifice... Le zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes... » Il répète ces derniers mots en y mêlant celui de charité et s'arrête d'épuisement, en disant : « Je n'en puis plus! » (18).

Au milieu de l'angoisse générale, le mourant garde un calme admirable. « Est-il possible de mourir si tranquillement! » murmure Le Vavasseur (19).

Dans la soirée du 2 février, au moment où, dans la chapelle toute proche de la chambre, on chantait le verset du Magnificat : « *Et exaltavit humiles...* Il élève les humbles », François Libermann s'endormit dans la grande paix du Seigneur.

Lorsqu'on pratiqua l'autopsie, le foie fut trouvé dans un état de durcissement extrême. Les médecins en conclurent que le Père avait dû souffrir un véritable martyre depuis de longues années.

2

LE MESSAGE DE PAIX DU PÈRE LIBERMANN

« *Voici les fruits de l'Esprit de Dieu : charité, joie, paix, patience, amabilité, bonté, fidélité, douceur et maîtrise de soi* ».

(Gal. 5, 25)

I

L'ABANDON A L'ESPRIT SAINT, DOCTRINE DE PAIX

Rencontrer Dieu dans la paix

Le mot de *charité,* qui désigne Dieu lui-même (Jn 1a 4, 16), définit aussi les rapports de l'homme avec Dieu. « Quand l'Esprit Saint veut nous faire participer à la sainte humanité de Jésus-Christ, écrit le Père Libermann, il nous unit au Fils de Dieu par une union de charité » (1).

Le Père rappelle sans cesse à ses disciples que l'union intime avec Dieu, l'authentique charité, ne peut se réaliser que dans une âme *fixée dans la paix* (2); qu'il faut savoir « profiter de l'état de paix pour progresser dans la charité » (3).

La rencontre de Dieu dans la paix est une doctrine chère au Père Libermann, doctrine complète en soi, riche en ses développements. Nous la retrouvons dans tous les thèmes de sa spiritualité.

Charité et sanctification personnelle

La charité, enseigne Libermann, ne se réduit pas à un état de sensibilité qui ferait naître des « sentiments attendris » à l'égard

du Seigneur (4) : elle a son siège *dans la volonté,* en tant que puissance d'amour de Dieu, bien suprême et fin dernière [1]. C'est dans ce sens qu'il faut comprendre le Père Libermann lorsqu'il écrit : l'amour de Dieu n'est pas un état *senti,* mais un état *voulu.*

La charité n'est pas non plus simple attitude intellectuelle : le Père demande qu'on aille à Dieu avec la volonté plus qu'avec l'esprit, car l'important n'est pas tant de concevoir que de faire. Il ne suffit pas, dit-il encore, de croire le Fils de Dieu, il faut que l'âme adhère parfaitement à lui. C'est par la foi animée par la charité qu'elle s'unit à lui (5). « La foi exige une union et un abandon parfait de la volonté... L'esprit et la volonté sont entraînés à la moindre parole de Notre-Seigneur » (6).

Son ardent désir de voir ses missionnaires progresser dans la charité du Christ poussait le Père Libermann à leur parler à tout propos de perfection, de sanctification, d'esprit de sainteté. Il leur disait : « Comme Jésus-Christ a été envoyé par son Père et a vécu pour lui, vous devez vivre pour Jésus-Christ, dans l'esprit de sa sainteté, vous qui avez été envoyés par lui. » Dans les lettres de la dernière année de sa vie, l'inquiétude de la sanctification de ses frères revient comme un leitmotiv, comme une obsession. « Ah! que je voudrais, déclarait-il, que tous mes confrères sentissent, aussi vivement que je le sens, le besoin de la sainteté pour un missionnaire d'Afrique » (7).

Abandon à l'Esprit Saint et charité

Plusieurs auteurs spirituels, à la suite de saint François de Sales, ont réservé le terme « abandon » à l'attitude que l'on doit

---

1. Selon saint Thomas (IIa IIae q.24 art I), la raison, certes, n'est pas sans affinité avec la charité, mais elle n'en est pas la règle, comme lorsqu'il s'agit des vertus humaines.

La charité trouve sa règle dans « l'amour du Christ qui surpasse toute connaissance » (*Eph.* 3, 19) et elle a son siège dans la volonté, mais dans la volonté considérée davantage dans sa tendance à la fin que dans son pouvoir de choisir les *moyens* de parvenir à cette fin. Et cela parce que son objet propre et premier est la fin dernière elle-même.

avoir en présence de « la volonté divine de bon plaisir » : on obéit, disent-ils, aux préceptes, tandis qu'on s'abandonne à la volonté de bon plaisir divin manifestée dans les événements imprévisibles. Ce n'est pas dans ce sens restreint que le Père Libermann emploie le terme « abandon »; il lui donne l'extension la plus large : l'abandon est, pour lui, cette disposition fondamentale de l'âme qui se laisse, en toute circonstance, conduire par l'Esprit Saint [1].

Il ne faut pas chercher dans son enseignement sur l'*abandon* une méthode systématique de spiritualité pas plus qu'un développement de belles considérations pieuses; l'abandon, qu'il appelle « abandon d'amour », « soumission d'amour », n'est pas autre chose que la forme la plus authentique de la charité, d'une charité dont l'influence s'exerce bien au-delà du simple précepte : on aime Dieu pour lui-même, on se livre à lui en s'efforçant de s'oublier soi-même, on n'a d'autre ambition que de tout faire par amour pour lui, dans le seul désir de lui plaire (8).

---

1. Nous avons développé dans la revue *Spiritus,* février 1969, n° 6, pp. 77-80, les raisons qui nous font préférer le terme « abandon » à celui de « passivité ».

On peut certainement synthétiser la doctrine libermannienne par l'appellation de « passivité », car « toute l'activité chrétienne se déploie sur un fond de passivité » (de Lubac). A condition toutefois — ainsi que le fait le chanoine Blanchard — de bien préciser la signification de ce terme dans l'enseignement du Père Libermann.

Si nous adoptons d'emblée le terme « abandon », c'est uniquement pour suivre plus fidèlement sa manière de s'exprimer. Dans ses écrits, comme dans sa correspondance, Libermann parle constamment d' « abandon », alors qu'on n'y rencontre que trois ou quatre fois le mot de « passivité », et encore le prend-il dans un sens différent de celui qui lui est habituellement donné (cf. LS I, 75; II, 596; CSJ 245). Sans doute éprouvait-il quelque hésitation à utiliser un terme qui connut naguère une si malencontreuse fortune et qui suscita tant de controverses à l'occasion des erreurs quiétistes.

Le Père Le Vavasseur, qui le connaissait dans l'intimité, notait que le Père Libermann « ne prétendait pas à un état passif où l'action naturelle disparaît totalement, comme cela est arrivé à quelques saints ». Et il montre son supérieur « se donnant tout à Dieu par l'abandon plein d'amour à sa volonté (...) A l'époque où nous étions au séminaire d'Issy, poursuit Le Vavasseur, c'était la vertu qui frappait le plus en lui, et il avait une grâce extraordinaire pour y porter. Les fervents du séminaire de ce temps-là ne parlaient que d'abandon » (ND XIII 636 et sq.).

Dieu vit en nous

Les considérations du Père Libermann sur l'abandon, qui nous mettent au cœur de sa doctrine, forment un admirable développement de la foi en *l'habitation de Dieu dans les âmes*.

A l'âme régénérée par le baptême, Dieu non seulement communique sa propre vie, mais il habite en elle; le chrétien bénéficie de la grâce sanctifiante et il est en même temps comblé par la présence des trois Personnes divines.

Cette présence divine n'est pas pour Libermann une simple image, une manière métaphorique de parler, mais une merveilleuse réalité, une vérité capitale qu'il importe de considérer avec la plus grande attention. C'est sur cette présence intime de Dieu que se fonde toute sa doctrine.

Dieu est l'hôte de nos âmes. Par le baptême, les trois Personnes divines ont pris possession de notre être tout entier. La Sainte Trinité est en nous, non d'une manière passagère : elle y fait sa demeure permanente. C'est au Saint-Esprit que nous attribuons tout particulièrement cette présence divine, au Saint-Esprit qui procède du Père et du Fils comme le terme de leur éternel, personnel et mutuel amour, et qui est en nous le gage et le témoin de l'amour de Dieu pour nous. Esprit de sagesse, il nous est donné par le Père pour nous faire accueillir et comprendre la Parole de Jésus, au nom de qui il nous est envoyé. Esprit de force, il vient au secours de notre faiblesse; par lui, nous sommes assurés de la force de Dieu.

L'Esprit, qui habite en nous, nous entraîne à une imitation toujours plus parfaite du Christ : « Dieu, rappelle Libermann, nous a envoyé son divin Esprit... pour nous instruire de toutes les merveilles que le Père a mises en son Fils bien-aimé et pour les opérer en notre âme » (9). C'est dans notre intérieur, dit-il encore, qu'il faut écouter la Parole de Dieu (10).

Notre vie sera transformée, divinisée, dans la mesure où nous serons fidèles à l'Esprit Saint. « Après notre baptême, l'Esprit Saint habite en nous d'une manière vivante et vivifiante. Il est

en nous pour devenir le principe de tous les mouvements de notre âme, il devient comme l'âme de notre âme. Il dépend de nous de nous laisser impressionner et influencer par lui » (11).

Le Père commente ainsi la parole de saint Paul : « La charité de Dieu est répandue dans nos cœurs par l'Esprit Saint qui nous est donné » (Rom. 5,5) : « C'est la grâce sanctifiante, c'est-à-dire le Saint-Esprit habitant en nous, qui nous établit dans l'amitié de Dieu »; la grâce sanctifiante est semblable à « un feu sous la cendre qui tend à embraser notre âme... La vie naturelle tient ce feu couvert de cendres » (12).

Il demande à un correspondant de rendre de plus en plus habitable, « de plus en plus délicieux », le sanctuaire de l'âme où Dieu réside. « Dieu ne nous quitte pas un instant, ne le quittez pas non plus; il se plaît à faire sa demeure en vous..., rendez-lui souvent visite » (13).

Dieu vit en nous. L'unique moyen de progresser dans la vie spirituelle, c'est de « le chercher dans son intérieur et de se laisser former par lui seul ». « Et non pas par des choses étudiées », ajoute-t-il (14). Ailleurs il complétera sa pensée : « Vous ne devez pas lire des auteurs spirituels pour apprendre la théorie de la vie intérieure. Je ne voudrais pas que vous la connussiez par un autre moyen que par la pratique de votre propre intérieur. C'est le Saint-Esprit qui doit être votre guide et non pas votre propre esprit » (15). Malheureusement, constatait-il, « dans notre siècle, on raisonne beaucoup, on raffine beaucoup sur les choses spirituelles..., mais au fond il est rare qu'on agisse avec la ferveur et la simplicité de nos pères dans la foi » (16).

Aux écoutes de l'Esprit Saint

Le Père Libermann envisage le problème de la grâce comme un problème essentiel, vital, riche de conséquences pratiques pour la vie spirituelle. Il en parle à la manière réaliste de saint Paul, sans se soucier des controverses d'école. Quand il traite de l'abandon à l'Esprit Saint, les superlatifs, les adverbes répétés

donnent à sa pensée une résonance d'absolu et traduisent son enthousiasme qu'il voudrait faire partager par ceux qui s'approchent de lui.

En toute chose il ne veut considérer que Dieu seul. Ainsi s'exprime-t-il dans ce texte lyrique, souvent cité : « Mon Dieu seul est grand, mon Dieu seul est beau, mon Dieu seul est riche, puissant et éclairé; et moi je suis pauvre et misérable devant lui... Dieu seul doit être continuellement l'unique objet de vos désirs, de vos affections, de toutes vos intentions et de vos actions, l'unique mobile et l'unique but de tous les mouvements de votre âme. Si vous tâchez de faire cela, ne vous inquiétez pas du reste » (17). Il exhorte en ces termes un séminariste qui l'a consulté : « Que pouvons-nous chercher sur la terre et désirer dans le Ciel, sinon notre bon et bien-aimé Jésus?... Si nous voulons véritablement vivre, ce ne doit être qu'en lui (...) Dieu seul, Dieu seul et rien de plus. Gardez-vous de laisser aller votre esprit et votre cœur aux niaiseries de la terre » (18).

Dans la poursuite de la perfection chrétienne, l'Esprit Saint doit être notre seul guide. « Laissez-le, nous dit le Père, établir lui-même sa vie en votre âme. » « Laissez-le, en toute liberté, employer sa sagesse pour éclairer le chaos obscur de votre âme » (19). Notre sanctification dépend de lui en tout premier lieu, livrons-nous donc à discrétion, sans mesure, à toutes les formes que prend sa volonté (20). Il écrivait à une personne du monde : « Jusqu'à présent, vous vous êtes considérée vous-même, agissant, priant, souffrant pour Jésus. Changez de vue et considérez Jésus agissant en vous avec une incompréhensible douceur et suavité, et souhaitant avec un grand amour d'y établir sa demeure comme il l'a établie en Marie. Oubliez-vous, pourquoi toujours vous occuper de vous-même? » (21).

Libermann assure qu'il est plus important de se laisser mouvoir par la grâce du Saint-Esprit que de perdre son temps à raisonner sur une vertu d'une manière purement spéculative. Cela fait comprendre, remarque-t-il, que des gens simples et sans instruction possèdent parfois sur Dieu des vues plus justes et plus

élevées que de savants théologiens : ils ont cherché la lumière à la source même. « Ne vous confiez pas en vos *industries* » (22), écrit-il. « Laissez de côté vos propres lumières. » « Faites abstraction de votre pauvre petit être, de votre bien, de votre mal, de votre joie, de votre douleur, de votre paix ou de vos angoisses. Une seule chose doit vous occuper : que Jésus fasse en vous toute l'étendue de son bon plaisir. Votre pauvre raison, qui avait l'air de vouloir dominer, baissera pavillon, Jésus seul y régnera » (23).

Pour pouvoir dire avec saint Paul, en toute vérité : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi », « il faudrait, si c'était possible, ne pas avoir de vie pour ce qui est hors de Dieu. Il faudrait ne plus penser, ne plus sentir, ne plus goûter, ne plus agir, ne plus jouir, ne plus avoir aucun mouvement dans l'âme en dehors de l'impulsion du Saint-Esprit ». Le Père Libermann voudrait que l'homme spirituel fût le seul à vivre en nous (24).

L'accueil de la grâce dans la modération et la paix

L'accueil de la grâce est un des aspects les plus importants de la doctrine libermannienne. Ici, tout particulièrement, le Père développe ses consignes de paix.

Pour définir l'attitude devant la grâce, il fait appel à plusieurs comparaisons. Tantôt il conseille de se laisser porter, bousculer même *comme un jouet* dans la main divine (25), image qui sera chère à Thérèse de l'Enfant Jésus; tantôt il suggère de se considérer *comme un homme mort* (26) ou encore *comme une statue immobile dans l'église* (27).

Il est une image gracieuse dont il se sert à plusieurs reprises (28), celle du *vaisseau* en haute mer; comparaison qui peut paraître à première vue quelque peu puérile, mais qui traduit bien les nuances de sa pensée. Il l'emprunte d'ailleurs en partie à saint François de Sales. L'âme est figurée par le bâtiment lui-même. Le vent, qui imprime au vaisseau sa direction générale, désigne le Saint-Esprit. Le gouvernail et la voile représentent l'intelligence

et la volonté qui ont pour fonction propre de maintenir la direction du navire en l'empêchant de dévier de sa ligne.

Parfois, note le Père, l'Esprit Saint soufflera « avec violence et vivacité, et parfois avec douceur, modération et suavité. Quelquefois il agira sans se faire sentir, et d'autres fois il affligera et tourmentera votre âme en la plongeant dans l'aridité, en l'humiliant, en lui faisant sentir vivement sa pauvreté, sa faiblesse, ses infidélités » (29).

L'esprit et la volonté doivent observer une attitude de disponibilité tranquille. En toute circonstance, ils n'ont qu'à observer le rythme de la grâce et « suivre simplement le mouvement du Saint-Esprit », sans jamais le précéder, dans la conviction qu'il faut attendre « tout mouvement et toute vie de lui seul » (30). Dans l'abandon, le rôle de l'esprit est moins important que celui de la volonté : le souffle de la grâce impressionne plus fortement la volonté que l'intelligence; il agit d'abord sur la volonté et laisse généralement l'esprit en repos.

« Vous voulez les choses trop fortement, écrit-il à un séminariste, et vous vous prononcez trop librement, ce qui produit une certaine précipitation dans votre action et, de plus, une certaine aigreur avec laquelle vous repoussez tout ce qui vous résiste. Une fois dans l'action, vous oubliez tout. Vous ne laissez pas à la grâce le temps d'agir. Il faut tenir vos facultés en repos devant Dieu pour que vous soyez capable de suivre les divines impressions » (31). « Evitez les désirs trop violents de la volonté » (32). Avancez doucement, avec confiance, sans jamais toutefois être absolument sûr de vous. Espérez toujours, abandonnez-vous dans la paix et la modération, et refusez de vous laisser troubler (33). Il faut savoir se contenter de sa bonne volonté. « Dieu repose dans le fond de notre âme où il agit en maître; il demeure... comme à la racine de nos facultés; il leur communique une paix toute spirituelle » (34).

Souplesse dans la main de Dieu, « liberté d'esprit, qui est le propre des enfants de Jésus », soumission calme et confiante, attente du moment de Dieu, « paix, douceur, suavité, modération,

non seulement dans votre intérieur, ce qui est le principal, mais encore dans toutes vos paroles et vos actions » : telles sont les lois de l'abandon (35).

Le Père souhaite que l'on puisse se ménager « au fond de l'âme une *petite retraite* » que le trouble ne vienne jamais envahir (36); ce qui ne veut pas dire que l'âme doive se renfermer sur elle-même « comme si elle était emprisonnée sous un verrou de fer » (37). Il recommande tout au contraire de conserver une certaine liberté intérieure (38), de maintenir son esprit dans une certaine indifférence, une certaine insouciance, comme un enfant qui ne s'inquiète pas de savoir de quelle façon témoigner à son père son affection. Cette conduite, assure-t-il, est nécessaire; elle perfectionne beaucoup plus qu'une grande recherche.

Surtout, conseille-t-il, gardez confiance et ne doutez jamais de l'infinie bonté de Dieu : « Ne mesurez pas sa bonté *à l'aide du compas théologique.* C'est un très grand abus de s'imaginer que la grâce fera notre condamnation, tandis qu'elle est notre salut et qu'elle fera notre bonheur éternel » (39).

*
* *

« *Posséder son âme dans la paix* » : cet axiome, souvent repris par le Père (40), marque une attitude de base dans la vie d'abandon. Il renferme tout un programme que l'on peut extraire de sa correspondance :

« L'état de la véritable perfection est toujours dans la paix. Le trouble vient d'un principe étranger à Dieu » (41). Il faut « s'unir à Dieu qui repose en notre âme où il agit en maître, par une volonté continue » (42). Laisser Jésus vivre en nous à son aise, sans même nous empresser d'exécuter les bons désirs qu'il nous inspire, de peur de « gâter son œuvre » (43). Vivre pour lui, dans le moment qu'on vit (la fidélité à la grâce actuelle, « la grâce du moment », est l'argument central de l'abandon). Vivre pour lui, sans s'inquiéter de rien. Oublier le passé, se com-

porter comme s'il n'existait pas d'avenir. Dieu vit en nous, même lorsque nous n'en avons pas le sentiment. Ne jamais penser à soi. Bannir toute crainte et remplacer ce sentiment par l'amour. En toutes choses, agir doucement, posément, sans vivacité, sans emportement (44). Quand survient le trouble et que les sens sont dans l'agitation, ne pas croire pour cela qu'on a perdu « son état de paix » (45).

Sur le chemin de la perfection où les mirages sont fréquents et les illusions faciles, le Père indique le moyen pratique de reconnaître la présence divine : le Seigneur se manifeste toujours dans la paix; il traite les âmes avec douceur même lorsqu'il les attire à lui violemment. Ainsi la paix et la douceur sont les critères infaillibles qui révèlent l'action divine [1], alors que l'inquiétude, la présomption, le trouble viennent d'une défectuosité de la nature ou de l'influence du démon (46). Il donne cette règle absolue de discernement : « Tout sentiment, toute pensée, toute inspiration » qui ne se présentent pas avec cette marque de paix « doivent être rejetés comme quelque chose de mauvais » (47).

« Il ne faut jamais suivre des mouvements intérieurs qui ne laissent pas notre esprit en repos devant Dieu... Même des mouvements de piété. Dieu peut attirer vivement, mais toujours en paix » (48).

Les obstacles à l'abandon

Dieu nous aime, et notre fin consiste à communier à sa charité, à son amour infini.

Le péché ne se définit pas uniquement par un manquement à la loi divine, il est le refus pratique de l'amour de Dieu. L'observance de la loi n'est jamais qu'un moyen pour atteindre notre fin.

C'est ce sens *théologal* du péché qu'envisage le Père Liber-

1. A rapprocher des règles du discernement des esprits que donne saint Ignace : *Exercices spirituels,* 2° partie.

mann. Il considère le péché comme le plus grand obstacle à la rencontre de Dieu. Car Dieu ne peut cohabiter avec le péché, surtout avec celui qui est rupture d'amitié. C'est au prix d'une conversion de ce qui en nous est mauvais, la vie selon la chair au sens de saint Paul, que l'Esprit Saint veut établir sa propre vie. Aussi faut-il « nous prêter le mieux que nous pouvons à cette vie unique de l'Esprit de Dieu », en éliminant toute corruption, tout amour exagéré de soi (49).

***

Parmi les défauts contraires à l'abandon, le Père s'attaque particulièrement à ceux qui empêchent l'âme de se fixer dans la paix : l'agitation, l'activité inquiète, le manque de silence intérieur et extérieur, la contention et la raideur, considérés par lui comme de véritables « maladies de l'âme » (50).

La contention, assure-t-il, resserre l'âme, ne lui permettant pas de se dilater; l'agitation l'empêche de « prêter attention au souffle délicat de l'Esprit Saint »; l'inquiétude des fautes passées et le souci intempestif de l'avancement spirituel la découragent. Pourquoi se mettre en si grande agitation pour essayer d'obtenir un résultat qui ne dépend que de Dieu (51)?

Le Père attire l'attention sur l'inutilité des *efforts violents*; ils peuvent, remarque-t-il, partir d'une bonne volonté, mais ils n'indiquent pas par eux-mêmes une charité plus intense : la charité ne peut croître que dans la mesure où diminue l'influence de la nature (52). S'il est vrai que la vertu théologale de charité ne consiste pas essentiellement dans « la réduction de l'activité intérieure et la suppression des mouvements désordonnés », ce sont là cependant des moyens particulièrement efficaces pour y parvenir (53).

***

C'est en Dieu que notre âme trouve son apaisement et son repos. « Tout le reste est néant et futilité. Notre divin Jésus

veut absolument que nous le cherchions lui seul. Alors nous agirons avec une charité bien pure envers les créatures... Alors nous ne nous exalterons pas dans le bien qu'il nous donnera de faire et nous ne nous découragerons pas quand il nous laissera en repos; nous ne nous laisserons pas aller à une peine excessive quand les choses ne réussiront pas. Alors, nous serons parfaitement en paix quand les hommes nous négligeront et nous serons indifférents quand ils nous estimeront » (54).

L'abandon à l'Esprit Saint n'est jamais synonyme d'inertie ou de mollesse

L'abandon dans une âme livrée à l'influence de l'Esprit Saint n'indique pas le moins du monde une position statique et n'est jamais synonyme d'inertie ou de mollesse. L'Esprit Saint, qui est en nous, n'agit pas sans nous : il attend notre libre coopération.

L'enseignement du Père Libermann sur l'abandon donne à la volonté libre une part très grande dans la collaboration avec Dieu. Dans le domaine des efforts personnels, pour vaincre les obstacles qui s'opposent à la grâce divine, il fait entrer l'éloignement des occasions de péché, la pratique de l'ascèse, la réduction des défauts, le dépassement des impatiences et des raideurs, la modération de l'activité intérieure et extérieure.

Mais la contribution toute première que l'on peut apporter à l'action divine — Libermann ne cesse de le répéter (55) — consiste à mettre toute sa bonne volonté à accueillir la grâce. Notre consentement, dit-il, est comme la « signature » que nous apposons aux grâces qui nous sont données (56).

Une fois connue la volonté divine, il s'agit de tout mettre en œuvre pour s'y conformer. L'abandon, tel que l'enseigne le Père Libermann, bien loin de réduire l'énergie personnelle, devient magnifique puissance d'action. Nous le dirons dans un chapitre suivant.

II

L'ASCÈSE, BIEN COMPRISE, N'EST PAS L'ÉCRASEMENT DE LA NATURE. ELLE EST UNE « LIBÉRATION » ET UN ÉLAN VERS DIEU

L'infirmité de la nature humaine

Pour permettre à l'Esprit Saint de pénétrer toujours plus intimement dans notre vie, nous devons dominer les tendances mauvaises de notre nature et demeurer attentifs à « fortifier en nous l'homme intérieur », car la grâce divine qui nous est offerte ne nous est pas assurée de façon inéluctable. La nature humaine a hérité de la chute ancienne une fâcheuse asthénie, une véritable infirmité. En chacun de nous, la grâce se heurte aux mêmes obstacles. En chacun de nous se retrouve le même double « foyer d'infection » : orgueil et sensualité (1). Dans les chapitres VII et VIII de sa *Lettre aux Romains,* saint Paul envisage la nature humaine dans la situation de déséquilibre et de déchéance où l'a placée le péché; il insiste sur le conflit intérieur, problème de toutes les consciences : « Le péché habite en moi... je suis charnel, vendu au péché » (7-14,20).

Aux yeux de l'Apôtre, les jeux du stade donnent une image de l'effort à réaliser dans la vie spirituelle. Comme les coureurs le font pour une récompense périssable, nous devons, dit-il, nous imposer des disciplines personnelles si nous voulons gagner une

couronne incorruptible. Il se compare à un lutteur. Et quel est l'adversaire à combattre? Soi-même : « Je donne des coups, mais pas en l'air; au contraire, je réduis mon corps et le maintiens en servitude » (1 Cor. 9, 24-27).

L'infirmité de notre nature, son impuissance à atteindre par ses seules forces le bien entrevu, nous obligent à faire appel à la miséricorde infinie de Dieu et nous imposent, en même temps, un redressement indispensable : la nécessité de l'ascèse découle de notre situation terrestre. « Il faut s'abandonner au divin Esprit de Notre-Seigneur, écrit Libermann, avec les dispositions d'un pauvre homme, plein de la connaissance et de l'expérience de sa propre misère » (2).

S'il n'aboutit pas à une guérison complète et définitive, l'effort personnel procure du moins un certain équilibre en réduisant l'influence des appétits inférieurs et des tendances égoïstes.

L'ascèse n'est pas la destruction de la nature, mais la destruction du péché

C'est une vérité maintes fois définie par l'Eglise : la grâce ne détruit pas la nature, elle la surélève jusqu'à la vie de Dieu, elle la suranime. « Le morceau de fer plongé dans la fournaise reste du fer, dit saint Thomas, mais il est ignifié et participe à la nature du feu. »

Lorsque saint Paul demande « que soit détruit le corps asservi au péché » (Rom. 6,2), il veut signifier que nous devons soustraire notre nature à ses bas instincts, la dégager de son égoïsme, afin qu'elle puisse se tourner aisément vers Dieu, car la mort du péché, la mort mystique avec le Crucifié, est principe de résurrection à une vie nouvelle. Ce qu'il appelle la *chair de péché,* c'est l'homme corrompu par le péché, en état de misère dans son âme et dans son corps. Jésus est passé de la mort à la gloire, et il nous entraîne avec lui. Nous participons à la vie du Ressuscité dans la mesure où nous acceptons d'être crucifiés avec lui, c'est-à-dire *de mourir à notre péché.* Les deux mystères n'en

font qu'un; notre rencontre avec le Christ ne pourrait se réaliser sans croix personnelles, sans renoncement volontaire. C'est ici la doctrine de saint Paul sur le Mystère pascal.

Le Père Libermann ne fait que reprendre cet enseignement, même lorsque, parfois, il emprunte à Olier quelques expressions un peu excessives.

Saint Paul déclarait aux Romains : « Notre vieil homme a été crucifié avec le Christ, pour que notre corps de péché soit anéanti (...) Que le péché ne règne donc plus dans votre corps mortel... Regardez-vous comme morts au péché et vivant pour Dieu dans le Christ Jésus » (Rom. 6,6, 11,12). « La convoitise de la chair, disait-il encore, c'est la mort, tandis que le désir de l'esprit, c'est la vie et la paix » (Rom. 8,6).

Libermann écrit de son côté : « Ceux qui abandonnent la vie de péché, la vie de la chair... pour recevoir en eux Notre-Seigneur, passent de la mort à la vie de Jésus » (3). Ce n'est pas la vie *ou* la mort que le Seigneur vous propose : « Il veut que vous choisissiez la vie *et* la mort : la vie céleste... qu'il mène dans le sein de son Père, vie d'amour, de paix, de calme et de repos en Dieu (...) Cela suppose la mort entière, (c'est-à-dire) la plus parfaite sujétion de la nature, avec toutes ses passions et tous ses sentiments, sous l'empire de la grâce » (4). « Notre résurrection consiste en ce que le divin Sauveur nous attire et nous rend la vie par le souffle de sa divine bouche... Nous pouvons nous y disposer, notre divine résurrection exige cette préparation; mais il n'est pas moins vrai que ce rappel de la mort à la vie se fait par l'attraction de notre Maître. Ainsi il peut dire qu'il est notre résurrection » (5).

L'ascèse, source de paix

L'ascèse n'est pas une fin en soi. Elle n'est pas une sorte de masochisme spirituel : nous ne pouvons nous faire du mal pour notre satisfaction personnelle. Elle n'est pas à supporter comme un carcan : c'est la charité qui doit en être le principe. Elle n'a

d'autre raison d'être que de nous ouvrir à l'amour de Dieu (6), de nous introduire « dans la plénitude de Dieu » (7). Le degré d'union se mesure sur le renoncement (8).

Pratiquée avec sagesse, l'ascèse est source de paix. Nous voyons le Père Libermann s'inquiéter spécialement de l'équilibre des âmes et de leur épanouissement, du rejet d'une ascèse inspirée par le mépris de soi, du refus de toute raideur, de toute contention. Il réclame cette indulgence pour soi et cette forme de douceur, qu'il nomme « la grande vertu », celle qui « doit être tout d'abord pratiquée envers soi-même » (9). Donc, pas de « morosité », pas de « dolorisme », comme on dirait aujourd'hui (10).

*
* *

Ses conseils sont innombrables. En voici, résumés, quelques-uns :

— Nos misères sont utiles. Servons-nous-en pour aller à Dieu et rejetons-les ensuite avec mépris. Le Seigneur qui nous a choisis est parfaitement au courant de notre incapacité : il veut nous montrer avec évidence que nous ne pouvons rien sans lui (11).

— « La connaissance intime de votre vilaine nature vous dispose à vous tenir pour ce que vous êtes et à être fidèle à la grâce divine. Elle vous porte à la dépendance entière du bon plaisir de Dieu, en vous faisant comprendre le besoin extrême que vous avez de lui, et, en même temps, toutes ses bontés pour vous » (12).

— Seul l'homme dépouillé peut aspirer à l'union. Mais évitons ce chagrin de sensibilité qui nous ramène toujours à nous-mêmes. « Défiez-vous de l'espèce de déchirement de cœur et d'angoisse intérieure que vous pourriez éprouver à la pensée de vos offenses. Ne vous aigrissez pas et ne vous fâchez pas contre le mal. Ne

vous dites jamais d'injures à vous-même, mais traitez-vous avec douceur et paix » (13).

— Il est évident que nous sommes bien pauvres devant Dieu, mais ne cherchons pas à gloser sur notre indignité, il y aurait souvent beaucoup de vanité à le faire (14).

— C'est « une grande misère de s'affliger de sa nullité » (15). « Opposez à toute misère, quelle qu'elle soit, la douceur, la paix, la suavité et la modération intérieure devant Dieu » (16).

— « Adoucissez votre intérieur. Tendez vers la miséricorde et la suavité (...) Soyez tranquille, le Bon Dieu ne compte pas si rigoureusement avec les âmes qui veulent être à lui seul. Voyez Jésus miséricordieux plutôt que sévère; livrez-vous à sa miséricorde et ne craignez pas tant sa justice... Tout est miséricordieux dans sa conduite envers nous » (17). Sa miséricorde est infiniment au-dessus de notre malice.

— Nous ne sommes pas intéressants. Dieu seul vaut la peine d'être considéré. « Dieu c'est tout, l'homme n'est rien ». Dieu c'est tout, un tout si absolu, si absorbant, qu'il n'est rien en dehors de lui.

*
* *

Parce qu'il soustrait la nature humaine à l'esclavage des sens et à l'esclavage de l'orgueil, l'effort de renoncement éclaire notre liberté et l'aide à s'orienter, renforçant ainsi notre personnalité.

Mais la vie spirituelle ne se réduit pas à une lutte contre les mauvais instincts : elle est essentiellement union à Dieu, vie de charité (18). Pour le Père Libermann, toute l'ascèse est orientée vers l'amour de Dieu. Le renoncement est déjà une forme d'amour (19). Nous renoncer, écrit-il, doit être notre premier

souci, mais l'attention portée à la grâce est plus importante encore (20). Le suprême dépouillement consiste à se dépouiller de soi jusqu'à perdre l'obsession de sa misère; il consiste pardessus tout à « perdre son âme en Dieu ».

Ainsi, loin d'être une mutilation ou un écrasement de la nature, l'indispensable ascèse provoque l'élan vers Dieu, elle aboutit à une libération de soi, à un véritable épanouissement dans la charité du Christ (21).

Une sage modération dans les mortifications corporelles

Dans le même souci d'une sage modération, le Père Libermann traite des mortifications corporelles.

Ces mortifications, qu'il appelle « punitives » parce qu'on se les inflige volontairement pour dompter la mauvaise nature, il ne faut pas, dit-il, les confondre avec le véritable esprit de renoncement; elles ne conduisent pas nécessairement à la perfection.

Il n'encourage aucunement les prouesses pénitentielles : « Veillez simplement à pratiquer à l'extérieur une certaine retenue dans les choses qui ne sont pas absolument nécessaires et à retrancher ce qui est absolument superflu » (22). C'est un grand défaut chez quelques-uns, fait-il remarquer, de s'imaginer avoir atteint la perfection parce qu'ils multiplient les mortifications extérieures : « ils sont quelquefois immortifiés au milieu de leurs nombreux actes d'humilité » (23). Il y a souvent, note-t-il, plus grande abnégation à obéir en prenant les précautions de prudence nécessaire qu'à s'adonner à des privations qui flattent l'amour-propre. « Ce n'est pas dans la mortification du corps que doit consister votre perfection : c'est dans le calme intérieur, fondé sur l'abnégation intérieure de vous-même, sur l'humilité et la douceur; là est toute votre perfection » (24). Ce sont les privations providentielles, celles que nous n'avons pas recherchées, qu'il faudrait savoir accueillir (25). Quant aux mortifications punitives, elles doivent naître de l'inspiration divine et non d'un sentiment de vanité personnelle, et toujours être contrôlées par l'obéissance.

Sobriété en tout, tel est le programme qu'il propose : « Sobriété dans l'usage des créatures..., sobriété intérieure, ne jouissant pas avec satisfaction; sobriété extérieure, ne courant pas après les aises et le bien-être corporel. Soumission d'amour à la divine volonté dans les privations qui nous viennent selon le cours ordinaire de la Providence et par le fait des hommes... Tâchez de viser cette perfection, et ne croyez pas que vous y serez tout de suite arrivé » (26).

Ailleurs, il fait cette judicieuse remarque : « Il est bon qu'on se mortifie, mais non pas qu'on mortifie les autres » (27).

*
* *

Dans la vie de mission, l'esprit de mortification ne devra jamais porter sur « ce qui est nécessaire et utile pour conserver le corps dans sa force ». « La vie apostolique n'est pas précisément une vie de mortification, mais une vie d'amour » (28). « L'amour de Dieu, le zèle pour le salut des âmes... la privation intérieure de tout ce qui plaît aux sens et à l'amour-propre... voilà ce qui fait l'essence du zèle, mais non les mortifications » (29). Sa vie sera suffisamment mortifiée si le missionnaire s'en tient aux indications de la Règle : « Rien de superflu, tout ce qu'on aura sera pauvre et commun... pas de soins empressés » (30). En toutes choses, une sage modération.

A ses confrères de Dakar, il rappelait qu'ils ne sont pas maîtres de leur santé : leur corps appartient à Dieu aussi bien qu'aux populations qu'ils évangélisent. Recommandation urgente après les imprudences du vicaire apostolique de Guinée qui avait cru devoir adopter pour lui-même et imposer à ses confrères l'alimentation sommaire des gens du pays afin de se rapprocher d'eux. A ce régime, l'évêque n'avait pas tardé à succomber et tous ses missionnaires étaient tombés malades (31).

Sa pensée, il eut fréquemment l'occasion de l'expliciter dans son *Mémoire à la Propagande,* dans la *Règle provisoire,* dans maints passages de sa correspondance : ne prescrire aucune mor-

tification corporelle; ne charger personne au-delà de ce qu'on peut raisonnablement porter; ne pas attendre qu'un confrère soit trop fatigué pour se soucier de le soulager. Ce n'est pas parce qu'un supérieur se sent attiré par certaines formes d'austérité, déclare la Règle, qu'il peut s'arroger le droit d'y entraîner ses confrères (32).

Le désir du martyre est-il sage et légitime?

Le Père Libermann écrivait à une époque où, dans les séminaires de France, de nombreux jeunes gens, enthousiasmés par le récit des actes des martyrs d'Extrême-Orient, rêvaient de mort violente pour la cause du Christ. La perspective du martyre était alors toute naturelle dans la Société des Missions Etrangères; mais Libermann, toujours appliqué au réel, s'adressait à des hommes qui se destinaient aux Missions d'Afrique.

Bien que, ces dernières années, l'Afrique elle-même ait compté des martyrs, les réflexions qui suivent ne sont guère d'actualité; nous les donnons cependant à titre documentaire, pour souligner le bon sens et la pondération du Père.

A ceux qui l'interrogeaient sur la légitimité du désir du martyre, il répondait en faisant appel aux lois générales de l'abandon, dont le domaine s'étend à toutes les circonstances de la vie : ne rien refuser à Dieu; être prêt à tout accepter de sa main; ne craindre à son service ni la maladie, ni la mort; être seulement attentif à l'ordre divin, le suivre simplement lorsqu'il est clairement manifesté et ne jamais aller au-delà de ce que la Providence attend de nous au moment présent.

En cas de persécution, le martyre devient « une grâce commune » qu'on doit accueillir « comme on se dispose à une autre observation des divins préceptes, sans toutefois s'exposer au danger à moins d'une impression de l'Esprit Saint, (car) personne ne doit prétendre entrer dans la salle du repas nuptial sans y être invité » (33).

En dehors de ces périodes troublées, le Père conseille de ne

pas perdre son temps à des rêves de mort violente : « Dites-leur de se disposer devant Dieu pour se tenir prêts... à la mort, mais à la mort de la croix » (34), c'est-à-dire à cette lente « mort à soi-même » qui est une forme de sacrifice sans doute moins spectaculaire, mais souvent plus difficile que le martyre.

S'il n'est pas absolument mauvais, dit-il encore, de solliciter de Dieu la grâce du martyre, il faut formuler cette demande « avec crainte et appréhension... dans une grande défiance de soi », autrement cet enthousiasme qui enflamme l'imagination pourrait facilement distraire de la fidélité au devoir présent : « l'essentiel de la sainteté ne consiste pas dans le martyre ». « Si vous saviez, ajoute le Père, quels sont les dangers et les illusions qui se mêlent dans ces occupations... vous demanderiez peut-être à Notre-Seigneur de ne plus vous donner ce désir. »

Pour lui, il n'eût pas voulu d'une vocation missionnaire fondée sur ce désir, « à moins d'avoir la certitude de la divine volonté sur cette vocation ».

III

NE PAS RECHERCHER UNE HYPOTHÉTIQUE PERFECTION

L'une des préoccupations majeures du Père Libermann était d'infuser à l'Institut qu'il avait fondé un esprit apostolique profondément ancré sur les grands principes de la vie spirituelle : primauté de la charité envers Dieu, amour des pauvres, renoncement, esprit d'oraison. La plus grande partie de sa correspondance traite de problèmes de spiritualité. Il souhaitait voir ses confrères prendre à cœur leur avancement spirituel, car, assurait-il, l'efficacité de leur ministère est conditionnée par leur valeur personnelle. Cependant, avec une pareille insistance, il leur demandait de conduire paisiblement leur vie intérieure, sans précipitation ni violence, sans ambition démesurée, toujours dans le sens des intentions du Seigneur dont l'esprit est un esprit de douceur et non de crainte. L'ambition spirituelle poussée trop loin risquerait d'aboutir au découragement, au déchirement : on est épris d'absolu en même temps qu'on prend conscience de son état si éloigné de la perfection rêvée.

La vie spirituelle doit être conduite
dans le sens des intentions divines à notre égard

On devrait plutôt en retrancher des grands désirs de sancti-

fication. Cette remarque, inattendue sous sa plume, il l'explique ainsi : Ayez de grands désirs de sanctification, mais modérez-en la réalisation (1). Car l'important, assure-t-il — et c'est ce qui explique pour une grande part son refus de tout système — n'est pas de poursuivre un idéal imaginaire d'après des principes bien arrêtés, en dirigeant soi-même sa propre ascension, mais de se soumettre, dans la paix, aux directives de l'Esprit Saint.

« Il est bien facile, écrit-il à un groupe de séminaristes, de se former un projet de sainteté dans l'imagination », mais c'est un projet illusoire. « Pas de ces idées de piété imaginaire »! (2). Notre désir d'être parfaits doit faire place à une simple soumission au vouloir divin. La perfection, pour chacun de nous, n'est pas celle que nous imaginons, mais celle à laquelle Dieu nous appelle (3). Attendons que sa grâce nous entraîne, et « n'allons pas plus loin que le Seigneur nous pousse » (4).

« Ne veuillez pas être plus parfait que cela est possible pour vous en ce moment (...) Un des plus grands empêchements que l'on rencontre dans la voie de la perfection est ce désir empressé et inquiet d'avancer (...) Marchez toujours paisiblement selon vos forces actuelles (...) Ne vous occupez pas tant de vous-même » (5). « Un pauvre, qui demande l'aumône avec violence, impatiente et n'obtient rien » (6).

Il écrit à un missionnaire : « Vous vous formez une idée de la sainteté..., et si cela ne va pas selon vos vues, vous êtes en peine. Vous vous trompez, mon cher. La sainteté n'est pas une idée qui doit être réalisée. Ne prenez pas pour une inspiration de la grâce ce qui n'est qu'un mouvement d'imagination. Laissez à Dieu le soin de vous perfectionner selon son bon plaisir. Soyez content de votre état et ne cherchez pas à vous mettre dans celui que vous imaginez » (7).

« Il nous arrive une infinité de fois que nous voulons à toute force faire agir Notre-Seigneur selon nos petites lumières... Ce n'est pas à nous de le conduire. Nous lui résistons sans cesse, alors que nous devrions nous abandonner pleinement à sa divine sagesse et à son amour » (8). « Abandonnons à Dieu le soin de

notre être : il est bon père. Et évitons de faire prévaloir nos goûts personnels et nos intérêts sur sa volonté » (9).

Il ne faut pas croire qu'il faille à tout prix réaliser tous les désirs que nous ressentons pour la gloire de Dieu et la sanctification de notre âme. Si c'est Dieu qui inspire ces désirs, il le fait « avec suavité et nous attire avec douceur... Notre âme n'a presque rien à faire, sinon à se laisser entraîner » (10). « Tenez-vous tranquille et laissez-le faire... Ne lui prescrivez rien et ne vous prescrivez rien non plus » (11).

« Evitez (dans les choses spirituelles) de suivre ce que vous faites, de vous rendre compte de ce que vous pensez et comment vous agissez; cela vous mettrait dans la contention et réveillerait l'esprit propre (...) Allez bonnement devant Notre-Seigneur, comme un ignorant » (12). « Il n'est pas nécessaire que vous ayez des intentions particulières dans vos diverses actions; contentez-vous de faire tout en vue de Dieu » (13).

« En toutes choses, ne visez qu'à un seul point : maintenir votre âme en paix devant Dieu » (14).

Pas de précipitation inquiète, ni d'effort violent

Dans les rapports avec Dieu, l'esprit de douceur s'oppose à la crainte, surtout à cette crainte janséniste qui est une tension de la volonté, un repli inquiet sur soi; il permet à l'âme de se maintenir dans la paix et de garder son équilibre.

A quoi tiennent la raideur de la volonté, l'aigreur et le mécontentement contre soi, si fréquents chez les âmes de bonne volonté? Pour une grande part, répond le Père, à la conviction « plus ou moins avouée de sa propre excellence » et à l'ambition de s'élever au-dessus du commun (15); La source d'inspiration des actes est alors mélangée de retour sur soi et d'appel à Dieu. On confond *générosité* (qui part du cœur et de la volonté) et *hardiesse* « qui rend plus satisfait de soi qu'elle ne mène à Dieu » (16). Le Père fait remarquer que le manque de contraction et de raideur, la détente intérieure, la pleine possession de

soi constituent la position la plus efficace pour l'accueil de la grâce. Mais il va plus loin encore : cette remise totale entre les mains de Dieu peut entraîner les plus heureuses conséquences sur l'équilibre psychique; il en a fait lui-même l'expérience (17).

Pas de précipitation inquiète, pas d'effort violent, conseille-t-il aux séminaristes et aux prêtres qu'il dirige. Donnez à l'Esprit Saint le temps d'agir en vous; ne devancez pas votre guide (18). Amortissez le plus possible le mouvement de votre esprit. Evitez de parler dans les moments d'agitation (19). « Ne précipitez pas vos paroles ni vos idées. Ne laissez jamais aller votre esprit par bonds et par sauts » (20). Efforcez-vous de ne pas laisser dominer en vous l'activité naturelle; mais ne réagissez pas avec contrainte. Tendez à la modération intérieure (21). « Etendez votre âme devant Dieu » comme l'huile qui se répand sans bruit, sans violence (22). « Evitez comme une grande faute tout ce qui est dur et raide. » « Evitez paisiblement l'empressement » (23). « Laissez toutes choses aller leur train » (24). Au moment de l'épreuve, cherchez à vous établir dans la paix en détournant votre esprit de vous-même, continuant simplement à agir « comme si rien ne s'était produit » (25). Sans jamais prendre votre parti du mal, n'attendez votre relèvement que de la seule miséricorde divine (26).

Pas d'obsession de sa misère

L'âme abandonnée à Dieu ne s'irrite jamais contre ses imperfections; elle sait s'accommoder humblement de son inévitable médiocrité (27). Elle n'oublie pas que son état n'est pas celui d'une âme parfaite, mais d'une âme qui tend à la perfection; de ce fait, elle demeure sujette à de nombreuses fautes de fragilité; elle ne cherche pas à être plus parfaite que cela est possible au moment présent (28).

La trop grande peine que l'on ressent à se découvrir pécheur n'est-elle pas un réflexe d'amour-propre (29)? C'est une excellente chose de sentir sa misère et d'employer tous les moyens pour

essayer d'en sortir, mais, en définitive, comptons surtout sur la miséricorde de Dieu et demeurons patiemment dans notre misère jusqu'à ce qu'il lui plaise de nous en retirer (30). Ne nous occupons pas trop de nous-même et ne prenons pas notre amour-propre pour grâce divine.

Le Père Libermann réagit avec énergie contre toute tentative de découragement. C'est par découragement, note-t-il, que la plupart s'égarent (31) : « tout découragement vient du démon ou de l'amour-propre, ou des deux à la fois » (32). Il recommande d'entretenir en soi des pensées encourageantes, de ne jamais céder à la peine que l'on ressent de ses infidélités, de ne pas s'imaginer à tout instant que l'on est infidèle (33).

L'humilité est bonne et salutaire, mais à la condition qu'elle ne porte pas au découragement. « Il faut que notre âme s'humilie avec suavité devant Dieu et qu'elle se conserve dans la paix, autrement ce sentiment pourrait devenir une tentation » (34). Ce sentiment doit être « accompagné d'un amour filial et d'une confiance douce et pleine » (35).

Avant toute chose, c'est l'équilibre de l'âme et son apaisement qu'il faut assurer : « Si quelqu'un est porté à la paix et à l'union à Notre-Seigneur par la vue de sa misère », qu'il s'en réjouisse; mais s'il « rapetisse » ses fautes à ses yeux pour avoir la paix, il n'atteint qu'une « fausse paix ». Ne cherchons pas à fuir toutes les difficultés et les tentations, mais supportons-les avec patience (36). La conviction de notre faiblesse devrait être pour nous une « sécurité » qui nous encourage à nous tourner de plus en plus vers Dieu.

Il faudra toujours porter notre pauvre chair, dit-il encore. « Qu'un Esprit aussi saint et aussi pur puisse demeurer au milieu de cette imperfection continuelle... voilà où se montrent d'une manière admirable la bonté et la miséricorde divines (...) C'est là le grand mystère de l'amour de notre Dieu et de notre propre confusion » (37).

Pas de hantise du péché

Si nous n'étions pas fragiles et vulnérables, nous aurions trop facilement confiance en nous-mêmes et nous manquerions d'esprit de crainte filiale.

Dans un souci d'apaisement, de sagesse aussi, le Père Libermann analyse minutieusement l'attitude à observer à l'égard des fautes commises. Que de citations sur ce thème pourrait-on apporter (38)!

Quelle que soit l'importance des fautes passées, il y a mieux à faire, déclare-t-il, que de nous irriter contre elles. Oublions-les « comme on oublie un mauvais songe au fur et à mesure que la journée s'avance » (39). En nous traitant avec douceur et modération, nous pourrions tirer de nos fautes un réel profit : notre méchanceté, qui nous aiderait à nous tenir « pauvre et petit aux pieds de Notre-Seigneur », deviendrait « comme le fumier qu'on met sur les plantes afin de les faire produire davantage » (40); le « sentiment de notre abjection » nous aiderait à nous maintenir « dans notre petitesse et notre pauvreté devant Dieu » (41); nous verrions l'amertume de nos fautes se transformer en douceur, notre faiblesse se transmuer en confiance (42).

Quand vous avez commis quelque faute, humiliez-vous simplement devant Dieu et calmez doucement la vivacité de votre esprit, de crainte qu'il ne soit entraîné au découragement et au dépit (43). « Ce serait une véritable injure (à Notre-Seigneur) si vous vous laissiez aller à la crainte que Dieu ne vous pardonne pas et qu'il ne vous aime plus autant » (44).

Vous empoisonnez le souvenir des grâces divines, faisait-il remarquer à un séminariste, par l'idée que vous vous faites de n'en avoir pas profité. Et ailleurs : « Pourquoi toujours vous faire des reproches puisque le Bon Dieu ne vous en fait pas et que, dans les moments où il vous en fait, il les fait en vous caressant et en vous emplissant de douceur? » (45). « Lorsque vous tombez, relevez-vous tout de suite, mais ne trépignez pas d'impa-

tience » (46). « Défiez-vous de l'espèce de déchirement de cœur et d'angoisse que vous pourriez éprouver à la pensée de ces offenses. Ne vous aigrissez pas et ne vous fâchez pas contre le mal. Ne vous dites jamais d'injures à vous-même, mais traitez-vous avec douceur et paix » (47). Une fois détachés des choses terrestres et fixés dans la paix, nous ne nous troublerons pas « s'il nous échappe quelque faute » (48).

« A la raideur et à la dureté des reproches (que vous vous adressez), écrivait-il à l'un de ses premiers missionnaires, vous reconnaîtrez la voix *rauque* de votre méchante nature. Hardiments et sans crainte, méprisez cette voix; détournez-en votre esprit; je prends sur moi tout le mal qui en résultera, j'en veux répondre à Dieu. Ne prenez pas la voix du loup pour celle de l'agneau. La voix du Bon Maître est douce et pacifique » (49).

Le Père Libermann désapprouvait les retours trop fréquents sur le passé (50). Il conseillait de « ne pas courir après ses fautes », mais d'en perdre jusqu'au souvenir (51). Que la confusion qui naît du souvenir des péchés personnels soit exempte de violence, qu'elle soit « une confusion de douceur, de paix et d'amour ».

Quant aux défauts extérieurs, il conseillait de les porter avec patience. Les combattre sans doute mais « avec douceur et modération ». « Puisque Dieu vous supporte, pourquoi ne vous supporteriez-vous pas? » (52). Mieux vaut s'appliquer « à soigner son intérieur qu'à fixer son attention sur quelques défauts extérieurs. Attachez peu d'importance aux défauts extérieurs; évitez-les seulement lorsque vous vous en apercevez » (53). « Méprisez vos défauts et parlez en confiance à Notre-Seigneur plutôt que de vous parler à vous-même avec aigreur. Conservez votre âme dans la paix aux dépens de tout » (54).

Il serait vain de s'accabler de reproches stériles. Vain de chercher à briser son caractère : on ne brise pas un caractère, on l'assouplit patiemment, avec douceur. « On ne brise pas le fer, on l'amollit dans le feu » (55). Surtout, ne pas vouloir se débarrasser avec violence de ses défauts : « Ne vous donnez pas

tant de mal, cela ne sert à rien », car « la grâce ne marche pas aussi vite que notre volonté (...) Ne cherchons pas à être parfaits tout d'un coup; contentons-nous d'être ce que nous sommes et portons notre sort avec patience jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de nous délivrer de nos défauts » (56). Portons-les « comme une croix et ne nous donnons pas trop de mouvement pour nous en détacher » (57). « Il pourrait arriver parfois que la fragilité nous fasse consentir à nos défauts, en passant et pour un instant, mais le mal n'est pas si grand que le seraient le trouble et l'empressement que nous mettrions à en être débarrassés. On succombe beaucoup plus souvent en se laissant aller à ce trouble et à cet empressement » (58). Nous savons bien que « Dieu repose dans le fond de notre âme où il agit en maître, même si nos sens sont dans l'agitation » (59). « Il prendra peu à peu le dessus et abaissera les montagnes, mais cela se fera à la longue ».

IV

LES ÉPREUVES SUPPORTÉES DANS LA PAIX, EN UNION AU CHRIST SOUFFRANT

L'enseignement du Père Libermann nous aide à pénétrer le mystère de la souffrance. Nul n'était mieux qualifié que lui pour nous en parler : intenses souffrances physiques, épreuves morales qui jalonnèrent toutes les étapes de sa vie, rien ne lui fut épargné.

Jamais il ne s'est enfermé dans sa souffrance. Comme saint Paul qui ne voulait connaître que Jésus et Jésus crucifié (1 Cor. 2,2), il trouva dans la douleur incessante l'occasion très sûre de s'unir au Christ souffrant; par là, il acquit un sens profond de la paix intérieure.

L'inévitable souffrance

Il nous est souvent difficile de discerner les intentions divines à notre égard. Aux heures de trouble ou d'incertitude, nous devons beaucoup prier, témoigner d'une grande souplesse et savoir, avec patience, « attendre le moment de Dieu ».

Il est d'autres circonstances où la volonté de Dieu s'impose à nous, des circonstances que nous n'avons pas provoquées, qui se présentent à nous en dehors de notre volonté, de notre choix. Dans cette catégorie, il faut placer les souffrances physiques, les

maladies corporelles de même que les épreuves morales, les humiliations, les déceptions, les insuccès.

Ces épreuves sont inévitables. Elles sont, dit le Père Libermann, comme « l'assaisonnement » mis par la Providence à tous les mets spirituels qu'elle nous offre (1). Au début de la vie spirituelle, les croix sont plus dures à porter, leur grande utilité est de réduire alors l'amour-propre et la sensualité, « d'amollir la dureté du cœur et de le disposer à recevoir la semence divine »; plus tard, quand l'âme est habituée à un abandon plus complet, elles ne sont plus ressenties aussi vivement (2).

Pourquoi nous inquiéter, demande le Père? Nous sommes d'avance assurés d'avoir notre part. Tenons-nous tranquilles, et « lorsque le temps viendra, nous aviserons à supporter... à surmonter ou à éluder les difficultés qui se présenteront » (3). Les souffrances que l'on subit, dit-il encore, sont bien plus utiles à notre avancement spirituel que les mortifications que l'on choisit et qui souvent sont entremêlées de considérations d'amour-propre (4).

La souffrance n'est pas un but

La souffrance n'est pas radicalement indispensable pour aller à Dieu; elle n'est qu'une route où l'on peut, sur terre, le rencontrer. Au Ciel, toute souffrance sera bannie.

Ce serait une déviation morbide de rechercher directement la souffrance pour elle-même. Libermann demande que l'on se contente des croix que la main maternelle de la Providence dispose sur toutes les routes humaines et que l'on ne cherche pas à imiter les géants de l'ascèse qui réclamaient du Ciel des souffrances toujours plus nombreuses : « Ne demandez pas facilement (des croix), mais abandonnez-vous à la conduite du Maître (...) Il faut prendre la croix que Jésus nous donne et la porter telle qu'il nous la donne » (5). « Si l'on devançait l'intention divine, les croix pourraient survenir trop tôt à notre gré et « on ne les supporterait pas toujours comme il convient » (6).

C'est dans l'acceptation de *notre* croix personnelle que nous pouvons rencontrer le Seigneur.

Il faut prendre les moyens normaux pour combattre la maladie et la souffrance... Les moyens normaux, et non pas les soins excessifs. Ce serait aller contre l'intention divine que d'être obsédé par la maladie, écrasé par l'inquiétude de son mal (7).

Le Père conseille aux malades de ne pas mettre un empressement exagéré à vouloir guérir. De prendre simplement les remèdes qui sont prescrits, non seulement comme chose utile, mais en esprit d'obéissance, sans trop s'inquiéter des résultats (8), et « sans se mettre en peine lorsque ce pauvre corps est malade, lorsqu'il lui manque une chose qui le soulagerait, lorsqu'on ne lui donne pas assez rapidement ce dont il aurait besoin ou lorsqu'il continue à souffrir malgré les soins ». Et si la maladie traîne en longueur, on doit en supporter la durée et « tout ce qui s'en suit, avec contentement de cœur, en se traitant comme si l'on était étranger à soi-même, car c'est à Dieu que nous appartenons ». Et toujours se garder d'une excessive tendresse envers soi (9).

La rencontre de Dieu dans notre souffrance

Les obstacles à la grâce proviennent principalement de nous-même, de notre égoïsme, de notre vie naturelle. Les épreuves bien accueillies sont le moyen normal dont Dieu se sert pour nous purifier, nous détacher de notre péché et nous attirer à lui. Elles nous rendent plus dociles, plus confiants dans sa main.

Le Père Libermann assure — il en a fait lui-même l'expérience — que la souffrance offre une occasion très sûre de se rapprocher de Dieu. Dans les circonstances ordinaires de la vie, on court toujours le risque de se rechercher soi-même : « Il faut, note-t-il, une grande pureté pour être un instrument fidèle entre les mains de Dieu, je le sens tous les jours. Dans la souffrance, on est sûr de trouver Jésus » (10). Cela pourtant ne se fait pas naturellement, sans effort de notre part : il faut qu' « on se porte

vers lui, qu'on le recherche » (11). Mal acceptée, la souffrance peut éloigner de Dieu; elle peut être un danger d'attendrissement trop grand sur soi, une tentation de trouble ou de dissipation; elle peut même aboutir au déchirement, à la révolte.

Lorsqu'on souffre avec le désir de rencontrer Dieu, la maladie devient une grâce précieuse, surtout lorsque la Providence nous arrête au moment où nous formions de vastes projets d'avenir (12). La maladie est école d'humilité, elle nous aide opportunément à percevoir la valeur exacte de ce que nous sommes : une bien petite chose, et si fragile! « Ne vous inquiétez pas de votre inutilité », insiste le Père. Accueillies comme une grâce, les croix renferment une vertu souveraine de purification : « Une petite tribulation, une contrariété quelconque nous servent beaucoups plus que cent privations que nous nous imposerions nous-mêmes » (13). Il rappelle aussi, après saint Vincent de Paul, que « les souffrances endurées avec paix, confiance et amour, attirent de grandes bénédictions sur une maison » (14).

Les souffrances accentuent notre ressemblance avec le divin Crucifié. « Ne vous lassez pas, recommande-t-il, de vous donner à Jésus souffrant » (15).

Le Père conseillait à un séminariste malade de ne pas s'inquiéter s'il n'arrivait pas à faire oraison : « Vous faites une oraison continuelle et admirable : oraison de souffrance, oraison de sacrifice, de victime, et c'est incontestablement l'oraison la plus parfaite ». La maladie, écrivait-il à un autre malade, est pour vous l'occasion de donner à Dieu le plus authentique témoignage de votre amour. « Supportez toutes ces misères pour l'amour de Dieu et dans le désir de lui plaire : voilà votre amour... L'amour consiste à être parfaitement soumis à la volonté de Dieu » (16).

La valeur d'apostolat de la souffrance

Lorsque nous souffrons avec le Christ, notre souffrance atteint une portée universelle; nous pouvons en faire bénéficier tout le Corps mystique. Le Père Libermann ne craint pas de mettre en parallèle *l'apostolat de la souffrance* avec l'activité missionnaire :

« Pensez-vous qu'on sauve les âmes sans douleur? » (17). Il insiste sur la valeur d'apostolat de la souffrance chez ceux qui sont condamnés à une inaction forcée.

Si souvent, dans son ministère, le missionnaire se débat au milieu des difficultés; il ressent alors vivement son impuissance. Par contre, lorsqu'il rencontre le succès, il a tendance à tout ramener à lui et à oublier qu'il doit travailler dans le désintéressement, pour le compte du Seigneur. « Les croix, assure le Père, les peines, les tracasseries intérieures sont d'une utilité précieuse contre le danger que représente le succès dans le ministère » (18).

Pour souligner l'importance de l'apostolat par la souffrance, il en appelle au témoignage de la Sainte Vierge, la créature la plus aimée de Dieu et qui a sans doute été la plus éprouvée : « Elle n'est pas allée prêcher l'Evangile comme les Apôtres, mais elle a souffert dans son cœur (...) Pourtant n'est-elle pas plus grande que tous les Apôtres? » (19). Et Jésus lui-même n'a-t-il pas procuré le salut du monde par sa souffrance? « Quand saint Paul veut prouver qu'il est apôtre aussi bien que saint Pierre, saint Jean et les autres, pour plus grande preuve il montre tout ce qu'il a eu à souffrir dans ses travaux pour la gloire de son Maître » (20).

Ne pourrait-on pas ajouter que Libermann lui-même, qui fut empêché de partir évangéliser les Noirs d'Afrique malgré son vif désir de partager la vie de ses confrères, peut être néanmoins considéré comme un grand missionnaire? Non seulement parce qu'il fonda et organisa une Société de missionnaires et fut à l'origine du premier élan d'évangélisation du siècle dernier, mais aussi parce qu'il endura pour la cause des Missions les innombrables épreuves physiques et morales qui le terrassèrent à l'âge de cinquante ans (21).

Souffrir dans la paix, dans la détente, dans la joie

Les croix bien acceptées contribuent à maintenir l'âme dans une soumission confiante.

Au moment où ses crises nerveuses l'arrêtaient au seuil du sous-diaconat, Libermann, séminariste, se confiait à son frère : « Voilà qui est bien affligeant, désolant, insoutenable... ce serait là le langage d'un enfant du siècle. Mais les véritables chrétiens, eux, se contentent de ce que leur Père céleste leur donne. Tous les maux dont Dieu semble nous affliger sont des biens réels... Aussi je puis vous assurer que ma chère maladie est pour moi un grand trésor » (22).

Le Père recommandait à ceux que visitait la souffrance de « ne jamais raisonner sur les peines et les difficultés auxquelles la maladie les soumet », et d'établir en eux-mêmes un climat de détente (23). « N'excitez pas votre âme à la tristesse (...) Opposez à toute misère, quelle qu'elle soit, la douceur, la paix, la suavité, la modération intérieure devant Dieu, vous abandonnant simplement entre ses mains et désirant, doucement et paisiblement, ne vivre que pour lui » (24). « Soyez doux et paisible. Ne vous mettez jamais de mauvaise humeur, ne vous troublez jamais, ne vous plaignez pas trop, ne manifestez pas trop les douleurs que vous éprouvez au-dedans » (25).

A ceux qui étaient atteints dans leur santé, il proposait cette ligne de conduite : Evitez de vous impatienter. Traitez-vous avec douceur et paix. Cherchez à oublier ce qui se passe en vous « comme si vous étiez étranger à vous-même ». Dans la conviction que le Seigneur souffre avec vous, n'hésitez pas à cacher votre faiblesse dans sa force divine, afin que votre faiblesse ne succombe pas (26).

*
* *

Beaucoup de saints en sont arrivés à souffrir *avec joie.* Ce n'est pas un sentiment morbide qui les poussait, une sorte de mépris de la vie, mais la satisfaction de s'unir à Dieu plus intimement dans la souffrance et d'être, par elle, plus complètement purifiés. Car la joie naît de l'épreuve acceptée dans la paix (27).

Lorsque la maladie lui laissait quelque répit, le Père Libermann en était tout désorienté, il en ressentait une gêne comme après le départ d'un ami : « Dans les premiers jours qui suivent ce départ, il manque quelque chose, la maison paraît vide » (28).

Accueillir la souffrance comme une amie, n'est-ce pas atteindre à la perfection, et parfois à l'héroïsme?

« Je me traîne au combat, écrivait-il au Père Le Vavasseur, mais mon cœur est comblé de joie. Dieu est ma force » (29). Avec Jésus on doit toujours se sentir heureux, même sur le Calvaire. Mais, précisait-il, « sur le Calvaire, il faut y être de bon cœur » (30).

V

DÉTENTE ET PAIX DANS LA PRIÈRE PERSONNELLE

Condamnés à vivre au sein d'une fébrilité sans cesse croissante, maints chrétiens souffrent de la situation présente.

Pour obtenir une détente physique et psychique, on fait appel à des méthodes orientales de concentration, méthodes excellentes en elles-mêmes car elles favorisent le silence et le recueillement qui sont les préalables de la prière. L'ennui, c'est qu'au bout de ces techniques on ne rencontre souvent que soi-même. Pour que ces efforts deviennent prière, « il faut avoir mis son âme en contact avec le Christ... à une très grande profondeur [1] ». Les disciplines d'apaisement et de concentration sont certainement valables pour le chrétien d'aujourd'hui, sollicité par tant d'objets disparates et menacé par tant de contraintes. Il ne doit pas oublier cependant qu'il est encore plus important pour lui d'apprendre, ou de réapprendre, le sens de la prière personnelle et sa place dans la vie de chaque jour.

Beaucoup s'ouvriraient aisément à l'oraison, si on les aidait à se rendre compte qu'elle est le moyen normal d'entrer en rapport avec Dieu.

1. Yves RAGUIN, s.j., spécialiste des religions orientales, *Chemin de la contemplation,* D.D.B., Paris, 1971.

Rencontrer Dieu dans la prière personnelle

La vie chrétienne consiste à répondre à la charité de Dieu, à le rencontrer dans notre vie.

Rencontrer Dieu! Nous le pouvons de multiples manières : dans sa Parole, dans ses sacrements, dans nos frères, dans les pauvres, à travers les signes des temps. Mais le *lieu premier de notre rencontre avec Dieu est en nous-même,* dans la paix de notre âme. L'oraison n'est qu'une voie, parmi d'autres, pour atteindre Dieu, mais c'est celle qui nous rapproche le plus de lui, car alors notre attention est entièrement absorbée par sa présence.

Saint Augustin nous confie qu'après avoir longtemps cherché Dieu dans les objets qui l'environnaient, il le trouva enfin au-dedans de lui-même. Et sainte Thérèse assure que nous n'avons pas besoin de courir à sa recherche : « Mettons-nous dans la solitude et regardons en nous-mêmes, c'est là qu'il habite » (*Chemin XXIX et XXX*).

Faire oraison, cela signifie : s'unir paisiblement à Dieu, dans la foi et dans l'amour, après avoir fait silence en soi-même et autour de soi. L'oraison est un dialogue avec Dieu, « un commerce d'amitié avec Dieu » (sainte Thérèse). C'est dans l'oraison, où l'on entre en contact direct avec Dieu qui vit en nous, que l'on pénètre, dans sa réalité profonde, la doctrine si riche de l'habitation de l'Esprit Saint dans les âmes.

L'oraison n'est donc pas une discipline arbitraire imposée par des coutumes aujourd'hui désuètes : elle est l'occasion quotidienne de notre rencontre avec Dieu.

*
* *

Les directives nouvelles de l'Eglise issues du concile Vatican II concernant la *liberté individuelle* peuvent se résumer ainsi : ingérence plus tempérée de la loi extérieure et de la discipline, entraînant une plus grande responsabilité. Suppression des forma-

lismes excessifs et des routines inévitables amassées au cours des ans et, en même temps, appel à une plus grande générosité personnelle [1]. « Plus vous exercerez votre responsabilité, dit le pape aux religieux, et plus il vous faut renouveler, dans son absolu, le don de vous-mêmes [2] ». Car l'exercice de la liberté appelle toujours des obligations correspondantes.

Pour se conformer à cette orientation générale de l'Eglise, beaucoup de groupements ecclésiastiques et religieux n'imposent plus d'horaire déterminé ni de local précis pour l'exercice de l'oraison. Ils rejoignent en cela une ancienne tradition dans l'Eglise [3]. Peut-être sont-ils plus proches du texte de l'Evangile qui nous dit : « Quand tu veux prier, retire-toi dans ta chambre, ferme sur toi la porte, et prie dans le secret ton Père qui est là; et ton Père, qui voit dans le secret, te le rendra » (*Mt.* 6,6). « Le matin, lisons-nous aussi dans saint Marc (1, 35), bien avant le jour, Jésus se leva, sortit et s'en alla dans un lieu solitaire, et là il priait. »

Lorsque le choix de l'heure est laissé à la convenance de chacun, il est d'autant plus nécessaire, aujourd'hui où la plupart sont entraînés dans le flux d'une vie trépidante, d'acquérir le goût de la prière personnelle dans le calme et la solitude, d'être bien convaincu de son importance et de lui consacrer un temps notable dans la paix du matin ou l'apaisement du soir.

L'Evangile, auquel notre vie entière doit se référer, nous montre Jésus se retirant dans le désert pour prier et passant des

---

1. Cf. Audience générale de Paul VI, du 9 juillet 1969.
2. Paul VI : Exhortation apostolique sur *Le renouveau de la vie religieuse* n° 40.
3. Cf. par exemple saint Benoît, sainte Catherine de Sienne, saint Ignace de Loyola, sainte Thérèse.

Saint Benoît n'assigne pas de temps déterminé à l'oraison privée, il indique simplement : « le moine doit s'adonner fréquemment à l'oraison », et encore : « la vie d'oraison est absolument nécessaire pour trouver Dieu ».

C'est dans ce même esprit que parlent de l'oraison *les Directives et Décisions du chapitre général C.S.Sp.* (1968-1969) : « Pour rencontrer vraiment Dieu dans un contact personnel et pour vivre un apostolat en profondeur, le spiritain, à l'exemple du Christ, consacrera chaque jour un temps notable à la prière personnelle » (D.D. 139 a).

nuits entières dans l'intimité de son Père céleste. Fidèles à l'exemple donné par le Christ, les Pères de l'Eglise, les auteurs spirituels, les papes, les mystiques, les saints ont tous insisté sur la nécessité de l'oraison. Le Père Libermann la nomme « la grande affaire », le « très saint exercice de l'oraison ».

Le concile (*Perf. car.* 6) recommande aux religieux de cultiver « avec un soin constant, l'esprit d'oraison et l'oraison elle-même en puisant aux sources authentiques de la spiritualité chrétienne ». Parmi les sources authentiques de spiritualité nous mettons, sans hésiter, l'enseignement du Père Libermann qui fut essentiellement un homme de prière et qui reçut du Ciel des grâces exceptionnelles d'oraison.

Rien d'artificiel dans l'oraison

En réaction contre tout ce qui est artificiel dans la piété, l'esprit moderne refuse les méthodes rigoureuses d'oraison mentale. Réaction justifiable, car chacun doit pouvoir s'ouvrir au dialogue avec le Seigneur de la manière qui lui convient.

Dans un passé récent, la plupart des ordres religieux et de nombreux auteurs spirituels imposaient leurs méthodes particulières d'oraison; Libermann, sur ce point comme sur tant d'autres, était en avance sur son temps. Ayant personnellement souffert d'une trop stricte application de la méthode en usage à Saint-Sulpice (1), il s'est toujours opposé chez ses dirigés à des formules trop rigides. Son principe : laisser le Seigneur agir dans les âmes selon leur propre « état d'oraison ». La forme de nos rapports avec Dieu dépend en effet de notre fidélité personnelle en même temps que des grâces qui nous sont données, car toutes les âmes ne reçoivent pas les mêmes grâces et ne sont pas appelées par les mêmes voies (2).

Lorsqu'il tolère pour des commençants telle méthode de leur choix, le Père leur conseille en même temps de s'en libérer le plus rapidement possible, afin de ne pas « matérialiser » l'oraison.

Ne soyez pas esclave d'une méthode d'oraison, recom-

mande-t-il : « Suivez votre attrait et ne vous inquiétez pas de la méthode » (3). Gardez une grande liberté. Peu importe la méthode. Une seule chose compte : se tenir devant Dieu « dans un repos simple, paisible et plein de confiance » (4). Dans votre oraison, « tirez-vous-en comme vous pouvez » (5). « Soyez à l'oraison comme à table, je veux dire gardant cette liberté, cet oubli total de vous-même et cette paix tranquille devant Dieu » (6). Rien de systématique; méfiez-vous des auteurs qui veulent tout savoir et tout régler; arrivez à une connaissance personnelle expérimentale et non spéculative (7).

L'oraison d'affection, principale forme d'oraison

Il est sage de maintenir les termes traditionnels, fruits de l'expérience des siècles, qui aident à clarifier les principes de la prière mentale.

Le Père Libermann accepte les divisions classiques de l'oraison : *méditation, affection, contemplation.*

Dans la *méditation,* l'âme s'élève à Dieu par le travail de la réflexion; elle cherche à pénétrer de plus en plus profondément dans la connaissance des vérités surnaturelles, dans l'intelligence de la sainte Ecriture et des Mystères de Notre-Seigneur. Les sujets de méditation « les plus profitables » sont ceux qui correspondent aux dispositions intérieures et à l'avancement spirituel de chacun, et, à l'occasion, « aux circonstances dans lesquelles on se trouve » (8).

Le Père juge la méditation utile dans les commencements; mais beaucoup ne sont-ils pas périodiquement des commençants, encore que plusieurs — ce fut son propre cas — soient appelés à l'oraison d'affection sans être passés par la méditation.

Lorsque le raisonnement et l'imagination tiennent une place trop exclusive, il ne reconnaît pas à cette forme de méditation une valeur réelle d'oraison; il la considère plutôt comme une préparation à l'oraison véritable. Le raisonnement, l'analyse, les efforts d'imagination peuvent être l'occasion de faciles illusions;

ainsi, fait-il remarquer, « plusieurs s'imaginent avoir fait beaucoup pour acquérir l'humilité lorsqu'ils ont raisonné sur cette vertu ». Ils ont échafaudé un bel ensemble spéculatif et se persuadent que c'est en cela que consiste la vertu. Mais, dès que cesse la réflexion, toute la construction s'écroule. Car la pratique de la vertu n'a rien à voir avec l'imagination et le raisonnement (9).

L'oraison d'affection, qui a essentiellement pour but de maintenir l'âme dans la charité du Christ, doit être considérée comme la meilleure, la véritable oraison. Si la méditation nous fait connaître Dieu, l'oraison d'affection nous entraîne à l'aimer, d'où sa supériorité. Le but de l'oraison ne consiste pas à adresser à Dieu de beaux discours, mais à nous élever dans sa charité et à nous exciter à la pratique de la vertu.

Dans l'oraison d'affection, que saint François de Sales appelle « l'oraison cordiale », l'âme se tourne vers Dieu. Elle tire d'elle-même des sentiments d'amour de Dieu en partant d'une vérité surnaturelle et surtout en considérant les Mystères de Notre-Seigneur; elle se porte de préférence vers les sujets qui excitent sa charité (10). Les vérités de la foi ne restent pas pour elle dans le domaine spéculatif, elle y adhère par un sentiment profond, elle « savoure ces vérités par le cœur » (11). Inutile pour elle de s'imposer de programme bien arrêté : le Mystère divin, la vérité surnaturelle lui procurent des occasions d'union; parfois, le simple sentiment de la présence de Dieu lui suffit (12).

Le Père rejette la théorie de certains auteurs spirituels qui pensent qu'une fructueuse oraison affective doit être nécessairement précédée d'une longue pratique de méditation discursive; il souhaite au contraire que la méditation, même chez les commençants, puisse conduire normalement à l'affection, et que les raisonnements laissent de plus en plus de place à un colloque affectueux avec Dieu. Il ne devrait pas y avoir de cloison étanche entre la méditation et l'oraison d'affection : toute méditation devrait tendre à devenir « affectueuse ». Pour la pratique, le Père donne ces conseils : interrompre fréquemment les raison-

nements et les considérations « afin de savourer les choses que l'on voit en Notre-Seigneur » et « se laisser aller aux désirs et aux sentiments du cœur » (13).

Si toute collaboration avec Dieu exige le repos de l'esprit, l'apaisement de l'imagination, le silence intérieur et extérieur, ces lois générales de l'abandon s'imposent tout particulièrement dans l'intimité avec Dieu où fait pénétrer l'oraison d'affection.

Dans la phase la plus élevée de l'oraison affective, les considérations ont diminué, le travail de l'esprit s'est réduit de plus en plus; l'âme n'éprouve même plus le besoin de longs épanchements, elle apprend peu à peu à aimer Dieu d'une manière plus désintéressée, d'un amour simple et silencieux, sans démonstration et sans phrase. Elle regarde et elle aime. Elle écoute et elle suit. Cette oraison « de simplicité » marque une longue ascension; c'est déjà le seuil de la contemplation (14).

L'oraison de contemplation

Dans l'oraison de contemplation, « les puissances de l'âme sont fixées en Dieu » par une grâce très particulière. A ce moment, les raisonnements sont supprimés et les sentiments réduits; l'âme se contente de recevoir, abandonnée à Dieu dans une attention tranquille, fixant un regard simple sur la lumière divine, stabilisée dans cette paix de Dieu dont saint Paul affirme qu'elle surpasse tout sentiment. Véritable mainmise de Dieu sur l'intelligence et la volonté, véritable « possession de Dieu », la contemplation est l'union avec Dieu la plus parfaite, du moins en théorie, qui puisse sur terre se réaliser (15). Saint Thomas décrit la vie contemplative comme un commencement de béatitude dès ici-bas.

Grâce infuse concédée par Dieu sans mérite de la part de celui qui en est bénéficiaire, la contemplation est parfois la récompense d'une longue persévérance dans l'oraison, d'une conformité absolue à la volonté divine, d'une coopération habituelle à la grâce (16).

*
* *

Libermann avait été introduit dans l'oraison de contemplation moins de quatre années après son baptême. A Saint-Sulpice, à Issy, à Rome, à Strasbourg, à La Neuville, nous le voyons tout rayonnant de la grande paix des contemplatifs. Puis viennent les préoccupations de son entreprise missionnaire, la catastrophe des Deux-Guinées, les deuils, les insuccès, les conflits inévitables, la sollicitude des jeunes chrétientés qu'il doit porter presque seul et toujours, à l'arrière-plan, sa santé de plus en plus détériorée. L'action cependant ne le détourne pas de la contemplation. On peut même dire que c'est la contemplation qui l'a entraîné à l'action : l'intimité de Dieu lui fit découvrir le sens vrai du Corps mystique et l'attacha définitivement aux Noirs abandonnés. Mais l'action, en la purifiant sans doute, a alourdi quelque peu sa contemplation, ses soucis ne lui permettant pas toujours le repos de l'esprit ni le recueillement absolu, indispensables pour l'oraison de contemplation; sa sensibilité d'autre part est atteinte, il avouera qu'elle est « comme émoussée pour tout ce qui peut être agréable ». Du moins jusqu'à sa mort donnera-t-il l'exemple d'un homme constamment uni à Dieu, attentif à suivre l'action de l'Esprit Saint dans les moindres détails, en lui-même et chez les autres.

*
* *

Les premières années qui suivirent sa conversion et jusqu'à son séjour à Rennes, Libermann était convaincu que toute âme orientée vers Dieu devait pouvoir normalement parvenir, comme lui-même, aux sommets de l'oraison. Ignorant que son propre cas était exceptionnel, oubliant que la grâce divine n'est pas la même pour tous et que tous ne la reçoivent pas dans les mêmes dispositions, il engageait dans la voie de la contemplation tous ceux qui se confiaient à lui.

Ce fut l'expérience acquise dans la direction des novices de

Rennes et surtout dans le contact permanent de ses missionnaires qui l'amena à rectifier son jugement. S'il demeure convaincu que Dieu accorde généralement le grand don de la contemplation « à ceux qui se donnent à lui avec la plénitude de la foi » et tout particulièrement « à ceux qu'il veut charger de communiquer ses grâces », il ne parlera de la contemplation qu'avec une extrême discrétion, ce que certains, à la suite du cardinal Pitra, ne manqueront pas de regretter [1]. Il n'écartera cependant personne de la contemplation, car nul n'en est exclu : des hommes surchargés de besogne, ou encore de grands malades, malgré l'accablement d'une mauvaise santé, réussissent à conserver l'équilibre intérieur et parviennent parfois aux plus hauts degrés de la contemplation : n'avons-nous pas son propre exemple? Et ne peut-on pas dire que tout son enseignement est embaumé par le parfum de la contemplation?

Se souvenant de son impatience de néophyte, il ne poussera plus ses dirigés directement à la contemplation : il s'agit ici d'une grâce infuse qui sans doute dépend en partie de l'aptitude de l'homme, mais qui est surtout le fait du bon plaisir divin. Il se contentera d'insister sur le renoncement, l'apaisement des sens, la modération de l'activité extérieure, le silence de l'esprit, l'immobilité devant la grâce. Dieu fera le reste.

Ce qui empêche le Seigneur d'être plus généreux, ce sont les déficiences qu'il rencontre de la part des hommes. Les uns, trop attachés aux créatures ou à eux-mêmes, ne peuvent prétendre à des grâces très élevées d'oraison qui exigent le vide total de l'âme. D'autres — et ils sont nombreux, constate Libermann, ceux qui rentrent dans cette catégorie — sont de véritables infirmes dans l'ordre spirituel : inquiets, tendus, insatisfaits, agités, scrupuleux, ils doivent chercher tout d'abord à pacifier leur âme, à acquérir l'esprit de douceur et à créer en eux et autour d'eux une zone de silence. D'autres enfin sont victimes de leur activité débordante.

---

1. Ainsi, Mgr Saudreau, *Vie d'union à Dieu,* p. 414.

La place de l'oraison dans la vie active
La prière du missionnaire

Le Père Libermann n'a pas écrit uniquement pour les membres de sa congrégation; ses correspondants étaient aussi des séminaristes, des professeurs, des prêtres exerçant le ministère paroissial, des religieuses, des personnes vivant dans le monde. On peut dire cependant que le fait d'être resté, pendant neuf années, en rapport étroit avec ses confrères disséminés dans les missions, toujours attentif à leurs besoins spirituels, lui fournit l'occasion d'assouplir son enseignement et de le rendre accessible à toutes les âmes de bonne volonté.

Quelle place l'oraison doit-elle tenir dans une vie active, et comment l'insérer au milieu des occupations quotidiennes? Quel genre d'oraison conseiller à des hommes surchargés de travail? D'où viennent les difficultés rencontrées? A ces questions, le Père répond avec son habituelle sagesse.

⁂

Le fondateur ne se faisait aucune illusion sur les difficultés rencontrées par ses missionnaires dans l'exercice quotidien de l'oraison. Pourtant, il en fait le sujet de fréquents entretiens.

Si l'intempérie des climats, l'extrême charge de l'apostolat dans les missions naissantes, la fragilité des santés, la pénurie du ravitaillement (n'oublions pas la totale insécurité des débuts), ne permettent généralement pas aux missionnaires de prétendre à un degré d'oraison très élevé, pourquoi n'auraient-ils pas la possibilité de s'unir à Dieu dans leur prière personnelle? Ces hommes qui ont tout quitté pour le service de Dieu et des âmes, ne sont-ils pas remplis de charité, souvent d'une charité héroïque? Les saints n'ont pas tous été des contemplatifs, mais tous, sans exception, se sont appliqués à vivre en union avec Dieu dans leur oraison comme dans toutes leurs activités.

Le Père Libermann ne propose pas à ses missionnaires un genre spécial d'oraison : les lois générales s'appliquent pareille-

ment à eux. Il leur recommande la voie moyenne, qui est à la portée de tous, même de ceux qui ont du mal à fixer sur Dieu une paisible attention : cette voie est *l'oraison d'affection.*

Malgré les sécheresses, malgré les difficultés qu'ils rencontrent pour se maintenir dans le recueillement, il affirme que l'oraison leur demeure possible, et il supplie ses confrères de ne pas la mésestimer. « Il vous arrivera souvent que, privés de sentiments, livrés à des distractions et parfois même à des dégoûts, vous serez tentés de juger votre oraison d'après ce que vous sentez, et vous la regarderez comme nulle (...) Au bout de peu de temps, il arriverait qu'on ne ferait plus oraison parce qu'on croirait qu'on n'en fait pas. On serait tenté de diminuer le temps de l'oraison toutes les fois qu'on le pourrait, et même de l'omettre (...) Ce serait un défaut très grave et une dangereuse tentation » (17).

Si l'oraison, chez plusieurs, se révèle un « exercice fastidieux », c'est que les conditions préalables ne sont pas remplies ou ne le sont qu'imparfaitement. On a beau, assure-t-il, se présenter à l'oraison avec les meilleures intentions du monde et user de toute « l'industrie enseignée par les auteurs spirituels », si l'on mène le reste du temps une « vie naturelle », on sera fatalement empêché à l'heure de l'oraison de fixer son esprit sur Dieu (18). Le contact avec Dieu maintenu au milieu des occupations habituelles doit être considéré comme la préparation lointaine, et nécessaire, de l'oraison [1].

Cette union à Dieu au sein des tâches temporelles, Libermann l'appelle *l'union pratique,* parce qu'elle se réalise dans la vie pratique, au sein même de l'action. Elle diffère de l'oraison proprement dite, qui est un contact avec Dieu dans un recueillement plus complet, dans une attention portée vers lui seul en même temps qu'elle est un repos de toutes nos activités, un temps de

1. « Autant hors de l'oraison tu auras su aimer, dit une maxime ancienne, autant ton oraison s'engagera dans l'amour et dégagera l'amour. Si tu ne fais pas en sorte que Dieu soit avec toi en tout ce que tu fais, tu n'obtiendras pas qu'il soit avec toi à l'heure de l'oraison. »

relâche dans notre travail, l'oubli momentané de nos préoccupations (19).

Libermann se sépare de M. Olier qui considérait l'exercice de l'oraison comme « l'action la plus importante de la journée et de la nuit »; pour lui, l'oraison n'est pas un exercice extraordinaire qui s'intercale accidentellement au milieu de nos journées : elle est un simple épisode de notre vie quotidienne, une simple étape de notre charité pour Dieu. C'est en effet toujours le moment de nous unir à Dieu. Nous avons à le rencontrer dans notre oraison comme dans notre travail ou nos loisirs, dans notre ministère aussi bien que dans les besognes les plus humbles.

Nous unir à Dieu dans le temps de l'action aussi étroitement que dans l'oraison afin que l'action se transforme en prière, en charité — ce qui ne se fait pas naturellement, sans effort de notre part — afin que notre apostolat devienne le rayonnement extérieur de notre oraison. Ainsi parle le Père Libermann.

*
* *

Tout en lui le portait au silence et au recueillement : ses goûts, son tempérament, les grâces supérieures qu'il avait reçues.

Au cours de son pèlerinage à Lorette, il avait entrevu un coin désert du Latium, Aricia, où il eût volontiers fixé sa tente. Mais la Providence l'entraînait vers d'autres horizons. Comme le curé d'Ars, il rêva toute sa vie de la solitude du cloître sans jamais pouvoir y parvenir. Ce contemplatif, dont on a dit qu'il fut l'un des plus grands mystiques du siècle dernier (Père de Guibert, s.j.), mourra épuisé par l'action. Entre les deux versants de sa nature, l'actif et le contemplatif, jamais de liaison parfaite, d'équilibre complet. Toute sa vie, il fut livré à un déchirement intime, partagé entre l'appel de la solitude et l'appel des âmes abandonnées.

Quel cri douloureux que cette lettre écrite au Père Le Vavasseur quatre ans avant sa mort! « Depuis que Dieu m'a placé dans cette œuvre, je n'ai jamais eu un moment de consolation. Mon âme est comme émoussée pour tout ce qui peut être

agréable, tandis qu'elle est d'une sensibilité extrême à la douleur. Songez quel accablement ce doit être pour moi qui n'ai pas un instant dans la journée pour m'occuper du salut de mon âme; et cependant, vous le savez, mes désirs les plus ardents me portent à la retraite, à la solitude. » Il se sent définitivement et totalement voué à l'action missionnaire, « rigoureusement garrotté par la volonté divine » qui lui impose le sacrifice de toute satisfaction personnelle, l'oblige même à négliger son avancement spirituel. Mais impossible de revenir en arrière : « Je regarderais comme un crime d'en admettre la pensée seulement... Il vaut mieux pour moi, concluait-il, être le dernier dans le royaume du Père céleste, dans la soumission à sa sainte volonté et pour le salut de tant d'âmes abandonnées ». Il ne craignait pas d'affirmer : « Je crois pouvoir dire avec vérité que jamais mon âme n'a fait le moindre mouvement pour relâcher les chaînes de la divine volonté » (20).

Il est peu de prêtres, peu de missionnaires qui n'aient ressenti, à un moment ou à un autre de leur vie apostolique, le désir profond de s'isoler dans le silence d'un cloître. Libermann, par son exemple, leur montre qu'il n'y a pas en définitive, malgré tous les déchirements, de contradiction entre l'oraison et l'action, à condition que l'action découle de la plénitude de l'oraison et qu'elle soit un authentique témoignage de charité. Il s'agit, en beaucoup de cas, d'un renversement des perspectives, car, sans prière, la vie active risquerait facilement de se dégrader en activisme. A un jeune novice de La Neuville qui lui demandait si la multiplicité de ses occupations ne nuisait pas à sa vie d'oraison, il faisait cette réponse : « Bien au contraire, puisqu'à chaque affaire nouvelle mon âme se recueille et s'élève à Dieu pour le consulter et lui demander assistance ». Dans une conférence sur l'oraison à Notre-Dame du Gard (1851), il notait au passage l'utilité de l'oraison, même sur le plan humain : « Notre amour-propre lui-même serait intéressé à bien faire oraison... On se saurait croire combien l'esprit d'un homme se développe grandement et se perfectionne dans l'oraison et combien celle-ci,

convenablement faite, lui donne de clarté ». Dans le rapprochement avec Dieu qui se réalise dans l'oraison, l'âme voit s'accroître son degré de charité; ses habitudes surnaturelles et même ses vertus naturelles se perfectionnent; des lumières lui sont données sur ses défauts et sur tout ce qui s'oppose en elle à l'amour du Christ, elle en retire en définitive une force plus grande pour l'action.

Dans l'oraison se réalise *l'unité* entre la vie intérieure et la vie d'action, entre la charité pour Dieu et la charité pour le prochain : c'est l'un des grands avantages que l'on peut retirer de l'oraison pour l'apostolat.

Quelques conseils pratiques pour l'oraison

A ces considérations générales sur l'oraison, ajoutons quelques conseils d'ordre pratique donnés par le Père, qui peuvent aider à assurer l'équilibre et la détente dans l'oraison.

— Dans votre oraison, ne cherchez pas à développer, pour votre propre satisfaction, de belles pensées pieuses qui occupent l'imagination et l'esprit. L'oraison ne consiste pas « dans une bonne pensée que vous abandonnez à votre esprit ». Elle n'est pas une attitude intellectuelle, « un jeu de l'esprit », mais un repos en Dieu « sans travail ni recherche » (21).

— Soyez, à l'oraison, « comme si vous teniez votre âme ouverte devant Dieu » (22), « retirée au-dedans d'elle-même » (23), dans une attention tranquille et sans effort auprès de Dieu (24).

— Dans l'oraison d'affection, ne cherchez pas à exagérer vos sentiments pour Dieu. Ne cherchez pas à exprimer tous les sentiments que vous voudriez avoir. N'exposez pas vos besoins avec effort; qu'il n'y ait rien de forcé dans votre oraison (25). Pour ce qui est des attraits intérieurs et des saints désirs, ne poussez jamais plus loin que le Bon Dieu vous mène... Ne cherchez pas à retenir les sentiments intérieurs ni les affections pieuses plus longtemps ni au-delà de ce qu'il plaira à Notre-Seigneur.

— « Vous dites que vous avez toutes les peines du monde à faire sortir de votre cœur quelques mots d'amour. Je vous dirai à cela : Pourquoi voulez-vous les en tirer? Laissez ces mots d'amour dans votre cœur; Jésus y est, il les prendra lui-même » (26).

— Ne courez pas après les grâces extraordinaires d'oraison. Ayez une piété simple, humble et calme, *une piété de bonhomme* (27). Ne recherchez pas une oraison plus élevée, plus parfaite, « ne prenez pas une nourriture que vous ne digéreriez pas ». « La perfection chrétienne ne consiste pas dans un état d'oraison plus ou moins élevé, mais dans une union d'amour parfait avec Notre-Seigneur, fondé sur un renoncement complet à nous-même, à notre amour-propre, à notre volonté, à nos aises, à nos satisfactions, et à tout ce qui tient à nous » (28).

— Quand vous êtes dans « un état d'agitation, contentez-vous d'un petit retour vers Notre-Seigneur à différents intervalles, d'une élévation d'âme, d'un simple regard, d'un repos devant lui, d'un désir de vivre pour lui. Des mouvements de ce genre produits avec simplicité, sans effort ni contention, voilà une excellente oraison. Contentez-vous d'être ce que vous êtes, tant qu'il plaira à Dieu de vous laisser tel » (29).

— Pour s'établir dans l'esprit d'oraison, il faut que la solitude intérieure soit achevée » (30).

— Ne cherchez pas à écourter ou à supprimer l'oraison parce que vous vous trouvez insensible devant Dieu. La sensibilité, la jouissance ne sont pas essentielles à l'oraison; ce qui est essentiel : l'abandon à la volonté de Dieu, la résolution de lui plaire et de le servir plus complètement; c'est là le véritable amour. Il faut souffrir avec « patience, douceur, amour » de l'état inférieur de son oraison (31).

— Lorsque surviennent les distractions, écartez-les doucement, sans inquiétude (32). « Les distractions pendant l'oraison ne sont pas dangereuses et n'empêcheront pas votre avancement. Notre-Seigneur peut agir au milieu de ces distractions; laissez-le faire. Il ne vous en voudra pas de ces distractions, car il ne dépend

pas de vous de ne pas en avoir » (33). « Par un abandon plein de confiance, d'humilité et d'amour, vous réparez ce que vous pourriez perdre par les distractions dans l'oraison » (34). « Dans les pays chauds, on aura un peu de peine à passer convenablement son heure d'oraison. Mais c'est égal : quoique traversée par beaucoup de distractions et d'ennuis, cette oraison est de la plus haute importance et le soutien du missionnaire » (35).

— Allons-y généreusement « sans trop examiner si ce que nous faisons est parfait; faisons simplement ce qui dépend de nous et abandonnons le reste à Dieu ». Attention au relâchement et à l'illusion! Il faut éviter « la vaine sécurité autant que l'inquiète incertitude », et prendre tous les moyens de « fortifier son oraison ».

— Quant aux *résolutions* à prendre au cours de l'oraison, ne vous en tourmentez pas : « Il faut mettre toute sa confiance en Dieu, et jamais en soi-même ni en ses résolutions. » Les résolutions doivent être « pratiques et non pas trop vagues », et l'on doit se mettre en état de les exécuter aussitôt que l'occasion se présentera » (36). Si vous êtes gêné de formuler des résolutions, « il vaudrait mieux ne pas en prendre... votre oraison sera tout aussi bonne, surtout si vous formez la résolution (générale) de toujours vous tenir en paix, de chercher à plaire à Dieu » (37).

Les meilleures résolutions seront des résolutions de silence (silence intérieur et extérieur), de renoncement, d'apaisement, d'abandon à Dieu (38).

VI

L'OBÉISSANCE RELIGIEUSE TROUVE SON ÉQUILIBRE DANS LA FOI. LA MODÉRATION DANS L'EXERCICE DE L'AUTORITÉ

Rénovation et adaptation de l'obéissance religieuse

Au cours de l'audience générale du 9 juillet 1969, déjà mentionnée plus haut, Paul VI, interprétant le décret conciliaire sur la liberté religieuse, annonçait « une période de plus grande liberté dans la vie de l'Eglise et de chacun de ses fils », comportant « moins d'obligations légales et moins d'inhibitions intérieures. La discipline formelle, poursuivait le pape, sera réduite, tout arbitraire aboli, ainsi que toute intolérance et tout absolutisme. La loi positive sera simplifiée, l'exercice de l'autorité sera tempéré et le sens de la liberté chrétienne sera promu ». Ces paroles du pape, qui concernaient en tout premier lieu l'organisation de l'Eglise et ses rapports avec les fidèles, s'adressaient manifestement aussi aux Instituts religieux.

Il faut reconnaître que, dans un passé même récent, l'exercice de l'autorité dans la vie religieuse avait parfois donné lieu à des abus réels, contre lesquels il était nécessaire de réagir. Beaucoup de choses étaient à mettre au point en ce qui concerne l'obéissance, dans un plus grand respect de la liberté individuelle. Le schéma du concile s'intitule : « *De la rénovation et de l'adaptation*

de la vie religieuse»; il ne s'agit pas de sacrifier les valeurs réelles du passé, mais de les accommoder sagement aux exigences de la vie actuelle.

*
* *

Si tout n'est pas à rejeter dans les théories modernes qui prétendent reconsidérer le principe de l'obéissance, leur grand tort souvent est de raisonner comme s'il était admis, une fois pour toutes, que l'obéissance religieuse se discute sur le même plan que les disciplines externes imposées dans les autres groupements humains. Alors qu'elle en diffère essentiellement.

Ce qui la distingue de ces disciplines, c'est qu'elle est acceptée volontairement, par amour, et non pas subie par contrainte.

C'est aussi qu'elle est fondée sur des motifs de foi et non pas uniquement sur la recherche d'intérêts communs.

L'obéissance en esprit de foi

Il est important, comme le demande Paul VI, de réduire la discipline formelle et d'abolir tout arbitraire, toute intolérance, tout absolutisme, mais il est non moins nécessaire de sauvegarder l'essentiel de l'obéissance religieuse qui se ramène à cette formule : *l'obéissance est une œuvre de foi*; par-delà les supérieurs, par-delà les Règles, c'est à Dieu qu'on se soumet. Quant à celui qui exerce l'autorité, il n'est pas simplement un homme qui s'impose dans la vie d'autres hommes : *il représente le Christ au regard de la foi*[1].

Peut-être faut-il rechercher la cause des difficultés présentes dans le fait que notre foi a quelque peu perdu de sa limpidité et de sa vigueur. Au congrès des instituts séculiers (Rome, septembre 1970), le Père Urs von Balthasar affirmait que tous les problèmes pratiques soulevés aujourd'hui par l'obéissance pou-

1. Cf. *Décret conciliaire sur la rénovation et l'adaptation religieuse*, art. 14, § 1.

vaient trouver une juste solution dès lors qu'on les considérait dans les perspectives supérieures de la foi théologale. Cette vue surnaturelle aide aussi à comprendre que, bien loin de reléguer le religieux en marge de la vie, l'obéissance joue un rôle essentiel, de par son parfait accord avec les mystères fondamentaux de la révélation chrétienne.

L'enseignement du Père Libermann sur l'obéissance religieuse

Le Père Libermann élève très haut le débat sur l'obéissance religieuse. Son enseignement, qui date de plus d'un siècle, se situe pleinement dans la ligne du concile.

C'est dans la foi, déclare-t-il, que l'obéissance trouve son fondement, et c'est seulement dans la foi qu'elle peut trouver son équilibre.

Authentique vertu évangélique, l'obéissance religieuse est une adhésion personnelle au Christ obéissant (1). Elle n'a rien de commun avec une soumission aveugle ou une basse servilité : « Nous ne pratiquons pas l'obéissance comme des galériens, dit le *Commentaire de la Règle* (2), mais en nous soumettant par amour. »

Quant à la Règle, elle n'est pas une sorte d'idole, comme on l'a décrite, à laquelle on vouerait un culte superstitieux : c'est un texte respectable et sacré qui précise, en de multiples circonstances, la volonté divine.

D'autre part, le religieux ne peut pas oublier qu'il appartient à une société qu'il a librement acceptée. « C'est pour suivre un ordre providentiel que vous êtes entré dans cette communauté, rappelle le *Commentaire de la Règle.* Or cette communauté ne peut exister sans règle (...) En y entrant, vous passez comme un contrat avec elle » (3).

Il est sage d'être en réaction contre une fidélité à la Règle et une assiduité aux exercices de communauté qui ne seraient qu'extérieures, mécaniques, et non pas vivifiées par le dynamisme intime de l'Esprit Saint. La vie théologale n'est aucunement

subordonnée à la Règle; bien au contraire, c'est la Règle qui prend son sens et sa valeur dans la mesure où elle est au service de l'Evangile. Le Père Libermann fait remarquer, en parlant des pharisiens (4), qu'il se rencontre fréquemment des hommes dépourvus de charité qui manifestent certaines apparences de régularité dans leur conduite. Condamnons tout pharisaïsme, mais n'allons pas, comme quelques-uns auraient tendance à le faire, jusqu'à jeter le discrédit sur l'observance même des Règles. La Règle facilite la rencontre de Dieu et maintient celui qui la pratique loyalement dans un état habituel de docilité à la grâce. Le Père Libermann en a souvent souligné l'importance : il assure qu'elle est une sauvegarde contre le relâchement et une « garantie d'union » dans les communautés (5). Ce qui ne l'empêche pas de déclarer que la Règle doit pouvoir se plier occasionnellement aux exigences des œuvres (6). « Soyez régulier, recommande-t-il, mais que cette régularité ne gêne pas votre ministère, et que votre ministère d'un autre côté ne vous fasse pas sortir de la régularité. » Toute dérogation à la régularité doit se faire « en conservant le calme et la modération de l'âme » (7).

Obéissance — sacrifice

Offrande volontaire, l'obéissance, dans la plupart des cas, n'en est pas moins une épreuve, une souffrance intérieure, de même qu'elle le fut pour le Christ, « qui apprit par la souffrance, dit saint Paul, ce que c'est qu'obéir ». Pour percevoir la valeur sanctifiante et purificatrice de l'obéissance (8), il faut avoir accepté les disciplines de base dont parlent l'Evangile et saint Paul, et se montrer sensible à leurs appels à l'intériorité et à l'ascèse : c'est toujours dans le dépassement de soi que l'on atteint la paix véritable.

Libermann juge l'obéissance plus importante que la mortification corporelle. Il en fait « la vertu fondamentale de la vie religieuse », car, dit-il, elle suppose l'humilité et cette « abnégation intellectuelle qui coupe l'orgueil dans sa racine » (9).

Obéissance et liberté

Obéissance et liberté ne sont pas des termes antinomiques, mais des valeurs complémentaires.

L'obéissance ne s'oppose pas à la liberté. Elle ne met pas le religieux « à la merci d'un supérieur », elle le rend volontairement docile à ses directives : « Ne faites attention, insiste le Père, qu'à la seule pensée que c'est à Jésus-Christ que vous obéissez, et que c'est lui seul que vous honorez dans l'obéissance » (10). Il ne craint pas ailleurs d'affirmer que le religieux qui obéit à son supérieur « comme à un homme, se fait injure à lui-même » (11).

Ce n'est que dans le cas où elle serait mal comprise que l'obéissance deviendrait contrainte déshonorante, mal comprise du supérieur qui manquerait d'esprit de foi ou de mesure, ou mal comprise du subordonné, réduite, rapetissée au plan humain. C'est la foi, et la charité, qui libèrent du joug de la contrainte.

En définitive, loin d'être une entrave à la liberté, l'obéissance surnaturelle guide le sujet dans son choix et concourt ainsi à son épanouissement et à sa sécurité; libre consentement au plan divin du salut, elle réalise l'harmonie entre le don divin de la liberté et l'oblation de la volonté propre [1].

L'exercice de l'autorité dans la vie religieuse

L'autorité dans la vie religieuse serait incompréhensible, elle serait inacceptable si elle n'était envisagée sur le plan surnaturel.

Car l'autorité vient de Dieu et non du supérieur; c'est à Dieu même que s'adresse l'obéissance, le supérieur n'est jamais qu'un intermédiaire. Comprise dans la foi, dans une perspective surnaturelle, l'autorité se traduit par une prudente modération, le

---

1. « La profession des conseils évangéliques... ne fait nullement obstacle au progrès de la personne humaine, mais au contraire lui est du plus grand profit. Les conseils... contribuent considérablement à la purification du cœur et à la liberté spirituelle. » (*Lumen gentium,* n° 46).

respect des personnes, la recherche de l'efficacité; elle doit toujours être empreinte de bonté.

Le religieux sincèrement désireux d'obéir en esprit de foi devrait toujours trouver en face de lui un supérieur conscient des exigences, des limites aussi, qu'entraîne le difficile maniement de l'autorité. Ces exigences et ces limites, Libermann les rappelle avec une netteté sans ambages dans la Règle provisoire et dans la correspondance qu'il entretient avec des missionnaires ou des religieuses. Il n'est sans doute pas de fondateur qui se soit montré aussi rigoureux que lui envers ceux qui sont revêtus d'autorité : dix-huit articles de la Règle détaillent les qualités que devrait posséder un supérieur afin de rendre plus aisée l'obéissance surnaturelle (12).

L'autorité religieuse est un service

L'autorité du supérieur, enseigne-t-il, ne se réduit pas à un titre honorifique dont on tirerait vanité : elle est un *service* effectif qui requiert une dose peu commune de renoncement personnel, de patience, de don de soi (13). C'est le service qui caractérise l'autorité dans une communauté.

Le supérieur parle au nom du Christ. Il ne doit pas avoir la prétention de faire exécuter *ses* ordres, mais les ordres du Maître dont il est le serviteur. Il n'a pas à faire respecter *son* autorité, mais l'autorité de Celui qu'il représente.

S'adressant aux supérieurs : « Vous ne méritez pas de respect, leur déclare-t-il, Jésus seul le mérite, et c'est lui que vos confrères doivent respecter en vous ». Le véritable supérieur est le Christ, à qui seul sont dues obéissance et soumission. Lui ferait injure celui qui prétendrait faire valoir sa propre autorité en multipliant les actes personnels de commandement, celui qui adopterait avec ses subordonnés « un ton de supériorité » ou qui chercherait à capter leur estime à son profit. Son rôle est un rôle de « sainte servitude », ainsi que l'ordonne le Seigneur par

ces paroles : « Que celui qui est le premier devienne le serviteur de tous » (14).

Le supérieur, tel que l'envisage Libermann, doit faire usage de son autorité avec tact et bienveillance. Il doit être le premier conscient de la grandeur de sa mission, conscient mais parfaitement humble. Car sa responsabilité est redoutable : il est si délicat de conduire les hommes! Ses décisions peuvent décider de l'orientation de toute une vie.

Le supérieur doit exercer son autorité à la manière du Christ

Puisqu'il est demandé au religieux de considérer son supérieur comme le représentant direct de Dieu, cette attitude du subordonné entraîne, par voie de conséquence, une attitude correspondante de la part du supérieur : elle l'oblige à se comporter avec ses frères comme le faisait le Christ avec ses apôtres. « Ceux qui dirigent les autres, déclare le Père Libermann, doivent se tenir unis à Jésus-Christ et ne faire les fonctions de pasteurs que sous la conduite et la lumière du Souverain Pasteur. » Le plus important pour le supérieur est le degré de charité qu'il apporte dans l'exercice de sa fonction (15).

A ceux qui ont la charge de conduire les autres, le Père Libermann recommande de toujours chercher à discerner les intentions divines dans les hommes dont ils sont responsables, car chacun doit être orienté dans la voie de perfection à laquelle il est appelé (16). En application de ce principe, le supérieur se montrera attentif aux « différents états » de ses confrères et témoignera d'une grande souplesse dans la manière de leur venir en aide, « les ménageant sans cesse et prenant toutes les formes et les manières qui leur conviennent, c'est ce que saint Paul appelle se faire tout à tous ». La douceur et la persuasion, dit encore le Père, pénètrent les âmes, tandis que la rigueur n'obtient qu'un changement extérieur... elle brise les âmes, mais ne les guérit presque jamais (17).

Le supérieur doit respecter la liberté et la personnalité de ses frères

Une communauté religieuse ne doit pas être conduite sans discernement : le supérieur a l'obligation de respecter la liberté de ses confrères en leur donnant « la possibilité de suivre et d'exécuter le bien à leur façon ». Evitant de poursuivre en ses frères un idéal irréalisable, il doit les diriger chacun selon ses capacités, leur laissant la possibilité de réaliser le bien suivant leurs idées propres, les encourageant même à le faire (18), car il s'adresse à des hommes qu'il n'a jamais le droit de traiter comme des jouets de sa fantaisie ou des victimes de son humeur. Ce principe, Libermann l'exprime en ces termes : les hommes ne sont pas des « marionnettes » (19). Ce serait une faute de vouloir écraser les personnalités et niveler les esprits : « Jamais homme au monde n'est capable de forcer en la moindre des choses ni les consciences, ni les volontés, ni les intelligences de ses semblables. Dieu n'a pas voulu le faire, pourquoi le voudrions-nous » (20).

Qu'un supérieur, même s'il en a strictement le droit, ne s'ingère pas dans une charge dont il a confié la responsabilité à l'un de ses confrères, à moins que l'œuvre, mal conduite, ne nécessite sa présence momentanée. « Il doit lui laisser toute latitude », précise le Père, qui donne comme règle de conduite : « Ne pas entraver le développement du zèle d'un confrère, ni gêner son action, lorsque l'œuvre est entre ses mains » (21)... Ce qui ne doit pas empêcher le supérieur de s'intéresser aux efforts et aux réalisations de ses subordonnés, comme le faisait le Père Libermann, afin d'entretenir la confiance mutuelle.

L'efficacité dans les interventions de l'autorité

Dans les interventions de l'autorité, il est un point essentiel à sauvegarder : l'efficacité. Supporter les défauts d'autrui qu'on ne saurait faire disparaître est une forme de charité fraternelle. C'est

aussi la marque d'un certain réalisme (22). Par contre, insiste le Père, faire sentir aux autres leurs défauts, n'est-ce pas une manière de flatter notre propre orgueil? Poursuivre « âprement » la perfection chez ceux dont on porte la responsabilité, n'est-ce pas montrer que l'on est soi-même bien imparfait? (23). « Il faut être convaincu que, partout où il y a des hommes, nous trouverons de l'imperfection. Il faut obtenir ce que l'on peut et ne pas briser; on y perdrait vingt fois plus qu'on y gagnerait. Au bout du compte, si nous y faisons attention, nous découvrirons bien facilement que nous-mêmes sommes loin de la perfection en la voulant si absolument dans les autres » (24).

Il indiquait sa manière d'agir habituelle comme « le moyen le plus prudent » : « Tolérer en chacun les défauts que je prévois ne pouvoir faire disparaître, supportant tout, laissant chacun avec son genre et cherchant à l'y perfectionner ». Ses conseils vont encore plus loin : « Il faut parvenir à une certaine indifférence dans les maux qu'on ne peut guérir (...) Apprenez à supporter qu'une chose soit exécutée à demi, d'une manière défectueuse même » (25).

La modération dans l'exercice de l'autorité

Le supérieur est le grand *modérateur* de sa communauté. L'unité de sa communauté repose sur lui. Que de consignes données par le Père Libermann aux communautés d'Afrique et de Bourbon pour qu'y règnent la bonne entente, la compréhension et la tolérance mutuelle! L'harmonie dans les communautés est un point très important de son enseignement missionnaire (26). Dans une lettre aux missionnaires de la communauté de Dakar et du Gabon, il recommande de ne pas rendre impossible la vie de communauté par une mutuelle surveillance. « Vivez ensemble dans la paix et l'union de charité. Supportez-vous mutuellement, supportez vos défauts. Ne jugez pas vos confrères... Evitez la raideur dans vos paroles et votre conduite; rien de bon ne peut sortir de la raideur » (27).

Jamais le supérieur n'a le droit de démissionner de ses responsabilités. Cependant, si les circonstances lui imposaient de se montrer énergique et ferme, sa conduite devrait toujours demeurer compréhensive, modérée, prudente... humble surtout, car l'humilité a pour effet de prémunir contre l'attachement tenace aux opinions personnelles (28).

Lorsqu'il est obligé, de par sa fonction, de porter un jugement, il doit le faire sans prévention et accorder à son confrère le bénéfice du préjugé favorable (29), ce qui est toujours l'indice de la présence de l'Esprit Saint. Penchant davantage vers la bienveillance que vers la rigueur, il sera porté, dit la Règle provisoire, « à adoucir le joug de notre adorable Maître, du moment qu'il ne favorise pas le relâchement » (30). S'il se rend compte d'avoir exagéré ou commis une erreur au préjudice d'un de ses frères, il ne doit pas hésiter à revenir sur une décision précédemment prise (31). Et s'il craint qu'une remarque puisse provoquer le découragement, qu'il ne tarde pas à adoucir son intervention par un témoignage sincère d'affection fraternelle. Ainsi le Père agissait-il lui-même (32).

Le dialogue, expression de l'autorité

Pouvoir s'exprimer librement sans qu'une interdiction ou une pression extérieure ne viennent réduire au silence : ainsi pourrait-on définir le dialogue, entendu dans le sens du subordonné. Le dialogue prend aujourd'hui les appellations diverses de confrontation, échanges, participation, cogestion. La contestation, sagement menée, peut aussi faire partie du dialogue. De la part de celui qui détient l'autorité, dialoguer signifie « aider les autres à agir d'eux-mêmes, d'une façon droite, libre et responsable » (Paul VI).

L'autorité ne se confond pas avec une autocratie, même paternelle; elle doit toujours être tempérée par le dialogue. Mais le vrai dialogue se révèle difficile dans la pratique, car il exige réciprocité, oubli de soi, accueil de la position de l'autre; impos-

sible de s'en dispenser. C'est à travers le dialogue que l'on peut découvrir la volonté de Dieu.

Le Père Libermann encourage vivement le dialogue entre le supérieur et ses confrères, en de nombreuses circonstances il le rend obligatoire; la Règle provisoire précise les droits et les devoirs de chacun (33).

Dans les réunions de communauté, chacun doit pouvoir s'exprimer librement, et tous doivent être disposés à modifier leur opinion au fur et à mesure des lumières acquises dans les échanges de vues : telle est la recommandation de la Règle (34). Le supérieur doit alors se garder de faire prévaloir coûte que coûte son propre jugement (35), mais au contraire accepter loyalement les remarques qui lui sont faites, à condition que tout se passe dans une atmosphère de charité fraternelle (36). Il n'oubliera pas qu'il n'est pas seul à posséder tous les éléments d'un problème.

Une sage remarque de la Règle de 1849 (art. 194) : Chaque fois qu'une question étudiée en commun n'exige pas de solution urgente, renvoyer la décision à la réunion suivante pour laisser à chacun le temps de réfléchir.

S'il est vrai que le dialogue met le supérieur et les subordonnés sur le même niveau dans le cours de la discussion, la décision finale appartient toujours au supérieur (37). Ce qu'il faut rechercher par-dessus tout dans ces échanges, insiste le Père, c'est « la paix, l'union, l'accord parfait entre tous ceux qui travaillent de concert » (38).

*
* *

Le dialogue est surtout nécessaire dans la délicate fonction de conseiller spirituel. Sur ce point aussi, Libermann se trouvait en désaccord avec les pratiques de contrainte qui, naguère, ont si souvent faussé les rapports entre « directeurs » et « dirigés ».

Tout ce qui porte atteinte à la liberté individuelle répugne à la mentalité moderne. Le terme même de « directeur de conscience » est, de nos jours, mis en cause.

Si Libermann parle de « directeur spirituel », « direction de conscience », comme on le faisait de son temps, il donne à ces mots une signification bien particulière. Et sans doute eût-il volontiers fait siennes les expressions, aujourd'hui préférées : « éducateur spirituel », « conseiller spirituel », « animateur spirituel », qui correspondent exactement à sa façon de penser.

Son enseignement s'exprime en termes formels : celui qui est appelé, par sa fonction, à conseiller d'autres hommes doit absolument éviter de leur imposer ses préférences. Il n'a pas à les diriger, ni à les conduire; son rôle consiste simplement à *les aider dans leur conduite.*

« Un directeur, écrit-il, doit se garder de vouloir conduire une âme : c'est à Dieu à la conduire. Jamais il ne doit vouloir inspirer ses propres goûts et ses propres attraits; un directeur qui agirait ainsi détournerait souvent les âmes de la conduite de Dieu et contrarierait souvent la divine grâce en elles (...) Ayant discerné Dieu agissant dans une âme, le directeur n'a d'autre fonction que de guider cette âme pour qu'elle suive la grâce et y soit fidèle. Il devra l'aider à retrancher les obstacles qui empêchent la grâce de se développer en elle (...) Le directeur ne doit qu'obéir à la volonté de Dieu qui se déclare dans une âme. Il est certain que les choses divines ne doivent pas être soumises à notre raisonnement; plus on met de raisonnement et de travail pour les connaître, plus on est sujet à se tromper » (39).

De lui-même, dit encore le Père Libermann, le directeur ne peut rien pour accroître dans les âmes la grâce sanctifiante; seul l'Esprit Saint vivifie et sanctifie. Le directeur parle, mais sa parole n'a pas en soi d'autorité : elle est un *écho,* un simple écho de la voix intérieure de l'Esprit. Il a mission d'éclairer les âmes, mais à la manière d'un flambeau qui emprunte ailleurs sa lumière. La lumière qu'il projette est la lumière du Saint-Esprit (40).

Le conseiller spirituel a donc pour fonction d'éclairer le sujet, de l'éveiller à « la voix intérieure de l'Esprit », de l'aider en définitive à faire sa propre expérience qui lui permettra d'atteindre sa maturité. La partie principale dans l'évolution d'une âme est

constituée par l'Esprit Saint; puis vient le sujet lui-même. Le directeur n'a qu'un rôle effacé, qui exige souplesse et tact. Parce qu'il devra beaucoup observer et beaucoup écouter pour arriver à connaître les dispositions d'une âme et à discerner l'intention divine, le conseiller spirituel sera par excellence l'homme du dialogue.

*
* *

Toutes ces conditions remplies, ces nuances observées, l'équilibre est alors assuré : le supérieur peut se présenter comme le médiateur de Dieu, et le subordonné, accepter ses directives sans réticence, en esprit de foi, en charité, dans la conviction que son obéissance s'adresse à Dieu.

VII

FIDÉLITÉ A L'ESPRIT SAINT DANS LA VIE APOSTOLIQUE

L'amour des pauvres, fruit de l'abandon à l'Esprit Saint

La vertu de charité consiste essentiellement dans l'amour de Dieu pour lui-même; son objet second est l'amour du prochain.

C'est la même vertu surnaturelle qui unit l'amour de Dieu et l'amour des hommes. C'est le même acte d'amour qui va de Dieu aux hommes : Dieu est aimé pour lui-même et il est aimé dans le prochain; le prochain est aimé pour lui-même, dans sa réalité concrète, mais il est aimé en Dieu. La charité envers le prochain est la participation à la charité même de Dieu; elle n'est pas autre chose que la considération du divin dans les personnes : il faut aimer Dieu dans les hommes, disait le Père Libermann, « comme on aime un fruit dans sa coque » (1). On ne peut donc pas parler de deux charités, les deux commandements sont inséparables : « Aimant les membres du Christ, écrit saint Augustin, tu aimes le Christ; impossible de diviser l'amour ».

Quand le dévouement au prochain s'exprime par un sentiment humanitaire, philanthropique, il s'inscrit parmi les vertus morales. La charité est appelée *théologale,* vertu théologale, lorsqu'elle

prend son origine dans l'amour de Dieu. Logiquement, l'amour du prochain qui découle sincèrement de l'amour de Dieu est le plus fort, le plus pur, le plus désintéressé.

*
* *

Jésus-Christ appartient à l'humanité entière : « Il est venu, écrit Libermann, sauver tous les hommes, les plus vils comme les plus relevés; son esprit sacerdotal n'est rien autre qu'un esprit de réconciliation et de salut pour le genre humain tout entier » (2). Dans l'Evangile cependant nous le voyons s'attacher de préférence aux pauvres, prendre en charge les infirmes et les malades, faire preuve envers les pécheurs d'une condescendance et d'une bonté qui scandalisent les pharisiens. Les pauvres, il les connaît bien, il est de leur classe; leur « clameur » n'a cessé de l'émouvoir. C'est aux pauvres, répond-il aux envoyés de Jean-Baptiste, que la Bonne Nouvelle est annoncée (Mt. 11, 5). Il va jusqu'à s'identifier à eux (Mt. 25,40). Pour inculquer dans l'esprit des hommes, qui ont tant de mal à le saisir, le sens de la pauvreté évangélique, il leur a donné le signe éclatant de son dénuement personnel.

La contemplation affectueuse du Christ dans ses Mystères, l'abandon attentif aux directives de son Esprit invitent le chrétien à prendre conscience de la solidarité universelle des hommes. « L'Esprit de Dieu (lui) fait connaître son règne dans l'Eglise et ses rapports avec les hommes » (3). Dans l'intimité du Seigneur, il apprend à découvrir ses intentions, à partager ses goûts et, tout naturellement, à faire siennes ses préférences pour les pauvres. « La pierre de touche de l'humilité et du renoncement dans une âme contemplative sera toujours la charité envers le prochain humainement sans attrait, les ignorants, les grossiers, les incultes, tout ce qui est méprisé, tout ce qui est rebuté » (Père de la Taille).

« Evangéliser les pauvres, proclamait Libermann, voilà notre but général. Les missions sont le principal objet auquel nous

visons, et dans les missions nous avons choisi les âmes les plus misérables et les plus abandonnées » (4).

Pour servir les pauvres, il faut soi-même posséder l'esprit de pauvreté. Le Père Libermann remarquait que le Seigneur « avait pris ses serviteurs les plus pauvres » pour les pauvres d'Afrique (5). « Nous ne sommes que des *chiffonniers de l'Eglise,* nous prenons ce que d'autres ne veulent pas » (6). « Supposé que la grande misère et le délaissement (des Noirs d'Afrique) cessent, nous devrons nous adresser ailleurs et chercher un peuple plus misérable. » Mais, ajoutait-il pour ses premiers missionnaires, « nous pouvons compter avoir à travailler pour toute notre vie et pour la vie de bien d'autres qui nous succéderont » (7).

*
* *

L'inquiétude du Corps mystique fut pour Libermann la conséquence logique de son baptême. Semblable à l'apôtre André dont il nous parle dans le *Commentaire de saint Jean* (8), il ressentit « tout de suite un désir ardent de communiquer aux autres son propre bonheur ». C'est le jour même de son entrée dans la vie chrétienne qu'il promet à Dieu de se dévouer au prochain dans le ministère sacerdotal. A Saint-Sulpice, lorsqu'il est arrêté par la maladie au milieu de ses études, il consacre la plus grande partie de ses journées à l'avancement spirituel de ses condisciples.

Mais cet apostolat est insuffisant à satisfaire son zèle. Sa charité le pousse à se donner aux plus pauvres : il sera l'apôtre des Noirs. Pour mettre sur pied son Institut missionnaire, il dépasse toutes les critiques, bouscule toutes les barrières (9). « Nous venons dans l'unique désir de glorifier Jésus-Christ et de procurer le bien à ces pauvres peuples délaissés » (10). Après le désastre des Deux-Guinées, son attachement à l'Afrique est « plus violent que jamais : je suis bien décidé, écrit-il, par la grâce de Dieu, à ne jamais abandonner ces pauvres peuples » (11).

« Jésus est mort pour les Africains aussi bien que pour nous, lisons-nous dans une de ses lettres à un missionnaire de Dakar.

Patience, courage, persévérance, et la bénédiction de Dieu descendra enfin sur ces pauvres âmes auxquelles nous appartenons » (12). A Eliman, roi de Dakar, il écrit à la mort du vicaire apostolique, Mgr Truffet : « Je sais que vous l'aimiez beaucoup vous aussi; j'ai été affligé de votre peine... Je désire que vous sachiez que mon cœur est à vous, que mon cœur est aux Africains, aux hommes dont les âmes sont belles et les cœurs bons » (13).

La vie apostolique est une réponse d'amour à l'amour du Christ

Au moment d'établir l'apôtre Pierre pasteur suprême de son troupeau, Jésus lui pose une seule question qu'il renouvelle par trois fois avec une insistance impressionnante : « Pierre, m'aimes-tu? » (Jn 21, 15-18). Il est clair que, dans sa pensée, la mission de Pierre, et toute mission remplie en son nom, reposent sur ce fondement : « Pierre, m'aimes-tu? »

L'influence de l'Esprit Saint qui est en nous s'exerce aussi bien sur notre vie intérieure que sur nos activités pastorales. Vivre dans la charité signifie vivre en amitié avec Dieu, s'abandonner à ses directives et lui subordonner nos moindres actions. « La vie apostolique, dit la Règle provisoire (14), n'est rien autre chose que la vie toute d'amour et de sainteté que le Fils de Dieu a menée sur la terre pour sauver et sanctifier les âmes ». « Le Seigneur ne demande rien autre chose à Pierre que son amour, écrit saint Augustin : Tu devras témoigner dans l'amour des brebis ton amour pour le Pasteur, car les brebis elles-mêmes sont les membres du Pasteur ». Et saint Irénée : « Ce qui nous conduit à nous mettre au service de Dieu, c'est une réponse d'amour à l'amour du Christ ».

Comme saint Paul, Libermann se sent oppressé par l'amour du Christ : « Comment pourrais-je exprimer tout ce que je sens de la divine charité et de son importance extrême pour le missionnaire? » (15).

La promotion humaine des peuples évangélisés

La vertu théologale de charité détermine l'attitude générale de l'apôtre, son comportement spirituel et son action pastorale; elle le maintient dans un état d'abandon, de disponibilité qui le rend sensible aux desseins de Dieu et aux besoins des hommes. Elle lui fait comprendre que, si sa mission consiste essentiellement dans l'annonce du Christ, elle s'étend à *l'homme tout entier.*

En fondant sa congrégation missionnaire, le Père Libermann s'était immédiatement soucié de la promotion des peuples à évangéliser; « ce qui nous a le plus touché, écrivait-il, c'est leur affreuse misère temporelle et spirituelle » (16). Dans son *Mémoire à la Propagande* (1846), il déclarait qu'il ne peut y avoir de stabilité dans l'apostolat, par conséquent pas d'avenir possible pour la religion, si ces peuples n'ont pas atteint un certain niveau d'élévation, une certaine civilisation, « celle qui a pour fondement, outre la religion, la science et le travail ». « Intéressez-vous aux pauvres peuples, demandera-t-il à ses missionnaires, et apprenez-leur à être heureux, non seulement par la foi et la piété, mais encore par le bien de leur civilisation à laquelle vous travaillerez » (17).

Le missionnaire ne peut assister indifférent à l'effort d'humanisation et de promotion entrepris en faveur des pays en voie de développement; à lui-même, il appartient d'apporter son sens de Dieu et son espérance pour empêcher l'évolution de s'altérer dans un matérialisme athée. Il est bon d'ajouter que souvent, bien souvent, le contact des hommes procure au missionnaire un réel enrichissement humain et spirituel, et l'aide à mieux comprendre certaines pages de l'Evangile.

Quiconque se réclame de la charité du Christ doit s'efforcer d'introduire la loi d'amour dans le domaine qui lui est propre; son dévouement aux hommes doit être imprégné de charité pour Dieu. « C'est lui (le missionnaire) qui, par son autorité surnaturelle d'envoyé de Dieu, par sa charité et son zèle sacerdotal, est seul capable de produire un effet complet. C'est donc sur lui que toute l'œuvre repose » (18). Le missionnaire ne se contentera pas

d'enseigner l'Evangile et d'administrer les sacrements : il s'ingéniera à procurer aux indigènes, directement et par lui-même, tous les avantages, tous les relèvements que comporte le mot *charité,* compris dans sa pleine acception.

A ses jeunes confrères qui se dévouaient en Afrique à une époque où tout était encore à imaginer sur le plan de l'apostolat, le Père Libermann donnait les consignes d'ordre pratique les plus précises : vivre très près des populations, les respecter, les aimer, les comprendre, les accepter telles qu'elles sont, sans tricher et sans vouloir leur imposer notre mentalité occidentale, sauver de leurs coutumes tout ce qui peut être sauvé, apprendre leurs langues, les visiter régulièrement.

Commentant le texte de saint Paul qui prescrit de « se faire tout à tous pour les gagner tous à Jésus-Christ », il demandait aux missionnaires de se mettre « à la disposition de tous », de se conformer « aux caractères, aux goûts, aux désirs, aux vues de tous, afin que, par ce moyen, ils puissent faire pénétrer dans les cœurs l'amour des vérités du saint Evangile et le désir fervent et efficace de les pratiquer » (19).

Il faudrait pouvoir graver sur le marbre, en lettres d'or, ses paroles universellement connues : « Ne jugez pas d'après ce que vous avez vu en Europe (...) Dépouillez-vous de l'Europe... Faites-vous nègres avec les Nègres, non en leur imposant votre manière de voir, mais en leur laissant ce qui leur est propre. Faites-vous à eux comme des serviteurs doivent se faire à leurs maîtres... pour les perfectionner, les sanctifier, les relever de leur bassesse et en faire peu à peu un peuple de Dieu » (20).

On vit les missionnaires — ne les voit-on pas toujours! — travailler de leurs mains, défricher, planter, construire; travailler pour vivre et soutenir leurs œuvres, mais aussi pour aider ces peuples dans leur effort de développement à prendre de plus en plus conscience de la valeur du travail manuel. Alors que nul n'y avait encore pensé, Libermann poussait ses confrères à former des artisans, des instituteurs, des catéchistes. Dans les premiers projets qu'il soumettait au Saint-Siège, avant même de fonder sa congré-

gation, il s'était soucié de la création d'un clergé indigène. Il déclarera dans la suite qu'il est « absolument impossible de pourvoir au salut de ces pays (d'Afrique) sans un clergé indigène » (21).

A ses yeux, rien n'était trop beau pour les pauvres Noirs d'Afrique. Rien ne devait être épargné pour les élever, pour réparer aussi les injustices des Blancs à leur égard. Le fondateur encourageait toutes les initiatives de ses fils, s'intéressant à leurs projets, aiguillonnant leur zèle. Quelles pages magnifiques restent à écrire sur tout ce que le Père Libermann a réalisé pour le *développement* des populations africaines!

Aujourd'hui, la présence du missionnaire au milieu du monde se pose généralement d'une manière différente d'autrefois, mais l'homme de Dieu, en vertu même du précepte de charité, a toujours le devoir de se tenir à l'écoute de ceux qu'il veut évangéliser, de travailler à leur promotion humaine, d'aider les pauvres à prendre conscience de leurs responsabilités, de partager leur soif de justice, leurs aspirations, leurs souffrances.

Le primat de la Charité

Cependant l'évangélisation, insiste le Père, ne se réduit pas à une simple expérience humaine, à la poursuite de projets humains, si louables soient-ils. L'intervention du missionnaire dans le temporel doit toujours se faire en vue du Royaume de Dieu, dans le cadre de sa mission spirituelle, avec des moyens adaptés à sa mission spirituelle. Loin de le couper du monde, la charité l'y insère plus intimement, mais à sa vraie place, car l'amour des hommes, et surtout des pauvres, prend une signification profonde dans la mesure où il est intégré dans la charité théologale.

Le missionnaire n'oubliera pas qu'il est au milieu des hommes *le signe de Dieu,* qu'il agit au nom de Dieu, qu'il doit porter témoignage par sa charité, par l'exemple de sa vie, c'est-à-dire par une sainteté rayonnante. « Si nous, les grosses branches plantées dans le cœur de l'arbre, nous n'avons que peu de vie et de verdure, comment les rejetons pourraient-ils avoir la vie? » (22).

Car, expliquait le Père, pour s'adapter à l'indigène, le comprendre, l'excuser, l'aimer, pour se dépenser avec désintéressement au service des pauvres, les qualités humaines ne suffisent pas : il faut un degré exceptionnel d'humilité, de don de soi, de courage, que seule peut produire la sainteté; il faut un zèle surnaturel qui s'enracine dans la vertu de charité. Les peuples évangélisés ont besoin du témoignage de charité de leurs missionnaires : « Rappelez-vous toujours que vous êtes les apôtres du divin amour... Faites connaître au monde qui vous êtes » (23).

L'exemple d'une vie sainte, Libermann le considère comme la plus efficace des prédications : « Pour amollir les cœurs et les disposer à recevoir la divine parole, les mots sortis de la bouche ne suffisent pas » (24); pour rendre les âmes dociles à la grâce, il faut être soi-même « rempli de l'Esprit de Notre-Seigneur » (25). « Il est peu important de dire de belles choses, mais il est important de les dire saintement » (26). Si le missionnaire mène « une vie vraiment sainte », les gens simples « reconnaîtront en lui, tôt ou tard, l'homme de Dieu. La vie sainte renferme un baume, elle impressionne les âmes les plus grossières, et puis la grâce divine et les bénédictions de Dieu y sont attachées » (27).

Il n'hésitait pas à déclarer : « Le peuple africain ne sera pas converti par les efforts des missionnaires habiles et capables, mais par la sainteté de ses Pères » (28).

« *La charité ne fait pas perdre la charité* » (*Libermann*)

Le Père Libermann assure qu'il est possible au missionnaire de se sanctifier dans son ministère ordinaire.

Lorsque l'activité apostolique dérive de la docilité envers l'Esprit Saint, elle devient un véritable exercice des vertus théologales de foi et de charité (29). Il serait même souhaitable que l'on puisse trouver « plus de ferveur intérieure, plus de recueillement et de désir de plaire à Dieu, en se livrant aux œuvres »; ce serait, ajoute le Père, « la preuve d'un zèle véritable et bon » (30). Il demande d'agir loyalement : « Marchez avec droiture et simplicité,

livrez-vous sans agitation, sans inquiétude et sans empressement, et Dieu sera avec vous (...) Le recueillement que vous perdrez par votre occupation auprès des hommes n'est qu'un recueillement d'imagination, de sensibilité, mais le véritable recueillement intérieur de la charité de Dieu, vous ne le perdrez pas : la charité ne fait pas perdre la charité. La charité que vous pratiquerez envers les hommes ne vous fait pas perdre la charité envers Dieu, au contraire, elle la perfectionne et l'augmente, quoique vous en perdiez de vue le sensible et l'imaginaire [1] » (31).

Il est impossible pour un missionnaire de prétendre se sanctifier « sans travailler de toutes ses forces au salut des âmes qui lui sont confiées (...) Souvent des prêtres ne pensent qu'à leur propre sanctification et les âmes sont un peu négligées. Ils ont plus de zèle pour la vertu de recueillement et les autres vertus qui tendent à leur propre sanctification qu'ils n'en ont pour le salut des âmes. C'est une grande faute. Une fois qu'on est prêtre, on ne s'appartient plus : on appartient aux âmes » (32).

Afin d'écarter les conflits dans la vie missionnaire, entre la vie de prière et la vie d'action, Libermann demande que soit respectée la hiérarchie des valeurs. Primauté de la sanctification personnelle sur les œuvres extérieures : il n'est guère possible, enseigne-t-il, de sanctifier les âmes en se négligeant soi-même; c'est en soi-même que la gloire de Dieu doit être tout d'abord recherchée. « Si les missionnaires sont saints, ils sauveront bien plus d'âmes et avec beaucoup moins de mouvement » (33).

C'est dans un climat de charité que l'activité apostolique doit se développer. Alors, aucune limitation n'est imposée au zèle.

Comme un instrument dans la main de Dieu

Le Père Libermann compare l'apôtre qui vit sous l'influence de l'Esprit Saint à « un instrument abandonné entre les mains de Dieu ». Il aime à faire le parallèle entre l'instrument, l'outil, tout

1. A rapprocher des textes du concile Vatican II : *Presbyt. ord.* ch. III, art. 12, 13, 14.

inerte dans la main du maître d'œuvre, et le missionnaire qui n'a d'autre raison d'être que de réaliser l'œuvre de Dieu, qui n'a pas à travailler pour son propre compte ou sa satisfaction personnelle, mais qui doit demeurer attentif aux désirs divins, sans ambition excessive de succès, sans abattement dans l'insuccès (34).

Avec saint Paul, il se complaît à souligner le contraste entre la pauvreté de l'instrument et la grandeur de l'œuvre à accomplir (35). « Qu'avons-nous à faire sur cette terre, écrivait-il à ses confrères de Bourbon qu'il sentait découragés (36), sinon de nous remettre corps et âme entre les mains de Dieu, pour qu'il dispose de nous selon son bon plaisir (...) Si nous voulons être des instruments fidèles entre ses mains, ne nous inquiétons jamais de nous-mêmes, allons avec simplicité devant nous... Mettons, dans le présent, au moment où nous vivons, notre âme entre les mains de Dieu, avec paix, humilité et suavité. Ce n'est pas notre œuvre que nous faisons, c'est la sienne. Ce n'est pas notre intérêt que nous cherchons, c'est le sien, dans les âmes que nous voulons lui sauver. » « Qui êtes-vous donc pour vous occuper toujours de vos affaires? Sachez bien que ce ne sont pas vos affaires, mais celles de Dieu » (37). « Que l'œuvre dont vous vous occupez soit la sienne et non la vôtre, pour que les âmes que vous servez soient sanctifiées pour lui et non pour votre propre satisfaction et votre bon plaisir » (38). « Le fond de l'esprit apostolique, disait-il encore, c'est d'être indifférent à tout ce qui regarde sa personne et de n'avoir en vue que la gloire de Dieu et le salut des âmes » (39). « Soyons de mâles et vigoureux soldats à son service, nous oubliant nous-mêmes et ne respirant que sa gloire et le salut des âmes » (40).

Au Père Laval, l'apôtre de l'Ile Maurice, dont il a appris les succès considérables auprès des pauvres, il trace ce programme de vie missionnaire : « Usons-nous entre les mains de Celui qui nous emploie, comme un instrument s'use entre les mains de l'ouvrier » (41).

*
* *

Le missionnaire est un instrument abandonné à Dieu. Toutefois, il n'est pas indifférent que cet instrument dont Dieu daigne se servir pour sanctifier les âmes soit un instrument quelconque ou bien qu'il ait une valeur personnelle. Doué d'intelligence, jouissant de liberté, c'est *de son plein gré* qu'il doit se comporter comme un instrument très souple... Souple dans la main de Dieu, disait Bernanos, « comme la peau de daim entre les mains du tanneur ».

Le titre de collaborateur divin, affirme Libermann, exige un solide équilibre, une docilité intelligente et toujours en éveil : « il faut de l'âme pour être missionnaire » (42). Il s'oppose avec fermeté à cette manière de représenter le missionnaire comme un homme extraordinaire qui vivrait en marge du bon sens et se persuaderait faire injure à la Providence en employant dans les œuvres de Dieu les mesures inspirées par la sagesse humaine. Au cours de sa carrière de supérieur, il insistera fréquemment sur la nécessité d'employer tous les moyens, et même tous les moyens humains légitimes, pour mener à bien l'entreprise des missions, aller toujours de l'avant, vaincre les obstacles ou les contourner. A condition d'agir toujours dans le sens voulu par la Providence.

La maxime de saint Jean Eudes précise bien la position du Père Libermann : « Prendre autant de soin et travailler autant comme si nous n'attendions rien de la part de Dieu, et néanmoins nous appuyer non plus sur notre soin et travail que si nous ne faisions rien du tout » (*Royaume de Dieu,* 2e partie, XXX). En même temps qu'il demande à ses confrères de considérer l'apostolat comme une œuvre divine qui doit être vécue sous l'emprise de l'Esprit Saint, le Père Libermann leur recommande de prendre toutes les dispositions nécessaires pour parvenir au succès (43).

*
* *

Le *succès* cependant ne dépend pas entièrement de nous : « Dieu est assez puissant pour donner le succès; mais s'il juge à propos d'arrêter nos efforts, cela ne regarde que lui seul » (44).

Ici, tout spécialement, le Père fait appel à *l'esprit d'abandon* :

« C'est à nous à planter, à arroser, et c'est à lui à faire produire et à ramasser les fruits; puisque les fruits lui appartiennent, puisque le champ est à lui et que les ouvriers sont sa propriété, il est le maître de nous employer comme il veut... de nous faire produire ou de nous laisser stériles, ... de nous faire travailler ou de nous laisser sans rien faire. Restons là devant lui, prêts à être entre ses mains tel instrument qu'il voudra, comme aussi prêts à rester dans notre inutilité et notre incapacité, s'il le juge à propos » (45).

L'indifférence raisonnée en présence du succès ou de l'échec est le test infaillible d'une charité surnaturelle désintéressée (46). L'offrande loyale à Dieu de son travail, sans recherche de bénéfice personnel, est synonyme de renoncement, de détachement, d'authentique pauvreté spirituelle (47).

Apaisement, patience, douceur évangélique dans la vie missionnaire

Il n'est pas toujours facile de tracer une ligne de démarcation entre la douceur évangélique et le zèle pour la gloire de Dieu, entre la pitié pour le pécheur et l'exécration du péché. A les prendre isolément, certaines attitudes du Seigneur dans l'Evangile sembleraient nous inciter aux réactions véhémentes. Nous voyons en effet Jésus chasser sans ménagement les vendeurs du Temple, réagir avec sévérité contre l'endurcissement du peuple juif, jeter à la face des pharisiens des malédictions terribles. Peut-être avons-nous tendance à nous attarder avec une certaine complaisance sur des textes qui fournissent une excuse opportune à notre dureté naturelle, oubliant trop facilement qu'il est d'autres passages de l'Evangile où il est écrit : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur... Bienheureux les doux, car ils possèderont la terre... Je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups. »

Le Père Libermann, qui possédait un sens remarquable du divin, n'éprouvait aucune difficulté à concilier la douceur évangélique et le zèle le plus ardent au service de Dieu. Tout au contraire, il fait de la douceur l'une des conditions fondamentales du zèle

apostolique. Il rappelle qu'elle ne se confond nullement avec la faiblesse, mais qu'elle est la vertu des forts, exigeant une maîtrise de soi peu commune. « Force et suavité, voilà l'action divine, voilà aussi le résumé de toute l'action apostolique » (48).

La correspondance qu'il recevait des chrétientés d'Afrique alors à leurs débuts l'entretenait des différends souvent exaspérés au milieu desquels se débattaient ses confrères encore sans expérience. Excès de jeunesse (les vieillards de chez nous, disait le Père Schwindenhammer, n'ont pas quarante ans!), opposition des caractères dans la vie de communauté, durcissement des supérieurs et manque de souplesse des subordonnés, divergences de vues dans la conduite des œuvres, sévérité parfois excessive à l'égard des Noirs, conflits toujours renaissants avec l'administration coloniale, sans arrêt les sujets de contestation se multipliaient. Les consignes de douceur que recevaient ces jeunes apôtres, lancés dans la grande aventure des premières missions et condamnés à un héroïsme continu, auraient pu leur paraître étranges, mesquines; certains pensaient peut-être que leur Père Fondateur se répétait beaucoup et manquait d'imagination! Pourtant Libermann ne se lassait pas de renouveler ses recommandations de douceur et d'apaisement, les jugeant indispensables pour la conduite de la vie spirituelle aussi bien que pour l'apostolat (49).

Parmi les nombreuses lettres à ses missionnaires que nous possédons, il n'en est sans doute pas une seule où ne se retrouvent ces appels à la douceur. « Vous êtes tous des hommes terribles, leur disait-il. Si vous suivez votre fougue, vous pouvez être sûrs que vous ferez un grand tort à la mission » (50). Cherchant à apaiser un de ses jeunes confrères, il lui écrivait : « Vous allez annoncer l'Evangile aux infidèles, l'Evangile de la paix et de l'amour, et vous allez le cœur ulcéré! Pensez-vous que les apôtres étaient ainsi disposés, lorsqu'ils se dispersèrent, après avoir reçu le Saint Esprit? » (51).

« Soyez en tout modérés, doux, prévenants », recommandait-il. A l'un de ses missionnaires, le Père Collin, qui voulait recueillir ses dernières consignes avant son départ pour l'Ile Bourbon, il

n'avait fait que cette unique recommandation : « Travaillez à acquérir la douceur ».

Douceur, bonté, support mutuel dans la vie de communauté : le succès de l'apostolat en dépend, assurait-il (52). « Soyez entre vous parfaitement unis comme des enfants de Dieu, comme de véritables serviteurs de Jésus. C'est dans cette union... que se manifestera la présence de l'Esprit de Dieu dans vos âmes; c'est par elle que vous produirez des merveilles de grâces dans les âmes qui vous sont confiées » (53). Les fidèles attendent ce témoignage de charité fraternelle. Il écrivait au vicaire apostolique de Guinée : « Vous apprendrez, dans l'esprit d'oraison et la prière, à unir la douceur, la patience et la modération apostolique avec l'énergie de la nature et la puissance de l'Esprit de Dieu » (54).

Par son exemple, le missionnaire doit porter témoignage de la bonté du Seigneur : « Vous devez annoncer la paix, vous êtes donc des anges de paix » (55). Douceur et bienveillance à l'égard des populations évangélisées : « Montrez-vous patients et doux... sans que votre douceur soit synonyme de mollesse ou de faiblesse (...) Il faut toujours que le Noir voie que nous l'aimons » (56).

Plein de respect pour les principes de la loi morale, il voulait qu'on en rendît aisée l'application : s'il vous arrive de vous tromper, « il vaut mieux que ce soit par excès de bonté que par sévérité... On perd beaucoup d'âmes par la sévérité, on en sauve beaucoup par la douceur. En règle générale, penchez pour l'indulgence envers les âmes faibles. Ne soyez pas raides. Vous imiterez en cela la conduite de notre divin Maître et vous ferez du bien aux âmes » (57).

*
* *

A l'un de ses jeunes confrères, au caractère particulièrement bouillant, qui se préparait à partir pour la mission du Sénégal, il rappelait les grandes normes d'apaisement et de douceur à observer dans la vie active pour conserver l'équilibre interne : « Soyez

tranquille et calme, humble et doux, ayez toujours une grande égalité d'âme dans toutes les circonstances où vous vous trouverez, soyez le même dans la prospérité et dans l'adversité, toujours humble, paisible et soumis à toutes les divines volontés, rapportant tout à Dieu et attendant tout de sa divine miséricorde... Quand vous devrez entreprendre quelque chose d'important, commencez par vous dépouiller de toute prévention favorable ou défavorable. Ne vous laissez pas entraîner à la vivacité, ne précipitez rien, pesez bien ce que vous devez faire dans l'esprit de foi, tout en faisant usage de votre raison. Mettez votre confiance en Dieu, mais ne procédez pas par présomption et par entraînement... Soyez modéré dans l'examen d'une entreprise; ne soyez cependant pas lent et traînant... La chose bien examinée, prenez hardiment votre parti, mettez-la ensuite à exécution avec grande confiance en Dieu. Lorsque vous n'êtes pas pressé pour une détermination, prenez au long votre temps avant de rien décider... Laissez mûrir les choses, ne cherchez pas à récolter le fruit avant qu'il soit mûr. Un vrai missionnaire sait aussi bien se tenir au repos lorsque la Providence l'y oblige, qu'il sait se livrer au travail dans le moment où la moisson est abondante. Sachez en toutes choses, en tout temps et en toutes circonstances, suivre la marche de la divine Providence... Ne vous livrez pas imprudemment à un zèle trop ardent, qui tend à détruire la santé. A quoi vous servira-t-il de gagner à Dieu quelques âmes, au salut desquelles vous perdrez la santé, si par là vous vous rendez inutile à un plus grand nombre? Sacrifier sa vie pour le salut d'une seule âme est sans doute une chose excellente, mais conserver sa vie pour le salut de cent autres est encore mieux » (58).

Dans la pensée du Père Libermann, l'habitude de paix a toujours pour résultat d'équilibrer les énergies naturelles et d'écarter les outrances dans l'action, toujours possibles.

Le « moment de Dieu »

Dans la vie spirituelle comme dans le ministère apostolique, il faut « savoir attendre paisiblement le moment de Dieu ». Expres-

sion familière au Père Libermann, qui signifie : attendre l'impression de la grâce, procurer son développement et ne pas dépasser son impulsion. Dieu sait attendre, sachons nous aussi attendre le moment de Dieu. Dieu ne partage pas nos impatiences, ni nos vivacités, ni nos ambitions; c'est en vivant dans le temps de Dieu qu'on trouve la paix. Parlant du recrutement des sujets pour sa congrégation naissante, il assurait n'avoir entrepris aucune démarche pour attirer du monde... « C'est une règle que je me suis toujours prescrite dans la conduite des affaires, d'attendre en tout les moments de la Providence » (59).

Ce moment de Dieu, qui tarde parfois à venir, qui se présente d'autres fois d'une manière bien différente de celle qu'on avait imaginée, est toujours attendu avec confiance par l'âme abandonnée. « Ne cherchez pas à anticiper (le moment de Dieu). Au premier instant du lever du soleil, il ne peut faire ni aussi clair ni aussi chaud qu'en plein midi ». L'impatience de notre méchante nature veut hâter, créer même, s'il était possible, le moment de Dieu ». « Attendez avec paix, douceur et patience que son moment soit arrivé ». « Soyez fidèle et ce moment viendra » (60).

Il indiquait comme une règle pratique de conduite cette manière d'envisager le zèle apostolique : « Toutes les fois qu'il vous vient une pensée vive pour la gloire de Dieu, ne l'examinez que plusieurs jours après, et seulement lorsque vous n'y tenez plus du tout. Pour bien connaître la divine volonté et pour examiner sagement si une chose est inspirée par le divin Esprit, il faut qu'on soit dans une parfaite indifférence » (61).

Les œuvres de Dieu, assurait-il, et surtout l'œuvre de la conversion des infidèles, progressent avec lenteur et mesure. Rien ne sert d'aller trop vite. Si l'on précède la Providence, on va nécessairement au-devant de l'échec. « Mettez de côté tout empressement, toute agitation, toute préoccupation et toute inquiétude. Ne vous pressez en rien, attendez les mouvements de Dieu, et s'ils tardent à venir, tenez-vous en paix devant lui. » « Sachez en toute chose suivre la marche divine de la Providence, la suivre plutôt que la précéder » (62).

Dans la pensée du Père Libermann, le missionnaire abandonné aux directives de l'Esprit Saint doit s'attacher uniquement à suivre l'ordre divin. Son imagination peut l'égarer, il s'en méfie. Aucune prévention favorable ou défavorable ne l'entraîne; l'intention divine demeure l'unique mobile de ses actes. Aussi demeure-t-il calme et indifférent en face des événements, libre devant le jugement des hommes. Ne poursuivant aucun intérêt personnel, il sait se plier, s'adapter aux circonstances imprévues qui sont encore, pour lui, l'indice de l'intention divine. Une fois le plan général arrêté, il n'attend pas pour agir d'avoir fait disparaître tous les obstacles. Il sait qu'une des lois de l'abandon demande de « toujours laisser quelque chose à la Providence quand on a pris les mesures normales pour le succès » (63).

*
* *

Le plus précieux avantage que retire le missionnaire de l'abandon à Dieu, c'est *la patience* au milieu de l'activité apostolique (64).

La patience découle du renoncement personnel et de la confiance en Dieu. Elle est faite d'équilibre et de douceur. « Elle renferme en elle-même une œuvre parfaite, assure le Père Libermann; la perfection entière s'y trouve » (65). Il déclarait aux missionnaires de Dakar et du Gabon : « Si vous saviez, mes chers confrères, quelle est la valeur de la patience parmi les vertus apostoliques, vous vous emploieriez de toutes les puissances de votre âme à l'obtenir » (66). « Si vous avez la patience, vous êtes sûrs d'acquérir cette prudence, cette sagesse de Dieu dans votre conduite » (67).

« Je répétais bien souvent au noviciat, écrivait-il en 1850, que les missionnaires des Noirs doivent considérer la patience comme une de leurs vertus principales, je vois maintenant plus que jamais que j'ai dit vrai » (68).

Il recommandait encore d'observer dans l'action une juste mesure, aussi éloignée de la lenteur que de la précipitation, de ne pas rechercher dans son ministère une perfection idéale, mais de s'accommoder aux personnes, aux choses et aux circonstances (69).

Devant les difficultés...

Une seule question se posait pour Libermann : l'œuvre à réaliser est-elle voulue de Dieu? Dans l'affirmative, il s'agit de s'abandonner totalement à l'impulsion divine et de tout mettre en œuvre pour la faire aboutir : « Poursuivons toujours comme si nous étions métaphysiquement certains que le Bon Dieu la fera réussir, et soyons toujours disposés en paix à la voir manquer » (70).

« Je suis étonné, écrivait-il au Père Le Vavasseur, qu'on soit toujours à opposer ce mot de *difficultés.* Mais quelle œuvre de Dieu se fait et s'est jamais faite sans difficultés? » (71).

A ce même Père qu'il sent au bord du découragement, il se laisse aller à des confidences intimes dans une longue lettre émouvante, écrite d'un seul jet; l'écriture en est presque illisible. Il lui détaille quelques-unes des difficultés qu'il doit endurer pour rester fidèle à l'ordre divin : « Si moi... je me décourageais aussi, je voudrais bien savoir comment nous nous en sortirions devant le Souverain Juge. Cependant, contre une raison que vous avez, j'en aurais cent à fournir, moi qui suis ici sous le poids de la supériorité, qui ai toute la sollicitude et toute la responsabilité de l'œuvre; moi qui reçois sans cesse les secousses les plus violentes de toutes les afflictions et de toutes les épreuves que la divine Providence daigne envoyer à cette œuvre, toutes les inquiétudes que me causent et les missions entreprises et les missions à entreprendre ou à fonder, toutes les sollicitudes que me donnent et le noviciat, et les études, et les différentes maisons de missionnaires, et l'ordre à établir, et les règles à perfectionner, et le fondement à poser sur des bases solides, moi tout seul ici, avec un seul confrère capable de m'aider efficacement... » (72).

Lorsqu'il s'était agi de fonder son Œuvre, les difficultés avaient surgi de toute part, les critiques défaitistes ne lui avaient pas manqué; personne, ou presque personne, pour l'encourager. « Je comprenais mieux que tout autre les difficultés que je devais éprouver... mais je ne sais quelle impulsion intérieure, forte et constante, me faisait aller malgré mes inquiétudes. La crainte de manquer à

Dieu et de laisser tomber une œuvre qui devrait sauver tant d'âmes était si forte que tout ce qu'on disait de plus solide pour me détourner n'était pas capable de la contrebalancer » (73). « Ce serait sortir de l'ordre ordinaire de la divine Providence, ce serait faire une œuvre humaine que de ne vouloir entreprendre (l'œuvre des missions) qu'avec une garantie absolue de succès et l'assurance que toutes les difficultés seront aplanies. Il me semble que ce sont là les vues générales qu'ont suivies les saints dans tous les temps » (74).

Quand il s'adressait à des jeunes gens qui voulaient consacrer leur vie aux missions, il ne leur cachait aucune des épreuves qui les attendaient; on a même parfois l'impression qu'il les amplifiait plutôt, afin d'écarter les pusillanimes et les médiocres :

— « Notre mission est peut-être une des plus difficiles » (75).

— « J'aime à rencontrer dans nos jeunes gens un caractère fort, énergique, capable de tout entreprendre et ne se laissant point abattre par les difficultés » (76).

— « Je voudrais quelque chose de solide, de fervent et d'apostolique... Il ne faut pas d'âmes faibles dans cette congrégation tout apostolique » (77).

— « Dites s'il vous plaît à M. Le Vavasseur, écrit-il à M. Tisserant, qu'il n'engage pas des gens lâches et faibles; il faut des hommes dévoués à la gloire de Dieu, des hommes décidés à quitter tout pour lui » (78).

— « Voyez si vous pouvez être un instrument entre les mains de Dieu, de manière à ne jamais faire votre volonté, à ne jamais suivre vos idées, vos goûts et vos vues propres » (79).

Il écrivait en 1840 : « Les difficultés dont vous me parlez sont grandes... mais je ne comprends pas comment un homme qui a un petit grain de foi peut présenter de pareilles objections. Si on ne devait entreprendre dans l'Eglise que des choses faciles, que serait devenue l'Eglise? Saint Pierre et saint Jean auraient continué leur pêche sur le lac de Tibériade, et saint Paul n'aurait pas quitté Jérusalem (...) Quand on ne compte que sur notre adorable Maître, quelle difficulté peut-on craindre? On ne s'arrête que lors-

qu'on est au pied du mur, on attend alors avec patience et confiance qu'une issue s'ouvre, puis on continue sa marche comme si rien n'avait été. Voilà comment ont fait saint Paul et les autres apôtres » (80).

Il recommandait à ses confrères de Dakar de prendre bien soin de conserver leur calme au milieu des épreuves : « Ce n'est pas dans le temps de paix qu'on peut reconnaître la valeur du soldat de Jésus-Christ. Etre dans la paix parce que rien ne vous dérange, ce n'est pas une preuve de grande vigueur » (81).

Les difficultés, inévitablement rencontrées, ne sauraient abattre le véritable apôtre : « Disciples de Jésus-Christ, ne cherchez pas à être traités mieux que votre Maître. Ne vous effrayez jamais des difficultés. Ce n'est pas vous qui ferez l'œuvre, c'est Celui qui vous envoie. Vous ne venez pas en votre nom; vous n'êtes pas seuls : il est toujours avec vous, si vous êtes fidèles. Ne soyez donc pas pusillanimes ni faibles dans la foi. Un apôtre de Jésus-Christ ne peut jamais être abattu par les obstacles; supportez-les avec paix, avec patience. Soyez toujours persévérants dans vos projets solidement utiles à la gloire de Dieu et au salut des âmes. Cédez pour un temps aux difficultés que vous ne pouvez surmonter. Attendez le moment de Dieu avec confiance » (82).

VIII

LA VIERGE MARIE, MODÈLE DE FIDÉLITÉ A L'ESPRIT SAINT

Nous devons considérer Marie comme « un modèle parfait de fidélité à toutes les inspirations du Saint-Esprit », recommande Libermann à ses confrères. C'est aussi le conseil donné par la Règle (1).

En 1848, la fusion de la Société du Saint-Cœur de Marie avec celle du Saint-Esprit — nous l'avons mentionné plus haut — avait provoqué un certain émoi chez les disciples du Père Libermann. Plusieurs reprochaient à leur fondateur d'avoir sacrifié le vocable premier « Saint-Cœur de Marie ». Le Père répondit à l'un d'eux : « *La plénitude du Saint-Esprit dans le Cœur de Marie* formait l'essence de notre dévotion envers le Saint-Cœur de Marie (...) Ce qui était sous-entendu, ce que nous supposions auparavant, nous l'exprimons maintenant » (2).



La prière de Bérulle « *O Jesu vivens in Maria* » fournit au Père Libermann l'occasion d'un remarquable développement sur la présence intime de l'Esprit Saint en Marie, dans le mystère de l'Incarnation. « Tous les dons, toutes les grâces dont cette union

a été précédée, ou accompagnée et suivie, seront à jamais l'ornement de son âme très sainte pendant l'éternité, ainsi que toutes les perfections qui lui furent communiquées par les trois Personnes divines dans leurs rapports respectifs avec elle (...) Marie reçut, en cet heureux moment (de l'Incarnation), le principe et le germe de toutes les grâces qui se développaient en elle à mesure que venait le temps, et cela avec le degré de perfection qui lui était particulier » (3).

« Notre âme doit être remplie de la plus grande joie à la pensée de l'immensité de la miséricorde de Dieu sur la très sainte Vierge » (4).

La dévotion à Marie, source de paix

Comme Libermann avait perdu sa mère à l'âge de onze ans, on a pu en déduire qu'il reportait sur la Vierge Marie une sensibilité filiale qui n'avait pu jusqu'alors s'exprimer. Il s'attacha à elle, comme un enfant, dès le début de sa vie chrétienne : « Quand l'eau du baptême coula sur ma tête de Juif, à l'instant, j'ai aimé Marie que je détestais auparavant » (5). Il lui témoigna toujours la même tendresse, et c'est sous son regard maternel qu'il vivra son expérience spirituelle.

La comparaison de l'enfant devant sa mère se présentait sans effort à sa pensée. Se comporter avec Marie comme un enfant avec sa mère, l'aimer « d'une tendresse enfantine », telle est la consigne qu'il proposait à ses correspondants (6). Et particulièrement à ses confrères : « S'ils ne se donnent pas à Marie, ils seront des isolés », assurait-il (7).

***

Il est important de souligner que sa dévotion mariale fut pour Libermann, en toute circonstance, un important facteur de paix.

Lorsqu'il entreprend, en 1841, le pèlerinage de Lorette pour être éclairé sur son avenir, on le sent totalement indifférent sur

l'issue de sa démarche. Si la guérison ne lui est pas accordée, au moins partiellement, il confiera tout simplement à d'autres le soin de sa fondation missionnaire.

Dans une lettre à son grand ami, M. Desgenettes, curé de Notre-Dame-des-Victoires à Paris (9 février 1844), il notait minutieusement les faveurs dont l'Œuvre des Noirs était redevable à l'intercession de Marie : « Les difficultés surpassaient de beaucoup notre faiblesse... Je n'avais aucun motif pour fonder (ma sécurité)... Il ne me restait que ma seule confiance en Marie pour me soutenir » (8).

A Rome, il s'inquiétait du choix du titulaire pour sa future société. C'est seulement après s'être arrêté au nom du Saint-Cœur de Marie — qui s'était imposé à son esprit, comme malgré lui — qu'il retrouve la paix et se sent en état de rédiger sa Règle : « Je vis si clair que, d'un seul coup d'œil, j'avais la vue de l'ensemble dans toute son étendue et dans tout le développement de son détail » (9).

Rappelons que c'est dans le sanctuaire de Notre-Dame-des-Victoires que la congrégation du Saint-Cœur de Marie prit son départ, le 25 septembre 1841, et que lui fut confiée, l'année suivante, sa première mission : les Deux-Guinées.

Le Saint Cœur de Marie

La tendresse filiale de M. Libermann à l'égard de la Sainte Vierge l'introduisait tout naturellement dans la dévotion au Cœur de Marie, dévotion chère à l'Ecole française et universellement répandue au siècle dernier. Rappelons qu'une « Association du Saint-Cœur de Marie » avait été établie, en 1828, au séminaire du Saint-Esprit.

Libermann avait puisé sa dévotion au Cœur de Marie dans la doctrine de M. Olier, à Saint-Sulpice, et, plus encore, dans les écrits du Père Eudes dont il s'était pénétré durant son séjour à Rennes. Ses contacts avec l'archiconfrérie de Notre-Dame-des-

Victoires l'attachèrent encore davantage à cette forme de spiritualité.

*
* *

La dévotion au Cœur Immaculé de Marie est un contact de personne à personne, de cœur à cœur, avec la Mère de Dieu qui est aussi la Mère des hommes. Le culte du Cœur de Marie honore sa charité, sa vie intérieure, sa fidélité au Saint-Esprit et son amour pour le genre humain[1].

Le Cœur de Marie est très proche de Dieu et très proche des hommes. « Il a sondé les profondeurs de la suréminente science de la charité de Jésus et en a senti les effets merveilleux », écrit Libermann (10). Il étend, d'autre part, sa maternelle sollicitude sur tous les hommes et, plus spécialement, sur ceux qui lui sont consacrés et qui poursuivent la mission du Christ parmi les pauvres.

Il est intéressant de noter que le Père Libermann prônait une dévotion au Cœur *apostolique* de Marie. Il y a là une dimension de sa dévotion au Cœur Immaculé qui la différencie certainement de celles qu'il avait pu trouver ailleurs. « Cœur de Marie éminemment apostolique, modèle parfait du zèle apostolique, source abondante et toujours ouverte où nous devons le puiser... » Ces expressions du Père Libermann, écrit le Père Lécuyer, « peuvent paraître surprenantes et ne sont pas sans quelque hardiesse (...) Pour bien les comprendre, il faudrait les situer dans toute l'expérience mariale de M. Libermann[2]... et signaler combien la dévo-

---

1. A ceux qui ont des difficultés à accepter, de nos jours, la dévotion au Cœur de Marie, le Père Lécuyer recommande de ne pas « rejeter trop vite une expérience spirituelle qui a été pour beaucoup... source de lumière et de joie ». Il y aurait sans doute à « approfondir, peut-être en des formes et des formules nouvelles, tout ce qu'il y a d'authentique dans la dévotion traditionnelle au Saint-Cœur de Marie ». Le Père Lécuyer fait remarquer que « récemment les jésuites ont renouvelé solennellement à Rome leur consécration au Sacré-Cœur, qui occupe une place centrale dans leur spiritualité ». (*Bulletin général de la Congrégation du Saint-Esprit,* n° 764, p. 95.)

2. Expérience mariale remarquablement décrite par P. Blanchard, *le Vénérable Libermann,* D.D.B., Paris, 1960, t I, p. 527-562.

tion du fondateur à la Vierge, et spécialement à son Cœur Immaculé, était indissolublement liée dans sa pensée à une vie de donation totale à Dieu en union avec le sacrifice de la Croix[1] ».

Une salubre piété mariale

Convaincu de son rôle dans le développement de l'Eglise, Libermann confiait à Marie tous ses projets d'apostolat. Il faut dire qu'il ne s'écartait pas de la saine théologie lorsqu'il attribuait à la protection du Cœur Immaculé de Marie les grâces qui marquèrent la naissance et le développement de son œuvre missionnaire. Si le Christ, en effet, est notre unique médiateur auprès de Dieu (saint Paul), Marie demeure toujours notre intermédiaire auprès de son Fils divin, comme elle le fut aux noces de Cana.

La dévotion du Père Libermann à Marie était filiale et détendue, sans excès toutefois dans son expression. N'était-il pas méritoire, de sa part, d'avoir pu se dégager du lyrisme du Père Eudes et du sentimentalisme, outré parfois, de Grignon de Montfort, si communs à cette époque?

Jamais Libermann ne sépara la dévotion à Marie de la dévotion à son Fils. Il voulait que la Sainte Vierge fût honorée « comme un temple vivant dans lequel de grands hommages sont rendus à la divinité » (10); son rôle est toujours de nous conduire à Dieu (11).

Il ne méconnaissait pas l'utilité des pratiques extérieures de piété, mais les situait à leur vraie place. « Les vertus sans la dévotion, écrivait-il, c'est un corps sans âme... La dévotion sans vertu n'est qu'un fantôme » (12). « Pour les pratiques extérieures, n'y soyez pas attachés; faites-les en esprit intérieur, tenez votre intérieur dans le même état que pendant votre oraison, et faites ces choses dans cet esprit... Quelque saintes qu'elles soient (les pratiques extérieures), elles ne sont agréables à Dieu que par les dispositions intérieures dont elles sont accompagnées » (13).

---

1. *Bulletin général C.S.Sp.*, n° 762, p. 48.

En parlant du scapulaire : « Je ne vois pas, écrivait-il, la nécessité de chercher, par exemple, à gagner toutes les indulgences qui y sont attachées, ni de faire les exercices prescrits pour les associés (...) Le point essentiel et unique est... de s'unir à Notre-Seigneur de la manière la plus intime. On aurait tort de s'inquiéter du reste » (14).

Il tournait en ridicule « les saints à petites dévotions », dont toute la piété consiste en « de petites prières à la Sainte Vierge où ils disent de jolies choses », mais qui oublient le principal : l'union à Dieu (15).

*
* *

Pour conclure, reconnaissons que le Père Libermann n'a pas enrichi la théologie mariale de lumières extraordinaires; s'il s'est contenté d'aimer la Sainte Vierge simplement, de toute son âme, il l'a fait avec le jugement lucide qu'il apportait en toutes choses.

LA SPIRITUALITÉ LIBERMANNIENNE

Libermann n'est pas un théoricien qui disserterait sur des problèmes de spiritualité. Son enseignement, véritable jaillissement de vie divine, réflétait une expérience vécue et parfois, nous l'avons rappelé, douloureusement vécue.

Seule l'emprise de Dieu permet d'expliquer sa subite élévation mystique et donne la clé de l'efficacité de sa parole et de son action. « Nous sommes, déclarait-il, un tas de pauvres gens, réunis par la volonté du Maître qui, seul, est notre espérance. Nous pouvons former de grands projets parce que les espérances ne sont pas fondées sur nous, mais sur Celui qui est tout-puissant » (1). Ce fils de rabbin s'est montré un instrument si docile qu'il fut choisi pour écrire une des plus belles pages de l'histoire des missions.

*
* *

On est frappé de découvrir chez lui une connaissance aussi profonde de l'âme humaine et une intuition aussi pénétrante des besoins spirituels de ses correspondants. Il allait tout de suite au fait, dénouant avec une étonnante facilité les cas les plus complexes. On ne peut s'empêcher de parler de « charisme ».

Les lumières qu'il recevait étaient surtout destinées à la conduite des autres. « Je crois, avouait-il sans ostentation, qu'il a plu à Dieu de me donner une grâce particulière pour les vérités de salut et la direction de certaines âmes. C'est même là ce qui trompe le monde sur mon compte, et me fait prendre pour ce que je ne suis nullement et pour ce que je n'ai jamais été. C'est une grâce qui est purement pour les autres et dont je ne tire rien pour moi, comme les hommes qui expriment par le télégraphe les choses les plus importantes dont il ne leur reste rien » (2).

*
* *

A tous ceux qui faisaient appel à lui, il proposait le même programme : prendre connaissance de la présence intime de l'Esprit Saint et se laisser conduire par lui.

Cependant, parce qu'il se tenait très proche de ceux qui l'interrogeaient, il n'avait pas tardé à se rendre compte que l'action du Saint-Esprit était souvent contrariée par le manque de silence intérieur et extérieur, une activité excessive, une tendance à la raideur ou à la contention, et quelquefois par l'inquiétude d'une hypothétique perfection.

Aussi s'efforçait-il, avant toute chose, d'aider ceux qui sollicitaient ses conseils, à établir, en eux et autour d'eux, la même ambiance de douceur et de paix dans laquelle se déroulait sa vie.

Apaisement, modération, douceur! Ces consignes, Libermann les répète à satiété.

Car le véritable « spirituel » n'est pas l'homme inquiet et insatisfait, l'homme excessif, aux efforts violents, mais celui qui se domine en toute chose et supporte tout avec patience. Il ne s'accable pas de reproches, il accepte sa médiocrité. Il ne rêve pas d'une sainteté théorique, il s'accommode d'une perfection relative, celle à laquelle il est appelé, se contentant d'être fidèle, humblement et paisiblement. Sous l'influence de la grâce, sa vivacité naturelle et sa dureté arrivent à s'épanouir en une bienveillante compréhension de soi-même et des autres.

Dans la vie du religieux et du simple chrétien, certaines disciplines, subies dans un esprit d'étroit conformisme, pèsent parfois lourdement. La froide connaissance de soi n'apporte guère de stimulant. La prière, purement automatique, laisse l'âme insatisfaite et solitaire. Libermann invite ses disciples à dépasser les formes conventionnelles rigides et les régularités mécaniques; la rencontre de Dieu, enseigne-t-il, se réalise dans un climat de paix.

*
* *

Cependant, l'apaisement, la douceur, la modération, vertus si importantes pour l'équilibre psychique, ne constituent pas le but suprême de la vie spirituelle.

Se tenir paisiblement aux écoutes de l'Esprit Saint, vivre intensément dans la charité du Christ pour être plus près des pauvres, tel est l'essentiel de l'enseignement du Père Libermann, la véritable synthèse de sa spiritualité.

*
* *

Rien d'étriqué ni d'artificiel dans cette spiritualité; nulle trace non plus d'un sentimentalisme affecté. Sans doute comporte-t-elle un certain nombre de principes absolus, qui sont au demeurant ceux de l'Evangile et de saint Paul, mais que de nuances et de touches délicates dans l'application de ces principes! Si Libermann n'accepte aucun compromis, aucune limitation dans la fidélité à l'Esprit Saint, point capital pour lui de la vie spirituelle, on le sent toujours attentif à saisir la situation intime de ses correspondants et à faire siennes leurs difficultés et leurs préoccupations. En ce maître spirituel, l'élan surnaturel ne vient jamais altérer le bon sens pratique ni le discernement de ce qu'il est possible de faire dans telles et telles circonstances. On retrouve invariablement dans ses consignes cette robustesse intellectuelle et ce réalisme qui sont, au dire de Bergson, le privilège des mystiques.

*
* *

La première partie de notre étude, nous l'avons consacrée à le suivre pas à pas dans son itinéraire, sans taire aucun des obstacles qu'il eut à surmonter. Savoir qu'il n'atteignit à une parfaite sérénité qu'au prix de longs efforts le rend encore plus humain et plus proche de nous. Ne nous attardons pas aux quelques lettres difficiles de la période critique de Rennes; ces lettres — il faut le souligner avec insistance — ne traduisent pas sa pensée authentique. Attachons-nous à sa véritable doctrine, si pleine, si riche, si apaisante.

*
* *

Quelques-uns se disent rebutés par sa manière de s'exprimer. Ne soyons pas trop injustes dans nos critiques.

Il est vrai que son style est parfois difficile, émaillé d'expressions qui ne passent guère à notre époque, celui surtout des *Ecrits spirituels,* pâles transcriptions de conférences qui impressionnaient si fortement ceux qui les entendaient. Jamais Libermann n'a eu la prétention de se présenter comme un écrivain de métier qui polit minutieusement son texte : où aurait-il trouvé le temps de le faire? Il n'est rien moins qu'un dilettante de la plume, et ce serait perdre son temps que de chercher dans ses écrits des satisfactions d'ordre littéraire. Il répond simplement et directement à ceux qui le consultent. Avec la plus grande sincérité, il déclarait, comme l'avait fait saint Paul : « Je vous prie de pardonner mon langage barbare. Que voulez-vous, je ne sais rien et ne veux rien savoir sur la terre; mon seul désir est de connaître Jésus et son divin amour » (3).

Il faut bien admettre néanmoins que sa phrase est presque toujours correcte. Les mots lui viennent naturellement, sonnant juste et traduisant exactement sa pensée. Sans être de classe supérieure, son style ne manque pas de qualités réelles de précision, de vigueur, de clarté, qualités d'autant plus appréciables qu'il

s'exprimait dans une langue apprise à l'âge de vingt-deux ans; certaines de ses lettres pourraient être citées comme des modèles du genre. Ne pourrait-on pas lui appliquer ce que François de Sales disait de Thérèse d'Avila : « Sa très savante ignorance faisait paraître très ignorante la science de plusieurs gens de lettres ».

C'est uniquement pour découvrir l'âme d'un saint[1] et pour entendre la parole d'un saint qu'on étudie ses écrits.

*
* *

Le présent ouvrage n'a pas la prétention de donner une étude exhaustive de la doctrine libermannienne. Le but recherché ici est uniquement de présenter les thèmes majeurs de cette doctrine, de la manière la plus objective (plus de 900 références!) et dans un langage simple, n'éclaboussant pas les textes cités, accessible à tous ceux qui veulent connaître davantage ce Maître de la pensée chrétienne et s'inspirer de ses conseils pour leur vie spirituelle[2].

*
* *

L'aspect extérieur du monde est sans cesse bouleversé, la discipline de l'Eglise et les méthodes d'évangélisation subissent périodiquement des mutations profondes, la terminologie religieuse elle-même se modifie avec les différentes époques. On peut dire

---

1. Quand nous parlons de la *sainteté* du Père Libermann, il est évident que nous n'entendons donner aux termes employés et aux faits cités que l'interprétation actuellement autorisée par l'Eglise, sans anticiper aucunement ses décisions.

2. On trouvera dans l'excellent travail de P. Blanchard un développement complet de l'expérience et de la doctrine du Père Libermann (tome I), de sa personnalité et de son action (tome II). Le processus de sa conversion, sa formation religieuse et intellectuelle, et tous les aspects de sa doctrine y sont minutieusement étudiés. (Pierre BLANCHARD : *Le Vénérable Libermann,* Paris, Desclée de Brouwer, 1950.) — Cf. aussi, Louis LIAGRE, c.s.Sp., *Le Vénérable Libermann,* Paris, Alsatia, 1948.

cependant que les enseignements que porte la vie du Père Libermann ne se limitent ni à son siècle, ni à sa Société. Car, nonobstant les évolutions, les crises, les révolutions, *l'essentiel* pour le chrétien sera toujours son union directe à la personne du Christ et sa paisible fidélité à l'Esprit Saint.

... A notre époque de violence, n'est-il pas réconfortant d'interroger un homme qui vécut en charité et qui sut comprendre et mettre en pratique la douceur du Christ?

RÉFÉRENCES AUX ÉCRITS DU PÈRE LIBERMANN

LS : Lettres spirituelles	RP : Règle provisoire
ND : Notes et Documents	CR : Commentaire de la Règle
ES : Ecrits spirituels	IM : Instructions aux missionnaires
CSJ : Commentaire de l'Evangile de saint Jean	LM : Lettre aux missionnaires
	DS : Directoire spirituel

N.B. Les consignes spirituelles données par le Père Libermann ont, la plupart du temps, une portée générale et peuvent s'appliquer aux situations les plus diverses. Sans doute chacun de ses correspondants lui expose ses problèmes personnels. Mais, dans les conseils qu'il leur donne, on découvre une unité de vues, une constance de pensée qui s'expliquent par le principe fondamental qui régit tout son enseignement : *la fidélité à l'Esprit Saint.*

C'est pour cette raison que nous nous sommes abstenu de mentionner, au cours de l'ouvrage, la date de la correspondance et le nom du destinataire dans les cas où cela n'était pas nécessaire pour la compréhension du texte. Le lecteur pourra aisément compléter son information en se rapportant aux références qui suivent.

1 — L'ITINERAIRE SPIRITUEL DE FRANÇOIS LIBERMANN

I. *Fils de rabbin. Les dures étapes de sa conversion*

1. ND I, 62
2. ND I, 54, 55
3. ND I, 63
4. ND I, 63
5. ND I, 54
6. ND I, 64
7. CSJ 343
8. CSJ 46
9. LS III, 87
10. ND I, 76
11. ND I, 76
12. Cf. par exemple LS I, 217
13. CSJ 692
14. CSJ 691
15. ES 51
16. LS II, 282
17. LS IV, 326
18. CSJ 323

II. *Séminariste à Saint-Sulpice*

1. Cf. ND I, 66
2. ND I, 68
3. ND I, 303
4. ND I, 232
5. CSJ 292
6. ND I, 596
7. Cf. ND III, 202
8. ND I, 182; cf. aussi 311
9. Cf. LS I, 631; LS II, 327, 329; LS III, 363; ND I, 183
10. IM ch. III; ES 449

III. *A l'école de la souffrance*

1. ND I, 307
2. Cf. ND II, 51
3. ND II, 223
4. ND III, 218
5. ND VIII, 239
6. P. Leblanc, s.j., ND I, 119
7. ND I, 114
8. Cf. ND I, 307
9. ND I, 347
10. ND VII, 238

IV. *Rennes, la grande purification*

1. Cf. ND I, 217, 187
2. ND VIII, 202; cf. ND II, 162-164

3. CSJ 433
4. CSJ 177, 178
5. Cf. ND I, 379
6. ND I, 125, 175
7. LS II, 296
8. Cf. ND I, 349, 353, 526, 527
9. ND I, 490
10. ND I, 562
11. ND I, 674
12. ND II, 396
13. Cf. ND I, 502; LS II, 47, 305
14. ND II, 453
15. LS II, 266
16. Cf. ND I, 146; ND II, 124; ND VIII, 100; LS I, 27
17. Cf. LS I, 431, 432, 517; LS II, 26, 33, 53, 89, 92, 94, 96, 286 à 288, 433, etc.
18. Cf. LS I, 18, 99; LS II, 26, 33, 82, 94, 96, 107, 112, 119, 157, 253, 286, 306
19. LS I, 535; cf. aussi LS I, 465, 502, 505; LS II, 35, 47, 98, 293 à 295
20. CSJ 51, 324, 325, 331

V. *Rome, le plein épanouissement dans la charité*

1. La plupart des renseignements de ce chapitre sont extraits du « Mémoire » de M. Tisserant, contrôlé et annoté par le Père Libermann. Ce Mémoire est réparti à travers ND I
2. ND II, 67
3. LS II, 301; cf. ND II, 88, 150
4. Cf. ND II, 160
5. Cf. ND II, 165, 153
6. ND II, 145
7. ND II, 151
8. ND II, 55
9. LS II, 457, 458
10. ND I, 125, 175; ND II, 41, 231, 306, 670

VI. *Dans la paix de Dieu*

1. Cf. ND III, 29
2. Cf. ND III, 373
3. ND III, 371
4. ND III, 377
5. Cf. ND XIII, 633
6. ND III, 36
7. ND III, 377, 381
8. ND VI, 375
9. ND VI, 297
10. ND V, 263
11. ND VI, 375
12. ND VI, 375, 510
13. ND VI, 375
14. ND VI, 242
15. Cf. ND VI, 391 ss
16. ND XIII, 625 ss
17. ND XIII, 642 ss
18. ND XIII, 659, 660
19. ND XIII, 646

2 — LE MESSAGE DE PAIX DU PERE LIBERMANN

I. *L'abandon à l'Esprit Saint, doctrine de paix*

1. CSJ 606
2. Cf. LS I, 54; LS II, 27; LS IV, 459; ND II, 169; ES 40
3. CSJ 605
4. Cf. LS III, 329, 233; CSJ 601
5. LS II, 509, 137, 601; LS III, 25; LS IV, 344; CSJ 608, 609
6. CSJ 636
7. IM LS IV, 658; cf. IV, 681
8. Cf. par exemple : LS II, 100, 153, 176, 184, 193, 200, 231, 269; LS III, 41, 70, 279; ND III, 83
9. LS II, 407
10. LS II, 407
11. CSJ 82; Cf. LS III, 14
12. DS 25
13. LS III, 437
14. LS II, 582
15. LS II, 589, 119
16. CSJ 330
17. LS I, 113, 115, 161, 539
18. LS I, 90, 140; ND I, 149

19. LS I, 326; LS II, 43, 193; LS IV, 3, etc.
20. LS II, 14; cf. LS II, 163, 200; ND VI, 199
21. LS II, 163
22. LS II, 190, 523
23. LS III, 279; cf. LS II, 43, 401
24. Cf. aussi LS I, 296, 350; LS II, 100, etc.
25. LS I, 100; LS II, 184, 330; LS III, 143, 183, 386
26. LS II, 106, 200
27. LS II, 154; LS III, 83
28. Par exemple : LS II, 407, 483; LS IV, 255; ND III, 70
29. Cf. LS II, 406
30. LS I, 296; LS II, 6; LS III, 165
31. LS II, 117
32. LS II, 220; ND XIII, 7
33. LS II, 66, 177, 239
34. LS I, 297
35. Cf. LS I, 380, 425; LS II, 30, 50, 89, 176, 193, 199, 376; LS III, 83, 256, 257, 280; LS IV, 77; ND II, 176
36. ND XIII, 44
37. LS II, 113
38. LS II, 409, 185
39. LS II, 79
40. Cf. LS II, 113, 120, 376; cf. aussi LS I, 25, 54, 74, 275, 294; LS IV, 77, etc.
41. LS I, 179
42. LS I, 380
43. LS III, 602
44. LS II, 198, 379, 392; LS III, 165; ES 47
45. LS I, 297
46. ND II, 124; ND VIII, 190; LS I, 187, 202; LS II, 159; LS III, 73; LS IV, 232
47. LS II, 15, 235; LS I, 232; LS III, 176; DS 275; ES 401
48. LS III, 187
49. LS II, 407, 137, 218; LS I, 146; ND I, 518; ND III, 256
50. Cf. LS I, 58; LS II, 376, 409; LS III, 165
51. LS II, 43; LS I, 165
52. Cf. ES 401 ss
53. Cf. LS II, 219, 66, 119, 176; LS III, 88
54. LS III, 422; cf. aussi LS II, 154, 161, 427; LS III, 87
55. Cf. par exemple : LS I, 278, 285, 296, 303, 404, 406; LS II, 117, 589; LS III, 16, 88, 119; ES 418; CSJ 129
56. CSJ 113

II. *L'ascèse, bien comprise, n'est pas l'écrasement de la nature. Elle est une « libération » et un élan vers Dieu*

1. Quelques références sur la vertu de renoncement : ES 156, 289 ss, 453, 470 ss; LS I, 8, 49, 295, 326, 508; LS II, 8, 137 ss, 180, 322, 333 ss, 337 ss, 389, 499; LS III, 86 ss, 421, 461, 625
2. LS II, 92, 228
3. CSJ 193
4. ND II, 169
5. CSJ 603, 84
6. ES 471, 271
7. ES 470
8. LS II, 333
9. LS II, 200, 220; cf. LS III, 175
10. Cf. LS II, 202, 63
11. LS II, 326
12. LS IV, 319
13. LS II, 117
14. LS II, 135
15. LS II, 546
16. LS II, 382
17. LS IV, 168
18. CSJ 290
19. LS II, 532
20. Cf. LS II, 220; LS III, 204
21. Cf. LS II, 237, 238
22. Cf. LS II, 205
23. LS II, 337; cf. LS I, 370; LS II, 477; ND II, 171
24. LS IV, 522; cf. LS I, 370; LS II, 238
25. Cf. ND II, 171
26. LS II, 564; cf. LS II, 78, 79, 203
27. ND III, 496
28. LS II, 499
29. LS II, 477; cf. ND II, 445; ND III, 223; ND VI, 337

30. RP II[e] P, ch. X, art. IX; cf. DS 331
31. LS IV, 512; DS 333
32. RP III[e] P, ch. II, art. VIII; ND VIII, 297
33. ND III, 95
34. ND I, 662

III. *Ne pas rechercher une hypothétique perfection*

1. LS II, 259; cf. LS II, 42, 197; LS III, 600
2. LS II, 23
3. LS III, 378, 379; LS II, 180
4. ND III, 118
5. LS II, 220
6. LS III, 376
7. LS III, 378-380
8. CSJ 580
9. Notes prises aux dernières conférences du Père à Notre-dame-du-Gard, avril 1851
10. ND III, 118; cf. LS III, 402
11. LS II, 392; cf. aussi LS II, 397, 486
12. LS II, 175
13. LS I, 330
14. LS I, 419
15. ND III, 270
16. LS III, 53
17. ND VII, 238
18. LS II, 220
19. LS IV, 531
20. LS 1, 77; LS III, 17, 49
21. LS II, 218, 337
22. LS II, 114
23. LS II, 376
24. LS II, 159, 160
25. LS II, 323
26. LS I, 296
27. LS II, 92
28. Cf. LS II, 159, 219
29. LS II, 135, 164
30. Notes prises aux conférences de Notre-Dame-du-Gard (1851)
31. LS III, 288; LS I, 63
32. LS I, 146
33. LS II, 63; cf. LS II, 119
34. ND VIII, 100
35. LS II, 209
36. LS II, 26
37. LS II, 408. On peut trouver de nombreux développements de la pensée du Père, par exemple dans les textes suivants : LS I, 24, 296; LS II, 33, 42, 44, 61, 200, 231, 237 ss, 259, 433; LS III, 218, 232, 296, 376
38. Voir par exemple LS I, 26; LS II, 69, 113, 184, 208, 219, 546; ND VIII, 100
39. ND VIII, 126
40. ND VII, 35; cf. aussi LS II, 130
41. LS II, 239
42. Cf. LS I, 21
43. LS II, 63
44. LS II, 207
45. LS II, 157-159
46. LS II, 259
47. LS II, 117
48. LS I, 91
49. ND VIII, 36
50. LS III, 605
51. ND VIII, 126
52. LS IV, 636
53. LS I, 100
54. LS III, 461
55. LS III, 461
56. LS III, 352, 676
57. LS I, 297
58. LS III, 376
59. LS I, 296; LS II, 305

IV. *Les épreuves supportées dans la paix, en union au Christ souffrant*

1. LS II, 152; cf. LS I, 142; LS II, 51
2. LS II, 245
3. DS 224
4. LS II, 36; cf. LS II, 83, 155; LS III, 644
5. LS II, 51; cf. LS I, 142
6. ND II, 450; LS II, 505
7. Cf. LS III, 646
8. LS II, 37; LS I, 214
9. LS II, 38
10. DS 205; LS II, 86; ND XII, 187
11. ND III, 135

12. Cf. ND IX, 155
13. LS II, 36; cf. aussi LS II, 223, 261; LS III, 19
14. LS III, 497; cf. LS III, 418, 542
15. LS II, 225; cf. LS I, 278; LS III, 419; ND XII, 187
16. LS II, 226; LS III, 220, 643
17. LS III, 220; cf. LS II, 57; ND VII, 192; ND VIII, 71; ND XIII, 37
18. ND VI, 99
19. LS IV, 655; cf. aussi LS II, 394
20. ND IV, 107
21. Cf. LS IV, 687; ND VI, 4
22. LS I, 9
23. LS II, 36
24. LS II, 382, 220
25. LS III, 497
26. LS II, 36, 57, 117, 124, 224; LS III, 646
27. LS II, 124
28. LS II, 123
29. LS IV, 618; cf. LS I, 7, 20; LS II, 37; LS IV, 655
30. LS III, 483

V. *Détente et paix dans la prière personnelle*

1. Cf. ES 126
2. LS I, 401; LS III, 102 ss
3. LS II, 168; cf. ND III, 266, 269; ND VII, 37
4. ND VII, 37; LS I, 498; LS III, 166
5. LS II, 222; LS IV, 552
6. LS I, 276
7. Cf. LS II, 477
8. ES 534
9. Cf. aussi ES 353; LS I, 306
10. ES 149, 522, 537; cf. aussi LS I, 378; LS II, 333
11. ES 525, 193
12. Cf. LS I, 231
13. LS II, 353; LS III, 103, 322; ND I, 457
14. Cf. ES 193, 525
15. Cf. ND III, 266; ES 524, 525; IM ch. V, art. II et III
16. ES 522 ss; LS I, 414
17. DS 172, 340 ss
18. Cf. LS I, 224; LS II, 355
19. Cf. LS I, 275, 276, 365, 378; LS II, 377; ES 53, 405 ss
20. ND VIII, 28 ss; ND VII, 90
21. ND VII, 38; LS I, 378, 405; LS II, 104
22. LS II, 231
23. LS I, 125
24. LS I, 99
25. Cf. ES 149
26. ND III, 54
27. LS III, 536
28. LS II, 452; cf. ND VIII, 126, 400
29. LS III, 479
30. LS II, 110
31. Cf. par exemple LS III, 166
32. ND VII, 38
33. LS III, 6; LS IV, 154
34. LS IV, 552
35. LS IV, 531
36. LS I, 231
37. LS III, 166
38. Quelques lettres, parmi les plus importantes ou les plus détaillées, sur l'oraison : LS I, 224 à 232; LS II, 194, 244 ss, 333, 386; LS III, 236 à 239; ND VII, 415 à 420

VI. *L'obéissance religieuse trouve son équilibre dans la foi. La modération dans l'exercice de l'autorité*

1. Cf. RP ch IV, art. I
2. RP ch. IV, art. X
3. RP ch. IV, art. I; cf. aussi ND IX, 369
4. CSJ 350
5. Cf. LS IV, 307, 152
6. Lettre inédite du 3 juillet 1847
7. ND X, 292
8. Cf. ND IX, 371
9. Cf. ND IX, 173
10. Cf. ND IX, 15, 326
11. RP ch. IV, art. I et X
12. RP art. 384 à 402; cf. aussi ND VIII, 113
13. Cf. RP art. 364, 369, 370; RP (1845) III[e] P, ch. II à VIII
14. ND IV, 293, 295
15. Cf. LS II, 311; ND IV, 295; RP art. 367, 382

16. Cf. ND III, 263; LS II, 388
17. Cf. ND IV, 293, 294; ES 338 ss
18. LS III, 531; cf. ND II, 124
19. LS IV, 283
20. ND IX, 248
21. ND XIII, 335
22. Cf. LS III, 533; LS IV, 329; ND IV, 296, 297
23. Cf. LS IV, 443
24. LS IV, 622
25. LS III, 533 ss. Cette lettre contient l'enseignement complet du Père sur la tolérance qui doit animer le supérieur
26. Cf. par exemple : ND IV, 152; ND IX, 98; ND X, 56
27. ND IX, 326, 327
28. Cf. ND IX, 173; ND XIII, 141
29. Cf. ND IV, 297; LS III, 300
30. RP art. 367
31. Cf. par exemple ND IX, 141, 326
32. Cf. ND VIII, 113, 142, 288; ND XIII, 141; LS IV, 284
33. RP art. 412, 449, 452, 463, 484, 492, etc.; cf. aussi LS IV, 221
34. RP art. 286 bis
35. RP art. 484, 492
36. Cf. ND IX, 357; ND XIII, 174
37. RP art. 493
38. Cf. ND IX, 98, 326; ND X, 56; LS IV, 458
39. LS II, 311; cf. aussi LS I, 76; LS II, 188, 196, 315; LS III, 99
40. ES 360 ss; cf. aussi ES 193, 203; LS II, 388 ss; ND III, 127 etc.

VII. *Fidélité à l'Esprit Saint dans la vie apostolique*

1. LS I, 515
2. LS II, 317
3. CSJ 79
4. ND XIII, 170
5. ND VII, 254
6. LS IV, 228
7. ND III, 94
8. CSJ 51
9. Cf. ND II, 69
10. LS IV, 127
11. LS IV, 144; cf. aussi ND VI, 375, 510
12. LS IV, 649
13. ND X, 22
14. RP IIe P, ch. IX, art. I
15. LS IV, 335
16. ND III, 94; cf. ND XIII, 170
17. Mémoire à la Propagande (août 1846); ND VII, 162; ND VIII, 248
18. ND VIII, 248, 219, 278, 318; Cf. ND VI, 391 ss
19. ND II, 287
20. ND IX, 330; cf. aussi ND IX, 157; ND VII 161; RP (1845) IIe P, ch. VIII, art. 14
21. Rapport à la Propagande ND VIII, 220, 246; ND VI, 420
22. ES 420; cf. LS III, 61
23. LS IV, 333
24. ES 401
25. LS IV, 661; cf. CSJ 480 ss; LS II, 316; LS IV, 492 ss
26. LS III, 100; cf. LS IV, 126
27. LS IV, 662
28. LS IV, 657
29. Cf. RP IIe P, ch. IV, art. I; LS II, 154
30. LS III, 63, 64
31. ND X, 293, 57
32. LS III, 61
33. LS III, 61; LS IV, 682; ND II, 71; ND XIII, 293
34. LS IV, 390; cf. LS III, 205, 335; LS IV, 498; ND IV, 286, etc.
35. LS III, 205
36. ND IX, 63
37. LS II, 160
38. ND IV, 461; cf. LS III, 205; ND IV, 158
39. RP 80; LS III, 205
40. Dernières conférences à N.-D.-du-Gard (1851)
41. LS IV, 518
42. ND X, 4
43. LS III, 334
44. ND IX, 63
45. ND IV, 461
46. LS IV, 460, 461

47. Cf. LS IV, 220, 286; ND II 122; ND VII, 8
48. Cf. ND II, 474; RP (1845) IIe P, ch. VIII, art. XV
49. Cf. RP (1845) IIe P, ch. VIII, art. XI, XII, XIII
50. ND VIII, 289
51. ND XIII, 150
52. Cf. LS I, 380; ND II, 174 ss; ND IX, 328 ss
53. LS IV, 306
54. LS IV, 476; cf. aussi LS II, 330
55. ND IV, 152; cf. ND IX, 172
56. LS IV, 368; cf. LS IV, 148; ND IX, 9
57. LS III, 525; cf. RP XI, art. IX et X
58. ND VII, 192 ss
59. LS III, 371
60. LS II, 119; LS III, 357, 675; ND III, 347
61. LS III, 134
62. LS III, 18; LS IV, 223
63. ND VII, 193; cf. ND I, 254, 255, 259; ND VII, 192, 194; ND IX, 42; DS 276
64. LS II, 199; cf. LS IV, 678; ND IX, 40
65. LS I, 100
66. ND IX, 329
67. LS IV, 461
68. LS IV, 650
69. ND VII, 193; cf. ND VIII, 248, 318; RP (1845) IIe P, ch. VIII, art. IX; RP IIIe P, ch. I, art. XIV
70. ND II, 122; cf. LS IV, 229 ss
71. LS IV, 15
72. ND VIII, 29, 30
73. ND IX, 271
74. ND VIII, 92
75. ND IV, 60
76. ND X, 180
77. ND I, 662
78. ND I, 648
79. ND II, 111
80. ND II, 170
81. LS IV, 460
82. ND VI, 3; LS III, 357, 412; LS IV, 15; RP (1845) IIe P, ch. VIII, art. 21, 28

VIII. *Marie, modèle de fidélité à l'Esprit Saint*

1. ND X, 568; Règle (1849) IIe P, 3e Section, ch. VI, art. IV; DS 607
2. Lettre citée par P. Blanchard. « *Le Vénérable Libermann* », t. I, p. 351
3. LS II, 506 ss
4. LS I, 14
5. ND I, 98, 99, note 1
6. Cf. par exemple ND VIII, 206; ND I, 143; LS I, 525, 529; LS III, 330
7. Cf. aussi LS III, 39; ND VIII, 354, 109; ND VI, 325
8. Cf. ND VI, 37
9. ND VI, 40
10. ES 129
11. ND XIII, 716
12. CSJ 327
13. LS I, 389
14. LS I, 106; ND II, 461, 467; ES 140
15. LS I, 140

La spiritualité libermannienne

1. ND IV, 303
2. ND VIII, 178
3. LS II, 284

TABLE DES MATIÈRES

IMPRIMERIE H.L.N. INC.
SHERBROOKE, QC, CANADA



À l'époque bouleversée que vivent présentement l'Église et le monde, beaucoup de chrétiens ressentent le besoin de se dégager d'un étroit conformisme. La froide connaissance de soi ne leur apporte guère de stimulant. Leur prière, trop souvent automatique, laisse leur âme insatisfaite et solitaire. Ils soupçonnent bien que la rencontre de Dieu se fait au-delà des formes conventionnelles trop rigides et des régularités mécaniques. Mais comment y parvenir?

Le Père Libermann invite ses disciples à rechercher Dieu sur *les chemins de la paix*, car c'est aux âmes pacifiées qu'Il se révèle.

Apte à discerner l'important du secondaire, le principal de l'accessoire, il ramène toute la vie spirituelle et toute l'activité extérieure à ce principe fondamental: *se tenir paisiblement aux écoutes de l'Esprit-Saint.*

À cet enseignement, qui ne se limite ni à son siècle ni à sa Société et qui reflète une expérience personnellement vécue, Libermann apporte l'ascendant, l'autorité, la plénitude d'un homme entièrement abandonné aux directives de l'Esprit.

MAISON SPES
9110 Avenue Papineau,
Montréal, Qc, H2M 2C8
384-5238